

L’Honneur des grandes neiges

James Oliver Curwood

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

ROMAN DU GRAND NORD

PAR JAMES OLIVER CURWOOD

TRADUCTION DE LOUIS POSTIF

Écoute, John, j'entends de la musique… murmura une voix de femme.

Sa main blanche et fine se leva jusqu'au rude visage de l'homme agenouillé à son chevet et ses grands yeux noirs brillèrent un instant tandis qu'elle répétait :

— John, écoute… J'entends de la musique…

Elle poussa un soupir. L'homme baissa la tête et l'appuya sur la poitrine de la femme. Il sentit frissonner la main contre sa joue et devina que la fin était proche.

— Oui, c'est une jolie musique, mon Élise, fit-il tout bas, refoulant ses sanglots. C'est la jolie musique du ciel.

— Ce n'est pas la musique du ciel, John. C'est de la vraie musique que j'entends.

— C'est la musique céleste, ma chérie ! Veux-tu que j'ouvre la porte pour que nous l'entendions mieux ?

Cummins releva la tête, considéra le visage pâle d'où disparaissait la rougeur de la fièvre.

Il étendit ses grands bras vers le toit de la cabane et, pour la première fois de sa vie, il pria Dieu, créateur de ce monde de neige, de glace et d'immenses forêts qui lui avait donné cette compagne et qui la lui reprenait.

Lorsque John Cummins reporta ses regards vers sa femme, il vit dans ses yeux grands ouverts les dernières étincelles d'un profond amour. Elle lui tendit les lèvres pour recevoir un baiser.

— Ma petite Élise !

Il pressa son visage contre le sien, puis étouffa ses sanglots dans la masse soyeuse de sa chevelure. Elle leva péniblement les bras pour enlacer le cou de son mari, parvint à balbutier :

— C'est… de la musique… de chez nous !

— C'est la musique des anges au ciel, mon Élise chérie ! C'est notre musique. Je vais ouvrir la porte.

Les bras de la malade glissèrent des épaules de Cummins. De ses doigts rudes, il effleura son visage aussi tendrement qu'il eût caressé la joue d'un enfant endormi.

John traversa sans bruit la petite cabane. À la porte, il s'arrêta et prêta l'oreille, puis il ouvrit et une lumière blanche l'inonda. Il demeura là un moment à contempler les lueurs de l'aube là-bas, vers le pôle. Alors il perçut la chanson mélancolique de l'aurore boréale, la plainte des solitudes infinies qu'Élise et lui désignaient sous le nom de musique du ciel

La respiration haletante, Cummins s'éloigna dans la nuit pour que sa femme ne l'entendît point.

Il était une heure du matin au poste, aux confins des Terres stériles. D'ordinaire, tout le monde dormait à cette heure, mais, cette nuit-là, personne ne fermait l'œil. Des lumières scintillaient aux fenêtres des grossières cabanes en rondins. La factorerie était éclairée et le bureau de l'agent, refuge des hommes du Wild, dardait sa clarté jaunâtre sur la blancheur environnante. Le poste veillait. Il attendait, alerté.

Au moment où s'ouvrait la porte d'Élise, la porte d'une des autres cabanes s'ouvrit également, puis une autre et, dans la nuit, tels des spectres, des hommes chaussés de mocassins sortirent du bureau de l'agent et attendirent la nouvelle que leur apportait John Cummins. Ces hommes, qui, à leur insu, vivaient selon la loi divine, exhalèrent une prière muette vers les cieux constellés pour que leur fût conservée la plus belle créature du monde.

Deux étés auparavant, Élise était entrée dans la vie de Cummins et, par suite, dans celle du poste. John Cummins, ce chasseur aux cheveux roux, souple comme un chat, et au cœur vaste comme les éternelles montagnes des Crees, avait amené dans ce pays sa jeune épouse. Dix-sept hommes rudes et loyaux y avaient accueilli Élise. Muets d'adoration, ils s'étaient rassemblés autour de la petite cabane, leurs bonnets de fourrure à la main.

Muki, le métis, à six cents kilomètres de toute vie civilisée, n'avait pas encore vu de femme blanche : même l'épouse de l'agent de la factorerie avait dans les veines du sang chippeway et aucun de ses compagnons ne descendait vers le sud, au-delà des solitudes, plus d'une fois l'an.

Élise avait les cheveux soyeux d'une nuance châtain clair aux reflets dorés. Ces hommes n'en avaient vu de semblables que

dans leurs rêves. Ses yeux étaient aussi bleus que les premières fleurs sauvages qui poussent au printemps après la fonte des neiges et jamais ils n'avaient entendu de voix aussi suave. Telle était l'image qu'ils se formèrent d'Élise le jour où Cummins l'amena parmi eux et, depuis lors, les semaines et les mois ajoutèrent à la perfection du tableau.

Ils lui vouaient une profonde affection dénuée de toute pensée mauvaise. Cummins et sa femme formaient le couple le plus heureux sur cette terre du Nord.

La jeune femme, encore une enfant, s'adapta aisément à son nouveau genre de vie. Elle ne faisait rien d'extraordinaire, se bornant aux occupations de toute honnête épouse, élevée dans l'amour de Dieu et du foyer. À ses heures de loisir, elle apprenait à lire et à écrire aux cinq ou six bambins à demi sauvages du poste et, le dimanche, elle leur racontait de merveilleuses histoires tirées de la Bible. Elle soignait les malades. Partout elle apportait son bienveillant sourire et son aimable empressement afin d'égayer la triste et solitaire existence de ces hommes silencieux du Nord.

Quelques jours auparavant, un événement miraculeux s'était produit au poste. Un nouvel être était né dans la petite cabane des Cummins. L'adoration muette de leurs compagnons se transformait en un culte émouvant. La femme de Cummins venait d'être maman ! Désormais, elle faisait partie intégrante de leur monde, aussi réellement que les innombrables étoiles qui, la nuit, brillent au ciel, les forêts infinies, l'aurore boréale et les neiges éternelles !

Puis était survenu un changement subit : la morne tristesse qui accompagne l'ombre de la mort s'était appesantie comme un suaire sur le poste, en étouffant la vie et apportant à ses habitants une douleur inconnue.

Sans mot dire, Cummins demeura un instant devant sa porte éclairée, puis il rentra et les autres chuchotèrent entre eux. La plus précieuse créature du monde continuait de vivre doucement dans la petite cabane au fond de la clairière.

— Entends-tu maintenant la musique du ciel, Élise chérie ? murmura l'homme agenouillé de nouveau près d'elle. Elle est bien jolie cette nuit !

— Ce n'était pas celle-là que j'entendais, répéta sa femme.

Cummins ne vit point la douce lumière déclinante dans les grands yeux aimants : les siens étaient aveuglés de larmes qui échappèrent aux regards d'Élise. Ainsi une torture morale leur fut épargnée à tous deux. Soudain la femme tressaillit et Cummins perçut un son vibrant.

— C'est la musique, soupira-t-elle. John, John, c'est… la musique… de… chez nous !

L'homme se redressa et tourna son visage vers la porte ouverte. À présent, il l'entendait ! Était-ce le chœur des anges venus chercher sa chère Élise ? Il se leva, un sanglot dans la gorge, et, les bras tendus, s'avança à leur rencontre. Jamais il n'avait entendu pareille mélodie dans ces solitudes infinies.

Il franchit le seuil de la cabane et, pas à pas, s'éloigna dans la nuit vers la sombre lisière de la forêt de sapins.

— Mon Élise ! Mon Élise ! soupirait-il.

Une silhouette surgit des ténèbres, et avec elle une musique suave. John Cummins s'arrêta et leva les yeux au ciel.

La musique s'interrompit. Quand John abaissa son regard, l'homme le rejoignit d'un pas chancelant. Son visage émacié était celui d'un enfant.

— Pour ma musique… donnez-moi à manger ! dit le nouveau venu en tombant presque dans les bras de Cummins.

La faible voix reprit :

— C'est Yan… Yan Thoreau… et son violon !

Quand ils entrèrent dans la cabane, la femme au visage exsangue les accueillit de ses grands yeux noirs au regard fixe. Comme son mari s'agenouillait de nouveau près d'elle et lui pressait la tête sur sa poitrine, Élise murmura :

— C'est… la musique… de… chez nous… Du violon !

John Cummins tourna la tête.

— Joue ! supplia-t-il.

— Ah ! l'ange blanc est malade…, très malade, soupira Yan, caressant doucement de l'archet les cordes de son violon.

De l'instrument s'échappait un air si doux que John Cummins ferma les yeux pour l'écouter, serrant toujours sa femme contre lui. Lorsqu'il les rouvrit, il sentit un froid étrange contre sa joue. Il comprit alors que l'âme de sa bien-aimée l'avait quittée pour s'envoler sur les ondes musicales du violon de Yan Thoreau.

02

Quelques minutes après qu'Élise eut rendu son dernier soupir, Yan Thoreau joua doucement un air de violon. Les sanglots de John Cummins l'arrêtèrent. Aussi tendrement que si elle se fût endormie et qu'il eût craint de l'éveiller, l'homme dénoua son étreinte et reposa la tête de sa femme sur l'oreiller. Ouvrant tout grands ses yeux noirs, Yan serra son violon contre son vêtement en guenilles et regarda John Cummins caresser les cheveux de la morte et poser sur le visage livide un long regard d'amour.

Cummins se tourna ensuite vers lui et, sous la faible clarté de la lampe, leurs yeux se croisèrent. Yan comprit alors ce qui s'était passé. Oubliant les tortures de la faim, il serra son violon plus étroitement et murmura d'une voix à peine perceptible :

— L'ange blanc… est parti !

Cummins se leva du chevet de la morte et se dirigea vers la porte du pas lent d'un homme brusquement vieilli. Il trébucha sur le seuil et sortit sous la pâle clarté de la nuit étoilée.

Yan, chancelant de faiblesse, car il avait épuisé le reste de ses forces à jouer du violon, s'avança au milieu de la pièce et considéra la femme de Cummins, aussi belle morte que vivante. Sur ses traits se reflétait encore la sérénité d'une vie paisible. Autrefois, voilà bien longtemps, il avait connu un visage semblable rayonnant de tendresse.

Cummins avait tiré la porte derrière lui, mais les veilleurs l'avaient vu sortir. D'autres portes s'entrebâillèrent et des rais de lumière jaune s'allongèrent sur la neige battue, tandis que les

ombres s'avançaient pour recevoir le message que l'homme apportait de la petite cabane.

Le calme complet régnait autour du poste. Les sombres silhouettes demeuraient immobiles. Dix paires d'yeux observaient Cummins qui avançait sur la neige et les cœurs loyaux et rudes de ses camarades se crispaient dans l'attente craintive de l'horrible nouvelle qu'il pouvait leur apporter. Les amis de Cummins attendaient, muets de chagrin, le fatal dénouement. Quand enfin John leur apprit la mort d'Élise, leurs visages s'assombrirent, les portes se refermèrent, les lumières s'éteignirent l'une après l'autre et bientôt il ne resta plus que la lueur jaune de la factorerie et la faible clarté de la cabane où John Cummins, agenouillé, sanglotait au chevet de sa femme.

Personne ne remarqua la présence de Yan Thoreau, qui venait de franchir le seuil de la factorerie. Sa veste de peau de caribou était en lambeaux. Ses pieds sortaient de ses mocassins troués. Sa figure maigre, encadrée de longs cheveux noirs, avait la pâleur de la mort. Ses yeux étincelaient comme deux diamants noirs. Il était en proie aux affres de la faim. Il s'affaissa comme une masse à côté du poêle allumé, promena autour de lui des regards enfiévrés. La mendicité n'existe point parmi ces hommes de l'Extrême Nord, à l'âme solidement trempée, et les lèvres de Yan ne suppliaient pas. Il entrouvrit la peau d'ours et murmura :

— Pour la musique de mon violon… quelque chose à manger !

Tout en parlant, il se mit à jouer, mais seulement un instant, car l'archet glissa de ses doigts et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Le métis Muki, dont les yeux reflétaient la même beauté que ceux de Yan, s'avança vers lui. Il souleva dans ses bras le corps

frêle du musicien et l'emporta dans sa cabane à la lisière de la forêt de sapins.

Le lendemain, personne ne s'occupa de Yan, sauf Muki. Le métis le restaura et réchauffa ses membres glacés. À mesure qu'il revenait à la vie, Yan prenait conscience du grand malheur qui avait frappé ces gens. Il avait lui-même vu la femme vivante, et lui aussi l'avait aimée et souffrait de sa mort. Il ne parlait point, ne demandait rien, mais il discernait le profond chagrin sur les visages tendus de ces hommes.

Yan comprit très facilement la situation. Lui aussi se souvenait d'un doux et blanc visage comme celui qu'il avait vu dans la cabane. Et il reconnaissait la pureté des sentiments de ces hommes du lac Bain, car il professait pour l'honneur des grandes neiges une véritable religion, la religion de ceux qui vivent à plus de six cents kilomètres de toute grande agglomération.

Un an après que Cummins avait amené sa femme dans le Grand Nord, un homme était arrivé au poste, venant de Fort Churchill, sur la baie d'Hudson. C'était un Anglais, appartenant au siège de la Compagnie de la baie d'Hudson, à Londres. Tout comme Élise, il apportait dans ce pays un élément nouveau. Mais, en la circonstance, c'était quelque chose d'incompréhensible pour les camarades de Cummins.

Dès le début, les hommes du poste flairèrent le drame. Pour l'Anglais, cela représentait un simple incident, une aventure passagère. Là encore s'affirmait le contraste des conceptions, l'abîme séparant le milieu et le bout du monde.

Cummins s'était absenté un mois pour visiter une ligne de trappes qui s'enfonçait dans les solitudes. Tacitement, en pareil

cas, ceux qui restaient au poste prenaient soin de la jeune femme et veillaient sur elle. Toutefois, l'homme le plus avisé n'aurait pu s'en rendre compte.

Cummins parti, le drame atteignit vite son dénouement. L'Anglais venait d'un pays où abondaient les femmes et depuis des mois il souffrait d'en être privé.

Pendant les jours et les semaines qui suivirent, il parla beaucoup, stimulé par la chaleur du poêle et son propre désir. Il ignorait encore la loyauté des amis de Cummins. Comme Élise ne savait rien de ce qui se racontait autour du poêle de la factorerie, elle continuait à mener sa vie droite, accueillant innocemment les amabilités du nouveau venu, mais le tentant à son insu par cette gentillesse qu'elle témoignait à tous sans distinction.

Son âme ne concevait encore aucun soupçon. Elle acceptait l'amitié de l'Anglais parce que cet homme était un étranger, mais elle ne discernait pas la note discordante de ses propos. Seuls les hommes du poste entendaient, voyaient et comprenaient.

Comme des chiens fidèles, ils étaient prêts à s'élancer pour mettre en pièce celui qui menaçait de profaner tout ce qui était beau et pur à leurs yeux. Pourtant, muets dans leur dévouement et leur foi en Élise, ils attendaient un signe d'elle pour agir.

Le regard de ses yeux bleus et les mots tombés de ses lèvres faisaient la loi dans le poste. Si elle souriait à l'étranger et lui parlait d'un air satisfait, c'était simplement une loi de plus qu'ils devaient respecter. Aussi se tenaient-ils cois, évitaient autant que possible l'Anglais, tout en continuant leur surveillance.

Mais un jour, comme la jeune femme de Cummins entrait dans le magasin de la factorerie, une vive rougeur colora ses joues et ses yeux bleus scintillèrent lorsqu'elle aperçut l'étranger. La face rouge de l'homme s'empourpra davantage et il détourna le regard. En passant près de lui, Élise se redressa. Elle sortit avec le port fier d'une reine, la tête auréolée de la gloire de l'épouse, symbole vivant de la beauté et de l'honneur des grandes neiges.

Cette nuit-là, Muki, le métis, se glissa le long de la lisière de la forêt pour s'assurer si tout allait bien dans la petite maison de Cummins. Une fois, Muki avait été mordu grièvement par un lynx et Élise lui avait sauvé la vie. Depuis lors, ce sauvage s'était attaché à elle comme un esclave.

Il rampa quelques minutes dans la neige, épiant la faible lumière qui filtrait par la fente des rideaux. Soudain une silhouette s'insinua entre lui et la fenêtre. Contre la cabane il discerna une forme humaine. Vif comme l'éclair, aussi rapide que le daim, Muki s'élança dans l'ombre et arriva derrière la cabane : l'Anglais se tenait là et regardait par la fente des rideaux.

Muki s'approcha de l'étranger à pas feutrés et lui posa doucement la main sur le bras.

— Vous ne respectez pas l'honneur de nos grandes neiges, murmura-t-il. Suivez-moi !

Muki parlait à voix basse et sans colère. L'Anglais se laissa entraîner, un sourire aux lèvres. Les dents de Muki étincelaient. L'étranger ricana.

Brusquement, les mains de Muki empoignèrent à la gorge le civilisé et, sans bruit, les deux hommes roulèrent sur la neige.

Le lendemain, un homme derrière six chiens de traîneau partit pour Fort Churchill porteur d'un message destiné au siège social de la Compagnie, informant Londres que l'Anglais avait péri dans les grandes neiges…, ce qui était vrai.

Muki raconta l'histoire à Yan pour qui il éprouvait de la sympathie. En écoutant ce récit d'amour et de pureté, Yan Thoreau, du fond de son cœur simple, remercia Dieu de lui avoir permis d'assister aux derniers instants de cette femme. Les accents de sa douce musique avaient accompagné l'envol de cette belle âme vers le ciel.

03

La mort d'Élise fut aussi discrète que sa venue au poste du lac Bain. La tête nue, leurs cheveux hirsutes retombant sur leurs fronts, les lèvres serrées, les quelques hommes du poste refoulant leur chagrin entrèrent, un par un, dans la petite cabane et contemplèrent pour la dernière fois le visage de la défunte. À part le bruit feutré des mocassins, on ne percevait que les gémissements contenus de Williams, le vieil agent à barbe grise.

Ensuite, ils transportèrent la dépouille d'Élise dans une clairière aménagée au bord de la forêt. Ils la déposèrent dans la terre glacée au pied d'un haut sapin dont la cime semblait toucher le ciel.

Àl'instant où l'on jetait les pelletées de terre sur le cercueil, de l'orée du bois montèrent les doux accents du violon de Yan Thoreau. Il joua jusqu'au moment où seul John Cummins demeura appuyé contre le grand sapin près de la tombe solitaire. Tous deux regagnèrent ensemble la cabane où avait vécu la défunte.

Dans l'humble maisonnette, ils trouvèrent un petit être frêle dont une Indienne prenait soin. Tout tremblant, le jeune garçon, debout près de Cummins, regardait le bébé et murmurait :

— Ah ! Voici le petit ange blanc !

— C'est la petite Élise, annonça l'homme.

John s'agenouilla auprès du berceau de l'enfant qui devait prendre la place de la disparue. Yan, en proie à une émotion violente, s'agenouilla lui aussi dans cette première adoration de la petite Élise. De cette communion étroite entre les deux hommes naquit une amitié indissoluble. Au bout d'une minute, Yan leva les yeux et prononça en regardant Cummins le mot qui, en langage cree, signifie « père ».

Ce soir-là, lorsque Yan reprit son violon pour se rendre à la cabane de Muki, Cummins lui posa ses larges mains sur les épaules et lui demanda :

— Yan, qui es-tu, et d'où viens-tu ?

D'un geste vague, Yan désigna le nord.

— Je suis Yan Thoreau, répondit-il simplement. Voici mon violon. Nous sommes venus seuls à travers les grandes neiges.

Cummins le regarda fixement comme s'il découvrait une belle image dans les yeux du garçon. Il laissa tomber ses mains et mar-

cha vers la porte. Quand tous deux furent dehors, John Cummins montra du doigt les étoiles et le voile argenté que l'aurore naissante déployait à l'horizon.

— Rassemble tes souvenirs, Yan, et dis-moi d'où tu viens !

Sans hésitation, le garçon tendit sa main vers le nord.

— Pendant sept jours, j'ai souffert de la faim dans les neiges. Mon violon tenait les loups à distance pendant la nuit.

— Essaie de te rappeler, Yan. Viens-tu d'ici, de là ou de là-bas ?

Cummins se retourna lentement, faisant d'abord face à la baie d'Hudson à l'est, puis au sud et enfin à l'ouest. Le visage qui se tendait vers Yan Thoreau exprimait plus que de la curiosité.

Le garçon haussa les épaules et une flamme illumina son regard.

— Ce n'est pas un mensonge. Yan Thoreau est venu à travers les grandes neiges, répondit-il avec calme. Yan Thoreau ne ment pas.

D'un geste plein de bienveillance, Cummins entraîna son jeune compagnon à l'intérieur de la cabane Sans comprendre, Yan se laissa emmener, et Cummins lui posa de nouveau les deux mains sur les épaules.

— Il y a de la place ici… maintenant, dit Cummins d'une voix rauque. Veux-tu demeurer avec moi et la petite Élise ?

— Avec la petite Élise ! murmura le garçon.

Il s'agenouilla auprès du berceau, soupira de bonheur.

— Je… Je resterai toujours avec le petit ange blanc, toujours ! Yan Thoreau restera, oui… et aussi son violon. Je te le donne… avec la musique !

Et il déposa son précieux instrument au pied du berceau.

04

Les jours suivants se produisirent d'autres événements incompréhensibles pour Yan et il n'essaya même pas de les approfondir. Il parlait peu, même à Cummins. Aux âmes simples du poste, le corps émacié de l'adolescent en disait long sur les conditions d'existence dans les solitudes inconnues.

Àaucun des hommes Yan ne révéla rien de plus sur lui-même qu'il n'en avait appris à Cummins. Même à Muki, il répéta sa courte histoire : il venait du nord, c'est-à-dire des Terres stériles, où nul ne saurait vivre. Personne, à leur connaissance, ne les avait franchies. À une autre époque et en d'autres circonstances, Cummins et ses compagnons auraient traité Yan de fou.

Mais plusieurs d'entre eux avaient entendu cette musique suave et étrange qui arrivait des forêts la nuit de la mort d'Élise. Pour eux, Yan Thoreau était un messager céleste et l'âme de la femme était allée à sa rencontre. Ils l'acceptèrent en souvenir d'elle, sans s'inquiéter davantage de son origine.

Yan fit de son mieux pour les consoler de leur deuil. Yan connut des heures de triomphe dans le bureau de la factorerie. Perché sur une caisse, la tête rejetée en arrière, ses yeux noirs étincelant comme des diamants, ses longs cheveux prêtant à ses

traits une beauté sauvage, il était plus qu'un roi devant ces hommes aux rudes visages.

Mais il préférait jouer pour les occupants de la petite cabane et, surtout, pour la petite Élise toute seule. À l'époque de la chasse de printemps, lorsque les pistes des trappeurs crees et chippeways s'entrecroisaient dans les solitudes sur une centaine de kilomètres autour du poste, Cummins s'absentait plusieurs jours de suite pour s'occuper des intérêts de la Compagnie et marchander les fourrures qui arriveraient sur le marché deux mois plus tard.

Cette année-là, la concurrence était très forte, car la maison Révillon, rivale de la Compagnie de la baie d'Hudson, avait fondé un poste à trois cents kilomètres à l'ouest. Le bruit courait que les Français offraient soixante livres de farine alors que la Compagnie n'en donnait que quarante et un mètre vingt d'étoffe au lieu d'un mètre. Williams et ses gens durent déployer une grande activité et le facteur lui-même s'en aller très loin dans les solitudes.

Cet exode laissa le lac Bain désert et sans vie. Les fenêtres des cabanes sans feu se couvraient de givre. Aucun mouvement dans le bureau de l'agent. Après le départ des derniers chiens, les loups et les lynx se risquèrent chaque nuit plus près des cabanes. Angoissés par l'isolement, les enfants indiens et métis ne quittaient plus leurs demeures et l'épouse de Williams, une Chippeway, grosse et paresseuse, ferma à double tour le magasin de la Compagnie.

Dans ce morne silence, Yan Thoreau ressentait un bonheur nouveau et croissant. Il goûtait pleinement le calme de la solitude.

Souvent il envoyait Maballa, la nourrice indienne d'Élise, bavarder auprès de la femme de Williams, afin de rester seul en compagnie du bébé. La porte verrouillée le protégeant du monde extérieur, Yan Thoreau se transformait. Il s'agenouillait auprès du berceau de l'enfant, ses beaux yeux luisaient d'une flamme sombre et il fredonnait des berceuses en s'accompagnant sur son violon, penchant très bas la tête pour permettre à la petite Élise de plonger ses menottes dans ses cheveux.

— Ah ! joli petit ange blanc ! s'écriait-il comme elle lui tirait sur les cheveux. Je t'aime tant ! Je resterai près de toi et je te jouerai toujours du violon. Plus tard tu deviendras un gr-r-rand ange blanc… comme elle !

Il se mettait à rire et à la câliner telle une maman.

Parfois, Élise prêtait l'oreille comme si elle comprenait les merveilleuses histoires qu'il lui racontait. Alors il adoucissait la voix et un léger brouillard obscurcissait son regard, tandis qu'il apprenait à l'enfant des choses que John Cummins eût bien aimé connaître.

— Un jour, petite Élise, tu comprendras ce qui est arrivé, murmurait-il… Alors, tu aimeras Yan Thoreau.

Au cours de cette quinzaine où le poste demeura dans une complète désolation, Yan découvrit le grave problème qui se posait pour lui et John Cummins. À la fin de la seconde semaine, Yan passa la majeure partie de son temps à chasser le caribou à la lisière des Barrens, afin de constituer une provision de viande pour le retour prochain des hommes et des chiens.

Un après-midi, il rentra chargé de quartiers de bœuf musqué. Il ployait sous le faix en débouchant de la forêt, lorsqu'un spectacle terrifiant s'offrit à sa vue.

Dans la petite clairière du poste, agenouillée devant leur cabane, Maballa roulait consciencieusement dans la neige la petite Élise, presque nue. Poussant un cri, Yan laissa échapper son fardeau et, furieux, s'élança vers la squaw.

— Idiote ! Tu es en train de tuer la petite Élise ! s'exclama-t-il en arrachant des mains de la femme l'enfant à demi gelée. Ce n'est pas une papoose, mais une civilisée !

Il emporta aussitôt le bébé dans la cabane.

Maballa comprit. Désormais, elle ne devrait plus porter Élise dehors pour la rouler dans la neige ; elle amena donc de la neige à l'intérieur de la cabane et y roula l'enfant !

Lorsque Yan découvrit cette nouvelle façon d'opérer, il poussa de tels cris de colère et sa face se crispa en de si horribles grimaces que l'innocente Maballa finit par deviner qu'il ne fallait plus employer de neige du tout, pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur de la cabane, pour le développement physique de la jeune Élise.

Ce n'était là que le premier point d'un problème qui se compliqua encore la veille du retour de Cummins au poste.

Pendant toute une semaine, Maballa avait fait des allusions à une surprise qu'elle préparait pour le bébé. Yan entrevoyait un somptueux vêtement orné de perles et de passementeries aux couleurs vives qui transporterait de joie l'enfant. Ce jour-là, Yan, revenant de couper du bois, trouva le berceau vide. Maballa

n'était pas dans la cabane. Une frayeur soudaine s'empara du garçon, qui bondit vers la porte pour appeler l'Indienne.

Il s'arrêta net. Le son le plus suave pour Yan Thoreau avait frappé ses oreilles. Se retournant vivement, il aperçut Élise souriante qui lui faisait des petits signes d'amitié par-dessus la table. Elle se tenait debout, coincée dans un étui rigide en forme de cercueil, d'où sortait seulement sa petite figure blanche tournée vers lui. Yan comprit qu'il s'agissait de la fameuse surprise de Maballa ! La squaw avait emmailloté l'enfant à la façon des mères indiennes qui portent leurs bébés sur le dos, le posent à côté d'elles ou l'accrochent au mur de leur cabane.

— Élise, tu ne seras pas papoose ! s'écria-t-il, courant vers la table. Tu es une civilisée ! Tu ne seras point papoose, même si mille diables devaient venir enlever Yan Thoreaul !

Et il l'arracha de sa prison, lança le chef-d'œuvre de Maballa dans la neige et attendit impatiemment le retour de John Cummins.

05

Cummins rentra le lendemain. Sa mission chez les trappeurs indigènes n'était point achevée, mais il avait fait une chute sur un rocher glissant. Yan fut soulagé d'apprendre que Cummins n'avait qu'une légère blessure à une jambe et il bénit le Ciel de lui ramener le père d'Élise à ce moment où il se débattait dans un dilemme angoissant.

Ayant renvoyé Maballa chez la femme de l'agent, il révéla ses craintes à Cummins :

— C'est une civilisée et non une papoose ! protesta Yan vivement. Elle doit ressembler… à elle ! Maballa va élever Élise à la mode indienne. Elle grandira dans l'ignorance, comme les petites papooses.

— Certes, il faut qu'elle ressemble à sa mère, Yan, qu'elle soit bonne, douce et belle comme elle !

Et ce soir-là, à la faible lueur d'une lampe à huile, John Cummins et Yan Thoreau se mirent sérieusement à discuter le grave problème qui se posait à eux. Ils prenaient la chose à cœur ; rien jusque-là ne les avait préparés à cette œuvre éducatrice. Si elle avait pu les voir, la mère eût souri de leur perplexité et leur eût gentiment exposé toutes les merveilles que la nature tient en secret entre la maman et son enfant. Mais elle s'en était allée, leur abandonnant le soin d'une frêle créature vivante, et pleine de mystère.

Si le destin avait voulu que Maballa fût la mère de la petite Élise, le problème n'eût offert aucune difficulté. L'enfant aurait poussé comme un louveteau ou un petit lynx, souffle de vie sauvage dans un monde farouche. Mais Élise ressemblait à sa mère, et ces deux hommes rêvaient d'en faire une réincarnation de la disparue.

Il fallait se rendre à Fort Churchill, soit à trois cents kilomètres du lac Bain, pour voir une femme blanche. Et dans cette région Cummins ne connaissait que deux hommes de pure race blanche : Williams et lui-même. La petite Élise était donc égarée

dans un monde sauvage, honnête, loyal et bon… mais tout de même sauvage.

Tard dans la nuit, ils étudièrent la question sous tous ses angles sans parvenir à trancher la difficulté.

Les deux hommes prirent alors une décision draconienne. Ils surveilleraient tous les faits et gestes de Maballa et ne permettraient pas aux enfants indiens d'approcher d'Élise.

Gravement, Cummins compta sur ses doigts. La petite Élise avait maintenant quatre mois et dix-huit jours !

— Demain, nous lui fabriquerons une voiture avec des roues, comme en ont les enfants dans le sud, déclara-t-il. Pour rien au monde je ne veux la voir dans un de ces infâmes berceaux indiens !

— Et moi je lui apprendrai la musique, murmura Yan, les yeux étincelants. Ça, c'est de la civilisation !

Soudain le visage de Cummins s'éclaira et il désigna une caisse voilée de cretonne et posée dans un coin de la pièce,

— Ce sont ses livres…, les livres d'Élise, Yan, dit-il d'une voix douce et tremblante d'émotion.

D'une démarche vacillante, il traversa la cabane, s'agenouilla devant la caisse et souleva l'étoffe. Yan s'agenouilla près de lui.

— C'étaient ses livres, répéta Cummins, un sanglot dans la gorge et la tête affaissée sur sa poitrine. Nous les donnerons à la petite.

Il retira les volumes, un par un. Yan fouilla le fond de la caisse et ramena quelques revues illustrées. Il y vit des gravures de la vie civilisée, trop merveilleuses pour son entendement. Les yeux ardents, il tendit à John Cummins un journal de mode à la couverture chatoyante.

— Ces images sont pour Élise, murmura-t-il. Nous l'instruirons, nous lui expliquerons et nous lui ferons connaître les habitudes des gens civilisés.

Cummins replaça les livres l'un après l'autre, les essuyant avec soin pour enlever la poussière. Il conserva dans la main le dernier d'entre eux : c'était une petite bible, celle de sa femme, pathétique dans sa vétusté. L'homme poussa un profond soupir.

— Elle chérissait particulièrement celui-ci, et la petite Élise devra l'aimer à son tour. Élise sera chrétienne.

— Ah ! oui. Élise aimera de tout son cœur le Dieu tout puissant ! prononça Yan d'une voix douce.

Cummins se leva et contempla un instant le bébé endormi.

— Un missionnaire doit venir ici de Fort Churchill lorsque les trappeurs seront de retour. Nous en profiterons pour faire baptiser Élise.

Agile comme un chat, Yan fut aussitôt sur pied, les yeux flamboyants, ses longs doigts crispés, tout son corps vibrant d'émoi.

— Non ! Non ! Elle ne sera pas baptisée par un missionnaire ! s'écria-t-il. Elle sera bonne et aimera le bon Dieu, mais elle ne sera pas baptisée par un missionnaire ! Non ! Non ! Non !

Tout surpris, Cummins se tourna vers lui. Yan Thoreau semblait pris de démence, tout son être frémissait de colère. Malgré sa haute stature et son courage, Cummins recula instinctivement d'un pas et leva la main comme pour se protéger.

Yan remarqua ce recul et cette main levée. Poussant un cri de douleur, il enfouit son visage dans ses mains. L'instant d'après, il avait fait demi-tour et, avant que Cummins, revenu de son étonnement, eût pu le rappeler, il avait ouvert la porte et s'enfuyait dans la nuit. Le voyant disparaître du côté de la forêt, Cummins le rappela, mais en vain…

Le lendemain matin, il n'y songeait plus. Ce genre de vie laisse peu de place pour l'analyse des sentiments. John Cummins oublia ce qui s'était passé, comme il eût oublié la fugue d'un chien de traîneau et son retour le lendemain. Il ne discernait rien de dramatique dans la saute d'humeur de son jeune compagnon.

Du reste, Yan ne renouvela point ce coup de tête. Il n'en laissa rien paraître dans ses paroles et ses actes et aucun des deux n'y fit aucune allusion.

Aussitôt commença l'éducation de la petite Élise, alors que le poste était encore désert. Maballa reçut d'abord une leçon. Ouvrant de grands yeux, elle écoutait avec méfiance les deux hommes qui lui racontaient des choses étonnantes sur la façon d'élever un enfant…

Muette, elle les regarda quand, une peau d'ours étalée entre eux, les deux éducateurs essayèrent vainement de persuader la petite Élise de faire ses premiers pas.

Élise s'amusait énormément à ce nouveau jeu. Les jours s'écoulaient et le poste demeurait toujours vide. John Cummins et Yan Thoreau passaient la majeure partie de leur temps à genoux. À leurs yeux, l'enfant faisait des progrès remarquables !

Les semaines passèrent et Williams rentra des forêts du sud. Muki revint ensuite de la lisière des Barrens, et Perri de la tribu esquimaude, mourant presque de faim après s'être fait voler la moitié de ses chiens. Des quatre points cardinaux reparurent les trappeurs. De nouveau, le poste s'anima. Le soleil répandait une plus forte chaleur. Le renouveau approchait et, au début du printemps, John Cummins et Yan Thoreau, seuls parmi les gens de la factorerie, portaient de larges pièces à leurs genoux.

06

Un après-midi, au début de la fonte des neiges, un long attelage de chiens malemutes, conduit par un Canadien-Français d'Athabasca, arriva à toute allure dans la clairière du poste. Un concert d'aboiements et le claquement d'un fouet en boyau de caribou, long de dix mètres, annoncèrent l'imminence d'un événement important : le Wild s'éveillait et la vie reprenait son cours normal.

Tous les habitants du poste sortirent à la rencontre du traîneau lourdement chargé.

Le trappeur se rendit au bureau de la Compagnie. Jean de Gravois, le plus habile chasseur du pays de Fond-du-Lac, apportait ses fourrures au lac Bain. Le volume de ses ballots et sa dé-

marche conquérante indiquaient suffisamment qu'il avait cette fois battu son propre record.

D'ordinaire, Gravois apparaissait un des derniers à la réunion annuelle des vendeurs de fourrures. S'il était de petite taille, sa réputation était très grande. Il se plaisait d'ordinaire à faire une bruyante et pittoresque entrée en scène alors que tous les autres nomades de la forêt se tenaient déjà là pour l'envier ou l'admirer. Phénomène assez rare dans cette contrée, il possédait une personnalité très marquée, une certaine vanité jointe à une clairvoyance instinctive des choses du Wild. Sympathique à tous, Gravois avait un grand cœur et se montrait aussi audacieux qu'un lynx ; en outre, il aimait tout le monde, y compris lui-même.

Pour expliquer son arrivée inopinée, il annonça d'un ton nonchalant qu'après avoir accordé à ses chiens-loups une journée de repos il poursuivrait sa route jusqu'à Fort Churchill d'où il ramènerait une épouse. Il insinua, en ponctuant sa phrase d'un claquement de son fouet, qu'il ferait une seconde visite, plus intéressante, lorsque tous les trappeurs seraient rassemblés au poste.

Yan Thoreau l'écouta, haussant légèrement les épaules devant les airs fanfarons de l'homme. De son côté, le Canadien-Français observa Yan sans malice. Celui-ci était loin de soupçonner le rôle que Jean de Gravois devait jouer dans son existence.

Àpartir de ce jour, le poste prit un aspect plus vivant. Pendant six mois, il était demeuré plongé dans la solitude. Pendant ces six mois de jours brefs et de longues nuits, on avait sans répit ramassé les fourrures. Le poste, réduit au silence, végétait. À présent, le grand changement était imminent. Les gens de la forêt se dépla-

çaient. Abandonnant leurs pièges et leurs cabanes, ils attelaient leurs chiens aux traîneaux.

Le jour du départ de Jean de Gravois pour la baie d'Hudson, les provisions de la Compagnie arrivèrent de Fort Churchill : sept toboggans, tirés par des chiens esquimaux, chargés de farine et d'étoffe, de cinquante livres de perles, de munitions et d'une multitude d'autres articles destinés à être troqués contre des fourrures qui ne tarderaient pas à gagner les marchés de Londres et de Paris.

Plein d'appréhension, Yan Thoreau sortit à la rencontre des traîneaux, conduits par sept Indiens et un Blanc. Yan s'approcha pour regarder de près l'homme blanc. Celui-ci portait deux étuis à revolver et un automatique. Sans aucun doute, ce n'était pas un missionnaire, mais un agent de la Compagnie accoutumé à protéger les trésors confiés à sa garde.

Yan revint à la cabane, le cœur battant d'une joie étrange.

— Il n'y a pas de missionnaire, Élise ! s'écria-t-il d'un ton triomphal, se laissant tomber à côté du bébé, et ravi de lui annoncer cette bonne nouvelle. Tu seras bonne et belle comme elle, mais le missionnaire ne te baptisera point. Il n'est pas venu !

Quelques minutes après Cummins entrait, une de ses mains déchirée et couverte de sang.

— Ces chiens esquimaux sont de vrais démons, grogna-t-il. S'ils pouvaient se tenir debout sur leurs pattes, ils dévoreraient nos huskies tout vivants. Veux-tu m'aider à panser ma blessure ?

Yan se mit aussitôt à l'œuvre et noua un bandage autour de la main de John.

— Ce n'est pas profond, dit-il ; puis, sans lever les yeux, il ajouta : le missionnaire n'est pas venu.

— Non, trancha Cummins. Ni le courrier non plus. Ils arrivent d'ordinaire ensemble.

Yan lia le pansement sans trahir son émotion, puis, en compagnie de Cummins, il retourna au magasin de la Compagnie…

Àpartir de ce moment, Cummins ne trouva que peu de temps à consacrer à sa fillette. La neige fondait à vue d'œil et la chaleur croissante du soleil favorisait les allées et venues des trappeurs.

De l'est, de l'ouest et du sud, toutes les pistes menaient à présent au poste. À la fin du troisième jour après la réception des provisions de la Compagnie, un tumulte de batailles, de cris et de disputes avait chassé la sérénité et le calme qui régnaient au poste le soir de la mort de Mme Cummins. Les luttes se livraient entre chiens, à l'accompagnement indispensable des vociférations des hommes. Une cinquantaine d'attelages de chiens, aussi farouches et sauvages que les loups dont descendaient la moitié d'entre eux, se trouvèrent brusquement jetés dans une mêlée inextricable. Des chiens du Labrador, que seule la mort pouvait vaincre, accouraient des environs de la baie d'Hudson. L'un après l'autre, les attelages des petits chiens esquimaux, aux nuances grises et jaunes, aussi prompts à se servir de leurs crocs que leurs maîtres à peau noire de leurs mains et de leurs pieds, se mesurèrent avec les gros malemutes de l'Athabasca, au pelage sombre. Ennemis de tous, luttant, mordant, grognant, avec la volupté du sang héritée de leurs ancêtres loups, des bandes de huskies affluaient de toutes parts.

Aucun répit dans cette bataille des crocs. La neige était teintée de sang dont l'âcre odeur décuplait la férocité des chiens-loups. Les chiens lourds du Mackenzie succombèrent en grand nombre.

Malgré ces luttes sanglantes, les hommes goûtaient une joie immense : une franche camaraderie unissait tous ces pionniers sous la froide grisaille des cieux nordiques. Si les crocs d'un husky de la baie d'Hudson arrachaient la vie d'un mackenzie à gorge tendre, c'était une affaire entre les chiens et non entre leurs propriétaires. Ceux-ci ne se querellaient donc point.

Les sentiers qui menaient à sa cabane étaient foulés par les hommes de la forêt qui, nombreux, venaient admirer la petite Élise.

Ce furent des jours de prospérité et de triomphe pour le bébé, ainsi que pour la Compagnie. La cabane s'emplissait d'objets étranges, car chaque visiteur offrait un présent à Élise. On y voyait des dents d'ours polaires apportées par les petits hommes noirs qui les tenaient des gens de la côte, de bizarres idoles sculptées dans du bois, des morceaux de fourrure, des queues de renards broussailleuses, des griffes de lynx, des fruits séchés, des bonbons achetés à prix d'or au magasin et du musc présenté par les gens de la tribu de Muki.

Ces hommages à la petite Élise comblèrent de joie le brave Yan et formèrent un lien entre lui et les compagnons de Cummins. Vivement touché, il les fréquenta sans crainte et s'en fit des amis.

07

Yan n'avait pas touché à son violon depuis l'arrivée de Jean de Gravois, mais un soir, après avoir accordé son instrument, il dit à Élise :

— Ils ont été très gentils envers toi, Élise. Je vais leur jouer un air de violon.

Ce soir-là, on célébrait au poste la grande fête connue de l'Athabasca à la baie d'Hudson sous le nom de « Nuit du rôti de caribou ». Une semaine s'était écoulée et il ne restait plus de fourrures à vendre. Dans le grand livre de la Compagnie, chaque homme avait une somme à son crédit et au magasin les ballots de pelleteries s'entassaient jusqu'au plafond. Perri et ses chasseurs avaient tué trois caribous. Ce même soir, lorsque Yan décrocha son violon d'un clou fixé au mur, un immense feu flamboyait dehors et sur des broches de dix centimètres de diamètre rôtissaient les caribous.

Chippeways, Crees, Esquimaux et hommes de toutes les tribus se groupaient dans le cercle rougeâtre. Les employés de la factorerie vociféraient et chantaient à tue-tête en ce jour de réjouissance qui, une fois l'an, ramenait les mêmes hommes au poste à la fin d'une saison de chasse.

D'énormes caisses de pain blanc étaient placées près du brasier. Un baquet de vrai beurre, expédié pour la circonstance de huit mille kilomètres au-delà des mers, exposait ses flancs arrondis à la chaleur du foyer. Dans une gigantesque casserole en cuivre, sur un feu plus petit, bouillonnait et fumait un demi-baril de café.

Les riches odeurs répandues dans l'atmosphère attiraient les chiens ; assis sur leur derrière au-delà du cercle formé par leurs maîtres, ils découvraient leurs crocs, la bave aux lèvres et l'œil luisant de convoitise. Au ciel, brillaient des myriades d'étoiles.

Yan se mit à jouer.

Son instrument n'émettait pas à présent les sons doux qu'affectionnaient Cummins et la petite Élise, mais la plainte sauvage des vents d'automne. Empreinte d'une farouche beauté et réduisant au silence tout autre son, elle domina le pétillement des flammes et le tumulte des hommes et des chiens. La tête baissée, Yan ne voyait point les visages émerveillés des petits hommes assis en cercle à trois pas de lui, ni l'étonnement des témoins du miracle qu'il accomplissait pour leur agrément. Il se rendait seulement compte du silence profond qui l'environnait.

Soudain Yan fut interrompu par un fredonnement semblable au gémissement du vent, et une mélopée d'une tristesse infinie s'éleva des gosiers d'une centaine de chiens-loups. Yan y reconnut le chant de la vie. Troublé au plus profond de son être, il mêla sa voix au concert des animaux. Mais les autres hommes, incapables de comprendre ce mystère, demeuraient atterrés et s'abandonnèrent à l'enchantement de la musique.

Cummins remarqua les changements survenus sur les traits de ses compagnons et vit le cercle se resserrer autour du musicien tandis que les hommes se retournaient pour regarder les chiens installés sur leur derrière et pointant leur museau vers les étoiles.

Alors il se fraya un chemin entre les Esquimaux assis à croupetons et s'approcha de Yan :

— Pour l'amour de Dieu ! joue-nous quelque chose de plus gai ! dit-il à l'oreille du jeune garçon.

Yan leva la tête. Sortant de son rêve, il constata l'étrange effet produit par sa musique et son archet courut sur les cordes du violon dans un rythme endiablé. Sa voix entonna la Chanson du caribou, célèbre dans tout l'Extrême Nord,

Bondissant dans le cercle de lumière et poussant un cri, Cummins agita les bras et joignit sa voix à celle de Yan. Le charme était rompu. Williams et Muki, ainsi que le reste des hommes de la Compagnie, chantèrent en chœur…

Puis, poussant des cris qui étouffèrent les dernières strophes de la chanson, Muki et ses Crees, au moyen de leurs perches, enlevèrent les caribous rôtis et les déposèrent sur la neige. Yan recula d'un pas. Son violon sous le bras, il observa les joyeux lurons qui, leurs couteaux à la main, s'apprêtaient à prendre part au festin. Williams, l'agent, las de ses exercices vocaux s'approcha du musicien.

— Ne dirait-on pas un combat, Yan ? J'ai vu une fois une bataille rangée autour d'un rôti de caribou.

— Moi aussi, répondit Yan, qui ne quittait pas des yeux la foule en liesse.

— Cela se passait là-bas, au Nord-Ouest, poursuivit Williams, au-delà de la région du Grand Esclave.

— Bien plus loin, dit Yan, levant les yeux. C'était tout près du Grand Ours.

L'agent le regarda, tout surpris.

— Tu y assistais ! s'exclama-t-il.

Yan se détourna comme s'il n'avait rien entendu et, passant derrière la meute des chiens avides, il alla raccrocher son précieux violon au mur de la cabane. Les paroles de l'agent avaient éveillé en lui de profonds souvenirs.

L'homme qui revint auprès du grand feu n'était plus le même Yan Thoreau. Brandissant son long couteau de chasse au-dessus de sa tête, il se faufila parmi les hommes réunis autour du caribou. Cummins était là, agenouillé, près du gigantesque rôti, les manches relevées et les mains pleines de graisse. Yan Thoreau avait cessé de rire et de chanter, mais il faisait entendre des cris plus sauvages que ceux des métis et ses grands yeux brillaient farouchement lorsqu'ils se posèrent un instant sur Cummins.

Àcôté de celui-ci se tenait Williams. Yan l'aperçut et laissa échapper son couteau. Puis, si vivement que l'agent, surpris, recula d'un pas, Yan bondit vers lui.

— La bataille du Grand Ours ! s'exclama-t-il. Pour qui combattiez-vous ?

L'agent ne répondit point et les muscles de ses bras se durcirent comme de l'acier lorsqu'il remarqua l'expression de démence sur la face du garçon. Brusquement, il le saisit au poignet. Yan ne lui opposa aucune résistance.

— Pour qui vous battiez-vous ? répéta-t-il. Pour qui vous battiez-vous au Grand Ours ?

— Nous voulions tuer un homme, mais il s'est enfui, dit Williams d'une voix si basse que seul Yan l'entendit. C'était…

L'agent s'interrompit.

— Le missionnaire ! acheva Yan.

L'expression farouche s'éteignit sur ses traits, il considéra longuement Williams, et la douce lueur qui éclaira ses prunelles contraignit l'agent à relâcher son étreinte sur le poignet du jeune garçon.

— Oui, le missionnaire.

Yan se retira et, détournant les yeux pour éviter le regard de Cummins, pénétra dans la cabane d'Élise.

Là, il se jeta à genoux, saisit le bébé dans ses bras et le serra contre sa poitrine en lui murmurant à travers ses sanglots :

— Lorsque je l'aurai retrouvé, je le tuerai et reviendrai près de toi, mon ange. Alors, tu aimeras Yan Thoreau qui aura puni le méchant missionnaire.

Il replaça l'enfant dans son petit lit, l'embrassa de nouveau, décrocha son violon et se dirigea vers la porte.

08

Pendant quelques instants, Yan demeura debout sur le seuil de la cabane, le dos tourné à Élise et les yeux fixés sur le festin autour du grand feu. La multitude des chiens se précipitait sur les carcasses abandonnées.

Yan tressaillit lorsqu'un cri, accompagné du gémissement d'un chien blessé, domina le tumulte. Pour compléter le tableau évo-

qué dans son esprit, il manquait une scène qui avait laissé une trace indélébile sur son existence. Il s'attendait à la revivre. Il lui semblait déjà entendre l'appel d'une voix d'adolescent et, après un bref silence, la menace sourde d'une vengeance, puis la bataille.

Vivement, son cerveau surexcité reconstruisait le drame. De nouveau, il percevait le cri sorti de sa propre gorge ; il revoyait comme en un rêve la ruée des hommes et l'éclair de leurs couteaux. Il se revit foulé aux pieds et sanglant sur la neige, tandis qu'un long attelage de maigres huskies emportait dans une course folle celui dont la vie était en péril.

Williams s'était trouvé là ; il avait assisté à la bagarre. Son couteau avait brillé parmi les autres. Et pourtant lui, Yan Thoreau, n'avait pas été reconnu par l'agent auprès du rôti du caribou…

Un attelage de chiens débouchait lentement de la forêt. À l'ombre du grand sapin, dissimulé aux yeux des bâfreurs, le traîneau fit halte. Yan perçut un murmure de voix masculines et une silhouette se détacha de l'obscurité, marchant à pas lents dans la direction du festin.

Cet attelage inconnu arrivait de l'est. Le cœur de Yan battit plus fort à la pensée du missionnaire que l'on attendait avec le courrier en retard. D'abord, le garçon songea à intercepter au passage l'homme qui traversait la clairière, mais, sans raison apparente, il changea d'avis et se rendit au traîneau.

Il remarqua une seconde silhouette qui se leva de derrière les chiens pour venir à sa rencontre et s'immobilisa à une douzaine de pas du véhicule.

— Nos chiens sont tellement épuisés que je n'ose les faire avancer. Les autres les mettraient en pièces.

Cette voix fit tressaillir Yan, qui regarda de plus près son interlocuteur.

— Vous venez de Churchill ? lui demanda-t-il.

Il posait cette question afin d'examiner l'homme à loisir.

— Oui, nous sommes partis d'Etawney voilà une semaine aujourd'hui.

Yan se trouvait à présent tout près de l'inconnu. Celui-ci se tut pour étudier le visage farouche et émacié. Poussant un cri de surprise, il recula d'un pas et le violon de Yan tomba dans la neige.

Il y eut un bref instant de silence. L'homme se retira dans l'ombre, suivi par le jeune garçon. Des lèvres de Yan s'échappa un nom et la lame de son couteau brilla contre la poitrine de l'autre.

Mais l'étranger l'avait devancé. D'un geste brusque, il para le coup et, comme la pointe d'acier déchirait la manche de son vêtement, il décrocha un puissant coup de poing qui envoya Yan rouler au sol.

Étourdi et ensanglanté, Yan se releva péniblement sur ses genoux, vit les chiens faire demi-tour et entendit une voix basse leur donner l'ordre de se remettre en marche. Le traîneau s'enfonça dans la forêt. Enfin, Yan se remit sur pied, chancelant de faiblesse. Puis il courut après le fugitif.

Il oublia son couteau dans la neige et ne songea plus aux autres chiens et aux hommes restés autour du feu. Il se souvenait

seulement d'avoir vu autrefois un traîneau disparaître dans la solitude, le laissant plein d'amertume et de haine, une soif de vengeance au cœur. Et c'était le même personnage qui ce soir fuyait devant lui.

Àdemi inconscient sous l'effet de sa chute, il suivit les traces, mais peu à peu ses forces lui revenaient. Il entendait les crissements du traîneau et les coups de fouet sur l'échine des huskies harassés de fatigue. Il essuya le filet de sang tiède qui lui coulait sur la joue et se mit à courir, d'abord péniblement, puis, les coudes au corps, il prit l'allure fuyante des coureurs de la forêt, fou du désir de rattraper le traîneau, d'en arracher l'homme qui l'avait frappé, et de tuer celui dont la face grimaçante et moqueuse hantait le monde de ses rêves et assombrissait la vision pure et radieuse de la femme dont il gardait toujours le souvenir

Cette image lui revenait à présent de plus en plus vive, l'image de sa mère dont les grands yeux brillaient dans son visage torturé par la souffrance qu'il y avait discernée à ses derniers instants.

Yan Thoreau ne sentait plus la neige ramollie sous ses pas, ni les coups cinglants des branches basses qui le frappaient au visage. Ses poumons réclamaient de l'air et, pour respirer plus à l'aise, il ouvrait la bouche et haletait.

Il ne possédait aucune arme. Comme il portait la main à la gaine vide de sa ceinture, il se souvint de quelle façon Muki avait vengé l'honneur de Mme Cummins.

Dans une clairière, à la lueur des étoiles, il découvrit des traces de sang dans les empreintes du chien de flèche. Un peu plus loin, il remarqua l'endroit où ce chien s'était jeté hors de la piste et où le reste de la meute, lancée sur lui, avait été obligée de

reprendre sa marche sous les coups de fouet de son maître. D'autres indices de fatigue chez les chiens se montrèrent à plusieurs reprises.

Bientôt les étoiles pâlirent au ciel. Les ombres de la forêt s'épaissirent et, sur l'horizon, s'étala le voile gris précédant de trois heures le lever du jour.

Yan suivait la piste d'un pas de plus en plus lent. Cette course effrénée épuisait ses forces. Il trébuchait dans la neige, ses jambes le torturaient de la cuisse au genou, ces symptômes de la « crampe du coureur » provoquaient en lui une terreur poignante.

Les chiens auraient-ils raison de lui ?

Cette peur le talonnait et l'incitait à un plus gros effort. Il fit appel à toute son énergie, parvint au flanc stérile et rocheux d'une haute montagne, rampa lentement sur la piste ; il reprenait vigueur. Au bout d'un certain temps, il se dressa tout debout et, comme un animal, renifla le vent qui, passant par-dessus la crête, soufflait du sud. Ses narines décelèrent une âcre odeur de fumée de sapin vert. Le missionnaire faisait cuire son déjeuner sur un petit feu parmi les rochers.

Yan soupira de joie et recouvra subitement toute sa force. Au sommet de la crête, il ramassa un gourdin court et noueux. Avec précaution, il regarda par-dessus les rochers et sur le plateau encore couvert d'une neige épaisse, entassée à certains endroits par les vents d'hiver. Yan aperçut le feu, l'homme et les chiens à quelques mètres de lui, auprès d'un buisson.

Ses larges épaules penchées en avant, le missionnaire équilibrait une casserole sur la flamme du foyer. Non loin, les chiens, blottis à l'abri du traîneau, gisaient à demi morts de fatigue.

Yan se traîna sur les rochers. Un des chiens remua et ses narines frémirent en humant l'air. Yan s'aplatit dans la neige. Alors le chien abaissa le museau entre ses pattes et le jeune garçon continua d'avancer pouce par pouce. Le missionnaire n'avait pas changé d'attitude.

La folie illuminant son regard, Yan se releva d'abord sur les mains, puis sur les genoux et enfin sur les pieds. Le chien agité dressa de nouveau la tête. Il flairait un danger imminent et poussa un hurlement qui éveilla l'attention de l'homme auprès du feu. Yan bondit comme l'éclair et sa massue s'abattit sur la tête du missionnaire. Celui-ci s'effondra comme une souche et le garçon le saisit à la gorge.

— Je suis Yan Thoreau ! hurla-t-il, et je suis venu pour te tuer !

Il lâcha son bâton et, les genoux sur la poitrine de son ennemi, de ses doigts émaciés il resserra son étreinte sur la gorge épaisse de l'homme.

— Je vais te tuer..., te tuer à petit feu ! lui cria-t-il, comme le missionnaire se débattait faiblement.

Le grand corps massif se soulevait sous le garçon, qui reçut des coups au visage, mais il ne ressentait aucune douleur et, lorsque la main du missionnaire l'empoigna aux cheveux, Yan ne vit que sa face tuméfiée, dont les yeux fixes reflétaient une souffrance atroce.

— Je suis Yan Thoreau, ne cessait-il de répéter, Yan Thoreau ! Je veux te tuer…, te tuer !

La figure ensanglantée, Yan ne discernait même plus celui qu'il était en train d'étouffer. Il baissait la tête pour échapper aux coups. Le corps de l'homme se soulevait de plus en plus et bientôt se retourna ; le garçon se trouva presque sous lui, toujours accroché à sa gorge, tel le putois opiniâtrement pendu à la veine jugulaire de sa proie.

Àprésent, le missionnaire l'écrasait de tout son poids. Ses énormes mains lui labourèrent la tête et le visage, puis se refermèrent sur son cou. Yan faisait un effort surhumain pour respirer, mais il ne lâchait pas son étreinte. Enfonçant toujours ses doigts dans la gorge du missionnaire, il essaya d'exhaler son cri de triomphe. Aucun son ne sortit de sa poitrine, sauf un soupir semblable à celui de l'homme qu'il cherchait à étrangler.

La mort rôdait autour des deux adversaires, mais le missionnaire était le plus fort et son cou plus épais et plus dur. Au bout d'un moment, il se releva avec peine. Yan demeura étendu sur le dos, la face rougie par le sang, les yeux grands ouverts et déjà vitreux. Le missionnaire, saisi d'horreur, regarda sa victime. Comme la vie qui l'avait presque abandonné se ranimait en lui, d'un pas chancelant, il s'approcha des chiens, les attacha au traîneau et les lança sur la piste le long de la montagne jusqu'à la plaine.

D'un buisson, à quelque douze pas de là, un oiseau des élans, étonné, avait suivi l'horrible lutte. Maintenant il sautillait sans crainte sur le corps inerte de Yan et, d'un air curieux, examina l'étrange visage couvert de sang et tordu de douleur.

Le voile gris de l'aurore se fondit dans la lueur blanchâtre du jour naissant. Là-bas, au sud, un coin du disque rouge montait lentement vers le monde septentrional.

09

Àcinq cents mètres du pied de la montagne, au sortir de la forêt et des marécages, un attelage de puissants malemutes tirait un traîneau sur lequel se trouvait une jeune femme de sang demi-cree. Tantôt à côté du véhicule, tantôt devant les chiens, Jean de Gravois courait en faisant claquer son fouet et en poussant des cris joyeux.

— N'est-ce pas que c'est beau, ma Iowaka ? criait-il pour la centième fois en dialecte cree. Il grimpa sur le rocher et ajouta, plein d'enthousiasme : N'est-ce pas un pays magnifique au soleil levant ? Le printemps va paraître dans quelques jours. Que dis-tu de ton Jean de Gravois et de son pays, maintenant ? Regrettes-tu Churchill ?

Jean ramenait avec lui une belle jeune femme aux grands yeux brillants et à la chevelure luisante comme l'aile de corbeau au soleil. Elle riait, toute fière, tandis qu'il dansait et bondissait à côté d'elle, et lui répondait dans le doux dialecte cree.

Jean, le visage épanoui, chantait en faisant claquer son long fouet de caribou. Au moment où Iowaka lui disait de s'arrêter pour reprendre haleine, les malemutes s'assirent sur leur derrière à l'endroit où gisait Yan Thoreau, tout ensanglanté sur la neige.

— Qu'est ceci ? s'écria Jean.

Il souleva la tête inerte de Yan.

— C'est le violoneux dont je t'ai parlé et qui vit avec Williams au poste du lac Bain ! expliqua-t-il. On l'a assassiné ! Il a été étouffé et son visage est mutilé comme s'il avait été mordu par un animal !

Jean promena son regard autour de lui tandis que Iowaka s'agenouillait auprès de Yan.

— Quel combat ! s'exclama-t-il. Regarde les traces de pas. Le meurtrier s'est enfui en traîneau !

— Le corps est encore chaud, murmura Iowaka. Il n'est peut-être pas mort ?

Jean de Gravois se releva d'un bond, une flamme de colère dans ses yeux noirs. En un clin d'œil, il était près du traîneau, lançant de tous côtés fourrures et ballots, et tous autres objets, à l'exception de son fusil.

— Il est mort, Iowaka. Vois donc la couleur de son visage. Mais Jean de Gravois rattrapera l'assassin, et tu resteras ici. Dresse la tente. Hi-o-o-o-o ! cria-t-il à ses malemutes.

L'attelage s'engagea rapidement sur la piste. À genoux sur le toboggan et son fusil devant lui, Jean lança des ordres d'une voix contenue et les chiens allongèrent leurs pattes à la poursuite du missionnaire et de ses huskies. La piste débouchait en terrain découvert et conduisait à la surface lisse d'un lac. Sur cette étendue gelée fuyait le missionnaire.

Soudain quelque chose brilla au soleil.

— Tiens ! fit Jean lorsqu'une balle passa au-dessus de sa tête. Le voilà maintenant qui tire sur Jean de Gravois ! Il posa son fouet et une lueur joyeuse éclaira son petit visage noir tandis qu'il épaulait son fusil. Ah ! il tire sur Jean de Gravois, mais il ne sait pas que Jean peut abattre un caribou en pleine course à trois cents mètres !

Après le coup de tonnerre de son fusil, un corps roula du traîneau à l'avant et s'affaissa sur la neige. À cent mètres plus loin, les huskies s'arrêtèrent dans une confusion indescriptible et se retournèrent pour observer les chiens qui approchaient.

Jean s'arrêta et, à la vue de l'homme qui le regardait fixement, il empoigna ses longs cheveux noirs et s'écria, rempli d'horreur et de surprise :

— Saints du Ciel ! C'est le missionnaire de Churchill !

Il retourna le corps et vit l'endroit par où la balle avait pénétré sous le bras pour ressortir de l'autre côté. Plus une étincelle de vie : le missionnaire était déjà mort.

— Le missionnaire de Churchill ! répéta Jean.

Il leva les yeux vers le soleil et secoua la neige fondante sous ses mocassins.

— Le dégel s'annonce, observa-t-il en regardant le cadavre. Eh bien ! le lac lui servira de tombeau.

Il conduisit ses malemutes vers la forêt. Puis il revint sur ses pas, coupa les traits des huskies épuisés et d'un coup de fouet les remit en liberté sur la glace.

— Retournez chez les loups ! hurla-t-il. Ne revenez jamais au poste, sans quoi Jean de Gravois vous écorchera tout vifs !

Lorsqu'il remonta au sommet de la montagne, Jean trouva Iowaka en train de faire bouillir du café. Auparavant, elle avait enveloppé Yan dans les fourrures devant le feu.

— Je te le disais bien ! s'écria-t-elle. Il vit encore !

Le retour de Jean de Gravois au poste du lac Bain fut encore plus théâtral qu'il ne l'avait prévu, car il ramenait avec lui non seulement une jolie épouse de Churchill, mais aussi Yan Thoreau à demi mort après cette bataille sur la montagne.

En lui-même, il exultait. Jean de Gravois ne souffla mot au sujet du cadavre abandonné sur le lac et les huskies ne reparurent point pour éveiller des soupçons sur le sort du missionnaire.

10

Après la Fête du caribou, les trappeurs commencèrent à quitter le poste par petits groupes, s'enfoncèrent dans les solitudes du Sud et de l'Est.

Une douzaine remirent leur départ jusqu'à la chasse du printemps, et parmi ceuxci Jean de Gravois et son épouse. Trois jours après son arrivée, Jean alla voir Yan. Il le trouva assis sur sa couchette, la tête soutenue par des oreillers. Cummins tenait en équilibre la petite Élise sur le bord du lit.

Les yeux de Yan exprimèrent sa gratitude mieux que ses paroles. Il n'ignorait pas que Jean l'avait ramené vivant au poste.

Pendant quelques instants, son menton dans la paume de sa maïn et un sourire bizarre aux lèvres, Jean considéra le jeune homme. Puis il exécuta une douzaine de grimaces expressives et haussa les épaules en ricanant.

— Ah ! quelle admirable bataille, Yan Thoreau, tu es un brave ! dit Jean à voix basse.

— Tu n'as rien vu ? s'enquit Yan qui, inconsciemment, parlait en français.

Jean lui prit les mains, tout joyeux, car il demeurait français jusqu'au fond de l'âme.

— Si je n'ai rien vu ? Ni moi ni Iowaka n'avons assisté à la lutte, mais il suffisait de regarder la neige pour comprendre. Ensuite, j'ai suivi la piste qui redescendait la montagne tandis qu'Iowaka te ramenait à l'existence. Arrivé au bord du lac, j'ai aperçu un point noir sur la glace. Devine qui c'était ? Le cadavre du missionnaire de Churchill. Hé ! Yan Thoreau, que dis-tu de cela ?

Yan se redressa sur sa couche et poussa un cri.

— Chut ! chut ! murmura Jean. Inutile de raconter ce qui s'est passé sur le lac. Seule la Sainte Vierge m'a inspiré l'idée que tu voudrais constater de tes propres yeux que le bonhomme est bien mort. Le dégel libérera le lac d'ici quelques jours et le cadavre coulera au fond. Et… (Jean baissa davantage la voix), si par hasard la disparition du missionnaire t'intrigue, souviens-toi de Jean de Gravois.

Il se pencha vers le garçon au visage pâle :

— Aujourd'hui, je me rends du côté d'Athabasca. Yan Thoreau, peut-être comprendras-tu, au bout d'un certain temps, qu'il vaudrait mieux, pour Jean de Gravois, ne pas remettre les pieds au poste du lac Bain. En ce cas, viens le prévenir. Tu le trouveras entre Fond-du-Lac et la rivière du Castor. Tu peux t'y rendre en quatre jours en longeant la lisière des Barrens, toujours vers le nord.

Tourné du côté de la porte, Jean hésita un moment, haussa les épaules et murmura avant de partir :

— J'espère que tu m'as bien compris, Yan Thoreau !

Lorsque Cummins rentra, il vit le garçon les joues rouges de fièvre.

— Que le diable emporte Jean de Gravois ! grommela-t-il.

— Il s'est conduit envers moi comme un frère, dit Yan simplement. Je l'aime bien.

Deux jours après le départ du Canadien-Français, Yan se leva de son lit, délivré de la fièvre, et, au cours de l'après-midi, il attela les chiens de Cummins. Dans la matinée, les derniers trappeurs avaient quitté le poste. Yan prit la piste empruntée par l'agent de la Compagnie à son retour à Fort Churchill et gagna le bord du lac. Là, il constata que le Canadien-Français lui avait dit la vérité. Le cadavre de son ennemi apparut à ses yeux, la face enfouie dans la neige fondante.

Il devina alors le sens des paroles de Jean. Le trou laissé par la balle était trop large pour échapper aux yeux du jeune homme. Au plus profond de son cœur, il garda une place pour le coura-

geux petit homme qui, accompagné de son épouse, gagnait en ce moment le pays de l'Athabasca.

Yan laissa ses chiens marcher tranquillement sur le chemin du retour et n'arriva qu'à la tombée de la nuit. Maballa avait préparé le dîner et Cummins l'attendait. Il observa le garçon avec curiosité ; le sourire de Yan et l'expression de son regard étonnèrent l'homme. Désormais, il n'y discerna plus les lueurs étranges qu'il avait prises jusque-là pour des indices de démence. Leur expression méfiante avait cédé la place à une gaieté de bon aloi.

Le jeune garçon prit son instrument. Il en joua jusqu'à ce que toutes les lumières du poste fussent éteintes et Cummins et Élise plongés dans le sommeil. Alors le musicien s'arrêta. Il détendit les cordes du violon et l'approcha de la lampe à huile pour en examiner l'intérieur.

Àl'aide du fil de fer recourbé qu'il employait pour nettoyer son revolver, Yan fouilla le fond de la caisse et après ramena par un des trous en forme de f un petit rouleau enveloppé de drap rouge fané. Il déroula l'étoffe et étala devant lui quelques minces feuilles de papier couvertes d'une écriture serrée. Ce texte était en langue française. Plusieurs de ces pages avaient été écrites par un homme. Yan pencha la tête sur les autres et de ses lèvres s'échappa un long soupir

De ces dernières pages écrites d'une main féminine, se dégageait un faible parfum d'héliotrope. Yan les lut lentement jusqu'à la dernière ligne.

Cummins se retournait dans son sommeil. Silencieusement, Yan traversa la pièce sur la pointe des pieds, ouvrit la porte sans déranger le dormeur et sortit dans la nuit. Au sud-ouest une

grosse lune de printemps montait dans le ciel, au-dessus de la forêt. Comme Yan se tournait vers l'astre nocturne, un désir violent embrasa son âme. Il étendit les bras, serrant toujours dans ses mains les papiers et son violon. On eût dit qu'il répondait à l'appel d'un être invisible.

Pour la première fois dans sa vie solitaire, il entendait l'appel du vaste monde au-delà des solitudes. Soudain il porta la lettre de la femme à ses lèvres et il murmura doucement :

— Je reviendrai… un jour… avec la petite Élise !

Il enroula les pages, les enveloppa dans le tissu rouge et les replaça dans la caisse de son violon avant de rentrer dans la cabane.

Le lendemain matin, Cummins, debout sur le seuil de la porte, s'exclamait :

— Que le soleil est chaud ! La neige et la glace vont fondre ! Voici le printemps ! Nous allons remiser les traîneaux et nourrir les chiens de poisson.

Chaque jour, le soleil se levait de meilleure heure, les journées s'allongeaient et l'air devenait plus tiède. Dans la forêt, des milliers d'animaux enfouis sous la neige s'éveillaient de leur long sommeil hivernal. Les oiseaux des neiges, jolies petites créatures au vol rapide, étincelantes comme des pierres précieuses, changeaient de couleur de jour en jour pour devenir des êtres nouveaux dans un monde transformé. La mère ourse, accompagnée de ses oursons nés la semaine précédente, quittait sa tanière et apprenait à sa progéniture l'art d'abattre les jeunes arbres pour en manger les bourgeons.

De toutes parts coulaient des torrents de neige fondue ; on entendait le craquement des blocs de glace.

Le poste reprit ses anciennes habitudes.

Yan démolit la barrière de bois autour de la tombe. De midi au coucher du soleil, il longea le flanc ensoleillé d'une grande montagne au sud. À son retour, il rapportait un plein panier de fleurs rouges poussées sous la neige, leurs racines encore chargées de terre. Il planta ces fleurs sur le tertre au pied du sapin et décora les bords de jeunes pousses de thé du Labrador.

Les mois suivants, au cours de l'été, il emmena Élise faire de petites promenades dans la forêt et il cueillait des fleurs et des fougères. La tombe n'était jamais défleurie.

Yan et Élise vivaient heureux et leur joie enchantait les habitants du poste, comme autrefois la présence de la femme les avait comblés de bonheur. Seul Cummins ressentait un profond chagrin. La venue du printemps, puis de l'été, répandant sur ce monde solitaire chaleur et beauté, aggravait sa douleur comme si sa bien-aimée était morte seulement la veille.

Quand pour la première fois il aperçut les fleurs rouges sur la tombe, il enfouit sa tête entre ses mains et sanglota comme un enfant. Sa femme avait aimé ces rouges corolles. Des centaines de fois il l'avait accompagnée pour en chercher et il avait piqué la première fleur dans sa soyeuse chevelure. C'était l'époque où, tels de joyeux enfants, ils jouaient en riant der rière les sombres sapins. Souvent il la soulevait dans ses bras vigoureux et l'emportait, lasse mais ivre de bonheur, jusqu'à leur petite cabane dans la clairière, où, assise, elle riait en le regardant préparer maladroitement leur souper.

Ces réminiscences lui serraient le cœur. Il s'enfonçait alors au loin dans l'épaisseur de la forêt et suivait les sentiers que tous deux avaient foulés ensemble naguère. À chaque tournant, un nouveau souvenir surgissait devant lui et, hanté par l'image de sa chère Élise, il eût souhaité s'étendre là pour mourir.

Àcette époque, il était loin de songer qu'un jour Yan et Élise chériraient les mêmes promenades, que des joies mortes renaîtraient d'autres joies et que celles-ci, tout comme les siennes, se flétriraient, du moins pour un temps. Son intense chagrin l'empêchant de songer à l'avenir, il abandonna la petite Élise aux soins affectueux de Yan.

Enfin, son grand corps amaigri par l'insomnie et la souffrance, il annonça que les affaires de la Compagnie l'appelaient à Churchill et, aux premiers jours du mois d'août, il partit pour la baie d'Hudson.

11

Yan assuma dès lors une lourde responsabilité. Élise lui appartenait. Jour et nuit il gardait l'enfant, et, dès qu'il devait s'absenter un court instant, Élise, pour la plus grande joie de Yan, le réclamait à cor et à cri. C'est du moins ce que lui assurait Maballa, et le bébé semblait confirmer ses dires en manifestant une gaieté exubérante à chacun de ses retours.

Lorsque à l'automne Cummins revint de Fort Churchill, il rapporta avec lui un paquet rempli de présents pour Élise, entre autres des livres neufs et des revues, qui avaient écorné une par-

tie de ses bénéfices de la saison. Tandis qu'il retirait ces trésors de leur enveloppe de peau de caribou, sous les yeux émerveillés de Yan et d'Élise, il s'interrompit et leva les yeux vers le garçon.

— À Churchill on se demande ce qu'est devenu le missionnaire parti en même temps que le courrier. On l'a vu, paraît-il, pour la dernière fois à Etawney.

— Et pas ici ? s'empressa d'interroger Yan.

— Pas que l'on sache, dit Cummins, les yeux toujours sur le jeune garçon. L'homme qui le conduisait n'est jamais revenu à Churchill. On s'inquiète également du sort de cet individu. Un détective de la Compagnie s'est rendu à Etawney et il est possible qu'il vienne au lac Bain. Je ne crois pas qu'il retrouvera le missionnaire.

— Moi non plus, répondit Yan d'une voix calme. Sans doute est-il mort. Les loups et les renards l'ont déjà dévoré… ou peut-être les poissons !

Cummins se remit à défaire le paquet et, parmi les livres, il en retira deux qu'il tendit à Yan.

— Le navire de Londres est arrivé à Churchill pendant mon séjour et a apporté ceci, expliqua-t-il. Ce sont des livres de classe. L'hiver prochain, on fera l'école à Churchill et l'année suivante à York Factory. (Il s'assit sur ses talons et considéra Yan.) C'est la première école qui ait fonctionné à moins de six cents kilomètres du poste du lac Bain. La plus proche se trouve à Prince Albert.

Très souvent, au cours des jours qui suivirent, Yan fit de longues promenades solitaires dans les sentiers de la forêt. Deux questions le hantaient depuis le retour de Cummins. D'abord,

avertirait-il Jean de Gravois qu'un détective de la Compagnie menait une enquête sur la disparition du missionnaire ?

Sa première impulsion fut d'aller en hâte retrouver le Canadien-Français. Mais, à supposer que le détective arrivât au poste du lac Bain, comment devinerait-il que le missionnaire gisait au fond du lac et que Jean de Gravois était le coupable ? Yan comprit que ce serait stupide d'éveiller les craintes du petit chasseur.

La seconde question le laissait plus perplexe. L'allusion de Cummins concernant l'école à Churchill lui fournit matière à réflexion, car il s'agissait de l'avenir d'Élise. Cette année-ci, l'école se tiendrait à Churchill et la suivante à York Factory. Ensuite il n'y en aurait peut-être plus et, lorsque Élise aurait grandi, elle devrait aller au bout du monde pour s'instruire. Pourquoi ne fréquenterait-il pas lui-même les cours pour le compte d'Élise ? Il emmagasinerait des trésors et, en temps voulu, les déverserait dans l'esprit de la fillette.

Ce projet était pour le moins extravagant. Comment Yan Thoreau acquerrait-il les connaissances des gens du Sud et les transmettrait-il à l'enfant confiée à ses soins pour qu'elle ressemblât à l'être qui dormait son dernier sommeil sous le haut sapin ? Ému jusqu'au fond de l'âme d'une crainte mêlée d'espoir et d'ambition, il mûrit son plan et, dès qu'apparurent les premières bises annonciatrices de l'hiver, il en fit part à Cummins.

Une fois bien décidé, Yan mit son idée à exécution. Muki connaissait la piste conduisant à Churchill. Il accepta de l'accompagner dans trois jours, ce qui donna à la femme de Williams le temps nécessaire pour confectionner au jeune garçon un nouvel habit en peau de caribou.

Le second soir, pour la dernière fois, il joua du violon dans la petite cabane et, Élise s'étant endormie, il la prit doucement entre ses bras sous l'œil paternel de Cummins. Lorsqu'il la remit dans son petit lit contre la muraille, Cummins lui passa le bras sur les épaules et le conduisit jusqu'au seuil.

Devant eux la forêt noire et silencieuse se détachait sur le ciel étoilé. Dominant les autres sapins, se balançait le panache de celui qui gardait la tombe. Cummins y porta son regard.

— Elle t'a entendu approcher ce soir-là, Yan, dit-il d'une voix douce. Depuis longtemps elle savait que tu allais venir, alors que je ne distinguais que le craquement de l'aurore boréale. Je crois… qu'elle sait… à présent…

Cummins serra davantage son bras autour des épaules du jeune garçon et sa joue rugueuse s'appuya sur la tête de Yan. Pour répondre à ce geste affectueux, Yan prit la main qui pendait sur son épaule.

— Mon petit, me diras-tu enfin qui tu es et d'où tu venais cette nuit-là ?

— Je vais vous le dire, maintenant. Je viens du Grand Ours, je suis Yan Thoreau et c'est le Dieu tout-puissant qui m'a conduit ici cette nuit-là parce que… (son cœur frémit d'une soudaine inspiration et il leva les yeux vers le visage de son compagnon…) parce que la petite Élise était ici, conclut-il.

Cummins demeura un instant immobile et silencieux. Puis il ramena le jeune garçon dans la cabane et, de la caisse recouverte de cretonne placée dans le coin de la pièce, il retira un sac en peau de daim.

— Tu te rends à Churchill pour Élise et pour elle, dit-il tout bas pour ne pas éveiller l'enfant. Prends ceci.

Yan recula d'un pas.

— Non, je trouverai à m'occuper à la Compagnie à Churchill. Cet or reviendra à Élise quand elle sera grande. Yan Thoreau n'est pas… Comment appelez-vous cela ?

Un instant ses yeux s'éclairèrent dans un sourire. Mais le visage de Cummins s'assombrit et il saisit le bras du garçon d'une main presque brutale.

— Alors Yan Thoreau ne reviendra jamais plus auprès d'Élise ! s'exclama Cummins. Tu vas à Churchill pour fréquenter l'école et non pour travailler de tes mains. On t'envoie là-bas, comprends-tu, mon petit ? Que décides-tu ? Acceptes-tu ce sac, ou renonces-tu à revenir au lac Bain ?

Sans mot dire, les joues enflammées, Yan tendit la main et prit le sachet. Cummins, étonné, considéra la lueur étrange de son regard.

— Je vous rendrai, à Élise et à vous, cet or au centuple, s'écria-t-il. Je le jure et Yan ne sait pas mentir !

Le lendemain, il quittait le poste.

12

L'hiver parut long à Cummins et à Élise… et plus long encore à Yan. L'agent du lac Bain avait remis à celui-ci une lettre pour son

collègue de Churchill et le jeune garçon fut logé au poste. Il partagea la chambre du commis de magasin, Mac Donald, un joyeux adolescent au visage rouge fraîchement débarqué d'Angleterre. Apprenant que son nouveau camarade était venu à pied des Barrens pour suivre les cours de l'école, il s'offrit à lui servir de répétiteur. Il le corrigea d'abord de son mauvais accent et, au bout d'une semaine de constants efforts, l'élève faisait déjà honneur à son précepteur bénévole.

L'école ouvrit en novembre et Yan se trouva parmi une vingtaine d'élèves venus de tous les coins du Wild. Il emmagasinait avec obstination les moindres notions nouvelles afin de les transmettre à Élise.

Ses pensées allaient vers le lac Bain et plusieurs fois durant l'hiver il retira du violon le petit rouleau de papier, dont il lut et relut les pages.

« Un jour j'irai là-bas, lorsque Élise sera plus grande et pourra m'accompagner », se promettait-il à lui-même.

La société du jeune garçon du lac Bain aidait Mac Donald à supporter son exil. L'Écossais souffrait de nostalgie et, à mesure que les mois s'écoulaient, il déversait dans l'oreille attentive de Yan les souvenirs de sa lointaine patrie…

Au printemps, Yan retourna au lac Bain sur le traîneau apportant au poste les provisions de la Compagnie. L'automne suivant, il fréquenta l'école de York Factory et, la troisième année, celle de Nelson House. À cette époque, l'instituteur de la Compagnie mourut et personne ne vint le remplacer.

Au milieu de l'hiver de cette troisième année, Yan regagna le lac Bain et, serrant étroitement Élise dans ses bras, il lui promit de ne plus jamais s'éloigner sans elle. Le prenant par le cou, la petite lui tendit sa bouche fraîche comme un bouton de rose. Il l'embrassa et scella ainsi son serment. Plus tard, poussé par une pensée qui l'obsédait depuis quelque temps, il demanda à Cummins :

— Lorsque Élise sera un peu plus âgée, ne serait-il pas sage que nous nous rendions avec elle dans le Sud ? Elle ne saurait vivre éternellement dans ce pays-ci !

Cummins parut ne pas comprendre. Enfin, quand il saisit le sens des paroles de Yan, son regard se durcit et sa voix, d'habitude très calme, vibra d'indignation :

— Sa mère reposera sous le vieux sapin jusqu'à la fin des temps, dit-il lentement, et nous ne la quitterons jamais, à moins qu'un jour Élise ne s'en aille toute seule.

Àdater de ce moment, Yan ne regarda plus dans la caisse de son instrument. Il lutta pour réprimer le désir qui avait grandi chez lui avec les années jusqu'à ce qu'il s'en crût débarrassé à tout jamais. Élise constituait tout son univers. Elle emplissait son cœur au point que, devant elle, toute autre vision s'effaçait.

Chaque jour ajoutait à sa joie. Il appelait Élise « ma petite sœur », elle lui rendait pleinement son affection et de sa douce voix le nommait « frère Yan ». Il remarqua chez la fillette le lent changement de nuance de sa chevelure qui passa de la couleur du lin à celle de l'or fondu, puis, plusieurs mois après, cet or prit des reflets mordorés. Elle ressemblerait à sa mère ! Yan était trans-

porté de joie et, en silence, Cummins offrait au Ciel des actions de grâces.

Telle était la situation au poste du lac Bain au début de la neuvième année d'Élise, quand, du sud, monta une rumeur qui s'étendit comme un suaire sur les habitants des forêts. De l'est, du sud et de l'ouest, cette rumeur s'enfla et bientôt de partout arriva la nouvelle que la Terreur Rouge avançait à grands pas. Le frisson d'une épouvantable peur se répandit comme un vent glacé des dernières régions civilisées à la baie d'Hudson.

13

Vingt ans plus tôt, de semblables rumeurs étaient arrivées du sud et la terrible épidémie s'était abattue sur le pays. Les gens des forêts en gardaient encore l'affreux souvenir, car des milliers de tombes anonymes, disséminées de James Bay au pays de l'Athabasca, témoignaient du lourd tribut infligé à cette région.

De Dubrochet, au bord du lac du Renne, des nouvelles parvinrent au lac Bain au début de l'hiver, transmises par Henderson, le facteur, qui les tenait de son confrère de Nelson House.

— La petite vérole sévit au poste de Nelson, chez les Crees du lac Wollaston, annonça le messager à Williams. Je m'en vais à l'ouest prévenir les gens de Révillon. Au revoir !

Trois jours plus tard, un message venu de Churchill invitait tout le personnel de la Compagnie à prendre les dispositions nécessaires en vue de l'apparition de la Terreur Rouge. L'épaisse figure de Williams blêmit.

— Cela signifie que nous allons creuser des tombes, dit-il après avoir pris connaissance du papier. Ce sont les seuls préparatifs que nous puissions faire.

Il lut à haute voix la note de service aux employés du lac Bain et tout homme disponible reçut l'ordre de porter la nouvelle sur tout le territoire du poste. Vivement on harnacha les chiens et chaque traîneau emporta un rouleau de coton rouge.

Yan prit la piste de Churchill et bifurqua vers le sud le long de la rivière Hasabala, dans une région où s'entrecroisaient les lignes de pièges des chasseurs métis et canadiens-français. Sur sa route se trouvait la cabane de Croisset et sa femme, où il laissa le quart de sa provision d'étoffe rouge. Il reprit la piste de l'ouest, tandis que Croisset attelait ses chiens pour se rendre au sud. À soixante kilomètres au sud, quelque part sur le Porc-Épic, Henry Langlois, le plus grand chasseur de renards du poste, posait ses pièges. Le matin du troisième jour, Yan partit à la recherche de Langlois et, vers la fin de l'après-midi, il tomba sur un sentier tracé par des raquettes. Là, il campa jusqu'au matin, puis il se mit à suivre cette piste.

Il passa devant une demi-douzaine de cachettes appartenant à Langlois, où le chasseur déposait ses engins. Tous ses pièges étaient désamorcés. Près d'un piège, le long de la piste, il trouva le squelette décapité d'un renard et, dans un autre, une hermine décapitée. Perplexe, Yan accéléra l'allure de ses chiens et ne les arrêta qu'au bord d'une clairière en pleine forêt.

Non loin se dressait la cabane du trappeur. Sur le toit, attaché à une branche de sapin, flottait le sinistre drapeau écarlate.

Lançant un ordre à ses chiens d'une voix terrifiée, Yan rebroussa chemin, puis fit halte. Aucune fumée ne montait de la cheminée d'argile de la petite cabane. Son unique fenêtre était blanche de givre. Yan lança plusieurs appels, qui demeurèrent sans réponse. Il tira deux coups de fusil et attendit, couvrant sa bouche et ses narines de sa main protégée d'une moufle. Aucun signe de vie. Abandonnant tout espoir, il revint dans la direction du nord.

Son attelage arriva à moitié crevé de fatigue. Cummins et Williams se précipitèrent à sa rencontre.

— Le drapeau rouge flotte sur la cabane de Langlois ! cria-t-il. Langlois est mort !

— Grand Dieu ! gémit Williams.

Sa face rougeaude blêmit et il serra les poings, tandis que Cummins s'occupait des chiens et que Yan entrait dans le magasin pour manger un morceau.

Muki et Perri regagnèrent le poste le lendemain. Le jeune Williams les suivait de près, l'air épouvanté : la mort rouge sévissait chez les Crees de la Waterfound.

Chaque jour augmentait la tristesse des gens du lac Bain. Yan fut quelque temps avant de comprendre l'étendue du désastre. Il n'était pas né lors de la peste rouge qui avait sévi dans ce pays vingt ans auparavant, alors que la plupart des autres, même Muki le plus jeune de tous, en avaient souffert. Mais il ne tarda pas à constater les méfaits de la petite vérole. En février, les Crees vivant le long du lac Wollaston furent pour ainsi dire anéantis. Des oriflammes rouges marquaient la piste de Nelson.

La mort bondissait de cabane en cabane vers l'ouest. Au milieu du mois, le lac Bain se trouvait cerné de tous les côtés, sauf vers le nord, par le fléau envahisseur.

Bientôt la grande lutte s'organisa. Williams rassembla ses hommes et leur expliqua comment avait été mené le même combat deux décennies auparavant. À cent kilomètres à la ronde, chaque cabane et chaque tente arborant un drapeau rouge devait être visitée et brûlée si les occupants étaient morts. Le danger menaçait les braves qui avaient pour mission de s'assurer si la vie existait encore dans ces demeures. Les plus audacieux frémissaient aux récits du vieil agent ; cependant, tous répondirent à l'appel comme un seul homme.

Cummins et Yan prirent ensemble leur dernier repas. Élise, assise entre eux, s'étonnait de leur silence. Le dîner terminé, les deux hommes sortirent.

— Muki n'était pas au magasin, dit Cummins d'une voix basse lorsqu'ils arrivèrent dans les ténèbres derrière la cabane. Williams le croyait parti avec ses chiens vers le sud, mais tel n'est pas le cas. Je l'ai vu se traîner dans sa cabane comme un chien malade une heure avant la tombée de la nuit. Un drapeau rouge flottera sur le lac Bain demain matin.

Yan réprima une exclamation d'horreur.

— Ah ! il y a une lumière chez lui ! s'écria Cummins. Une torche de résine brûle devant sa porte.

Un cri aigu et tremblotant arriva de la cabane de Muki, un cri inarticulé s'enflant et décroissant comme le gémissement d'un chien, et les deux hommes identifièrent la voix du père du métis.

Soudain des lumières brillèrent dans la nuit, comme des années auparavant lorsque Cummins, d'un pas chancelant, sortait de sa demeure où sa femme était morte. En un spasme de frayeur, il agrippa le bras de Yan.

— On a planté le drapeau ! murmura-t-il d'une voix rauque. Retourne auprès d'Élise. Il y a pour un mois de vivres dans la cabane et tu pourras rentrer le bois ce soir, Barre la porte. Ouvre seulement la fenêtre de derrière pour l'aération. Reste à l'intérieur avec elle, jusqu'à ce que tout danger soit écarté. Va !

— Je pars, mais c'est vers les drapeaux rouges ! protesta le jeune homme, dégageant son bras. Votre place est auprès d'Élise !

— Ma place est avec les hommes !

— Et la mienne ? protesta Yan, se redressant.

— Un de nous deux doit s'enfermer avec elle, allégua Cummins, et c'est toi. Tu es venu ici, cette nuit-là, à cause de la petite Élise. Quelque chose t'a envoyé vers elle. Ne comprends-tu pas ? Depuis lors, jamais elle n'a été en aussi grand péril. Tu dois rester près d'Élise… avec ton violon.

— Élise tranchera elle-même la question, répliqua Yan. Nous entrerons ensemble dans la cabane et le premier à qui elle adressera la parole partira vers les drapeaux rouges. L'autre s'enfermera avec elle dans la cabane tant que subsistera l'épidémie.

Vivement, il se retourna vers la porte. Comme il l'ouvrait, il se rangea pour laisser Cummins entrer le premier et, derrière le large dos de l'autre, il bondit de côté, une flamme dans les yeux et le sourire aux lèvres. Sans se faire voir de Cummins, il tendit

ses bras vers Élise qui, près de la table, faisait vibrer les cordes du violon.

Élise sauta de son tabouret et courut vers lui. D'un air de triomphe, Yan regarda Cummins.

— En l'air ! Yan ! Prends-moi ! cria Élise.

Il la lança si haut qu'elle fit presque un saut périlleux. Puis il l'embrassa en la retenant entre ses bras et la reposa, rayonnante de plaisir, sur le bord de la table.

— Je me rends chez les Crees à la place de Cummins, annonça Yan à Williams une demi-heure plus tard. À présent que la Terreur Rouge sévit au lac Bain, il faut qu'il demeure près d'Élise.

14

Le lendemain matin, Yan reprit la vieille piste vers l'Hasabala. Les Crees n'y étaient plus. Il passa une journée à errer à l'est et à l'ouest et découvrit une piste conduisant au nord.

— Ils sont partis chez les Esquimaux. Qu'en dis-tu, Kinous ? dit-il, s'adressant à son chien de flèche.

Yan dirigea alors sa course vers le sud-ouest pour brûler Langlois avec sa cabane. L'oriflamme écarlate flottait encore à l'endroit où il l'avait aperçue deux semaines auparavant. Une épaisse couche de gel masquait les fenêtres. Yan appela de toutes ses forces, frappa sur la porte avec la crosse de son fusil et brisa les vitres. Silence. Plus de doute : Langlois était mort.

Yan amena des broussailles sèches de la forêt et les empila contre les rondins. Assis sur son traîneau, il observa le feu jusqu'à ce que la cabane ne fût plus qu'un brasier.

Il poursuivit sa route vers l'ouest. À la source du Porc-Épic, il découvrit les cendres de trois wigwams consumés et en retira des ossements calcinés. Lentement, il descendit le cours du Porc-Épic, fouillant à l'est et à l'ouest. À l'endroit où ses eaux reçoivent celles de la Loutre Grise, il rencontra un Cree qui lui apprit qu'à trente kilomètres plus loin se trouvait un village de six tipis, entièrement déserté. Yan fila dans cette direction, il conservait l'espoir que l'ange gardien d'Élise l'avait préservée de tout malheur au poste du lac Bain.

Croisset y arriva quarante-huit heures après avoir vu Yan.

— Partout on aperçoit des drapeaux rouges ! s'écria-t-il, lorsqu'il vit le signal sur la cabane de Muki. À l'est et à l'ouest de l'Hasabala, ils sont aussi nombreux que les geais au printemps.

Le Cree, venu des bords de la Loutre Grise, passa au poste en se rendant plus au nord.

— Il y a six wigwams pleins de morts, raconta-t-il à Williams dans son dialecte. Un homme de la Compagnie, avec un chien de flèche borgne et quatre chiens-loups, a quitté la rivière de la Loutre Grise pour aller les brûler.

Williams décrocha sa trompe en écorce de bouleau et lança un appel à Cummins, qui entrouvrit sa porte pour l'écouter. Élise se tenait tout près de lui.

— Thoreau est là-bas au sud où l'épidémie bat son plein. C'en est trop pour lui seul. Je cours le rejoindre avec mes chiens.

Croisset gardera le magasin.

Élise entendit ces paroles. Lorsque son père se retourna, après avoir verrouillé la porte, il vit les yeux de l'enfant agrandis par la peur. La fillette comprenait que Yan affrontait un immense danger. Les lois implacables de ce monde sauvage commençaient déjà à exercer sur elle leur influence, développant son instinct et sa raison, tout comme elles mûrissaient les enfants indiens et en faisaient des hommes et des femmes avant qu'ils eussent atteint leur quinzième année. Tout autour d'eux régnait un mal invisible que son père appelait la peste ; Yan était parti pour combattre ce mal et peut-être en mourir.

Àson insu, Cummins ajoutait aux frayeurs de la petite de plus d'une façon, et ses réponses franches faisaient travailler davantage encore l'imagination de la fillette. Elle ne cessait de penser à Yan.

Un matin, la trompe du poste appela Cummins à sa porte. Williams était parti depuis cinq jours vers le sud.

— Je n'ai pas vu de fumée ce matin et j'ai regardé par la fenêtre, cria Croisset. Muki et le vieux sont morts tous les deux. Je vais mettre le feu à la cabane.

Un grognement d'angoisse tomba des lèvres de Cummins. Comme un homme ivre, il alla vers sa couchette et s'y laissa tomber, la face enfouie dans les couvertures.

Élise vit son grand corps trembler. Son père pleurait comme un enfant. Lui entourant le cou de ses petits bras, elle sanglota de douleur et appuya sa joue contre celle de son père. Elle ignorait le rôle joué par Muki dans la vie de la douce créature qui avait vécu

autrefois dans la cabane ; elle savait seulement que le métis était mort, victime du terrible fléau. Après son père et Yan, Muki tenait la plus grande place dans son cœur.

Un bruit étrange l'attira vers la fenêtre. La cabane de Muki flambait. Les yeux effarés et secs à présent, elle regarda les flammes qui jaillissaient des fenêtres brisées et montaient vers le ciel parmi les sapins noirs. Dans cet enfer brûlait Muki ! Élise poussa des cris. Son père bondit vers elle et la ramena dans sa petite chambre.

Le lendemain matin, lorsqu'il alla l'éveiller, Cummins devint blême. Élise ne dormait point ; les joues rouges de fièvre, elle le fixait de ses yeux grands ouverts.

— Tu es malade, Élise, murmura-t-il. Qu'as-tu donc ?

— Je veux voir Yan, suppliait Élise. Je veux qu'il revienne près de moi !

— Je l'enverrai chercher, ma chérie. Il sera bientôt de retour. Je vais aller dire à Croisset de le ramener.

Se cachant le visage, il sortit.

— Croisset, pour l'amour de Dieu, prends un attelage et cours à la recherche de Yan Thoreau, cria-t-il. Dis-lui qu'Élise est en train de mourir de la peste. Dépêche-toi !

— Je voyagerai nuit et jour ! répondit Croisset.

Vingt minutes plus tard, de la fenêtre de la cabane, Cummins le regarda s'éloigner.

— Yan reviendra bientôt, ma petite Élise, lui dit son père, lui caressant les cheveux.

Vers le soir, survint un changement. La fièvre tomba, Élise ferma les paupières et s'endormit. Toute la nuit, Cummins demeura assis près de la porte, mais à l'aube, épuisé par cette longue veille, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et somnola.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil pénétrait à flots dans la cabane. Un bruit le fit tressaillir et il se leva d'un bond. Élise allumait le feu dans le poêle.

— Je me sens mieux ce matin, père. Pourquoi ne t'es-tu pas couché ?

Cummins la regarda fixement et poussa un cri. Il se précipita tout joyeux vers elle et, la soulevant dans ses bras, dansa dans la cabane comme un gros ours, renversant les chaises, tandis que la pièce se remplissait de fumée.

— C'est ce que tu as vu par la fenêtre qui t'a rendue malade, Élise ! s'écria-t-il.

Enfin il déposa sa fille à terre et reprit d'une voix tremblante :

— Je craignais de te voir rester malade de longs jours.

Àson retour, Croisset ne vit point d'oriflamme rouge sur la cabane de Cummins. Il ne rapportait pas de nouvelles de Yan. Pendant trois jours, il avait suivi la piste vers le sud sans rencontrer le jeune garçon, mais il apprit aux gens du lac Bain que Williams était atteint de la peste rouge et alité dans un wigwam cree sur le bord du Porc-Épic. Dès lors, on n'entendit plus parler de l'agent

avant le mois de mars. Il était mort et les Crees avaient brûlé son cadavre.

Croisset reprit la piste de Churchill. Sa femme l'accueillit à bras ouverts. Après quoi, il rejoignit Perri qui arrivait du nord où lui aussi était allé rechercher Yan Thoreau. Ils ne relevèrent aucune trace du garçon au-delà de la rivière de la Loutre Grise et Cummins abandonna tout espoir.

Ils ne purent longtemps dissimuler leurs craintes à Élise. Ce premier gros chagrin de la fillette s'abattit sur elle avec une telle violence que Cummins, alarmé, en ressentit lui-même une profonde tristesse. Élise ne jouait plus. Des jours entiers se passaient sans qu'elle ouvrît les livres rapportés par Yan de Churchill et dans lesquels il lui avait appris à lire. Plus rien ne l'intéressait de ce qui, quelques semaines auparavant, emplissait sa vie.

Désespéré, Cummins vit échouer ses efforts. Élise se mit alors à fréquenter de plus en plus les enfants indiens et métis. Elle passait la plus grande partie de son temps au magasin de la Compagnie, écoutant les conversations des hommes, sans y prendre part. Muette et indifférente à leurs gentillesses, rien ne parvenait à la dérider.

Yan lui avait tenu lieu de mère, de frère et de tout ce qui était tendre et aimable… et il était parti ! De même Muki et Williams, qu'elle aimait beaucoup. Le monde avait brusquement changé à ses yeux et la souffrance mûrissait son jugement.

Àmesure que les semaines s'écoulaient et que la neige fondait sous les rayons du soleil printanier, Élise ressemblait davantage aux enfants sauvages du lac Bain et de la forêt. Pour Yan, elle

avait soigné sa chevelure qu'il se plaisait à admirer. À présent, elle la laissait pendre en désordre sur ses épaules.

Le père et la fille déjeunaient un jour dans la cabane inondée de soleil lorsqu'un pas rapide et sourd éveilla l'attention d'Élise, qui tourna les yeux vers la porte demeurée ouverte. Une étrange silhouette se tenait là, la face exsangue, les yeux fixes, les vêtements en guenilles. Ce visiteur tendait les bras comme il les avait tendus mille fois auparavant à la fillette qui se leva et, poussant un cri de joie, s'élança vers lui.

— Yan ! Yan ! mon Yan !

Les paroles s'arrêtèrent dans la gorge de Cummins lorsqu'il vit le jeune homme serrer Élise contre sa poitrine. Il lui tendit également les bras et étreignit les deux jeunes gens dans son geste.

Pendant un instant, Yan leva le visage vers la lumière. Cummins le regarda et comprit.

— Tu as été malade, lui dit-il, mais il n'en reste aucune trace.

— Dieu soit loué ! soupira Yan.

Élise lui caressa les joues de ses deux mains. Ce soir-là, elle se rappela sa prière et la termina par ces paroles :

— Notre Père qui êtes aux cieux, je vous remercie de nous avoir renvoyé Yan !

15

De nouveau la paix revint sur les pistes de la Terreur Rouge et le monde des forêts respira sans crainte. Mais de la baie d'Hudson à l'Athabasca et dans le sud, arrosé par les milliers de cours d'eau du pays du Renne, les vents racontaient l'histoire effrayante.

Pendant des mois, les Crees firent entendre leurs funèbres lamentations en recueillant les ossements de leurs morts. La peste rouge avait causé de terribles ravages, et pourtant le monde civilisé n'en eut que quelques échos.

Des postes du Nord, celui du lac Bain fut le moins frappé, à l'exception de Churchill, où les vents glacés soufflant de l'Arctique avaient poussé l'épidémie vers l'ouest.

Aux dernières neiges, on apprit que Cummins devait prendre la place de Williams comme agent. Perri se mit en route immédiatement pour Fond-du-Lac et en ramena Jean de Gravois, qui remplaça Cummins dans ses fonctions de chef du magasin, et Croisset abandonna la chasse aux renards pour remplir l'emploi laissé vacant par Muki.

Tous ces changements procurèrent un nouveau bonheur à Élise. L'épouse de Croisset était une excellente femme qui avait passé son enfance à Montréal. À présent mère d'un turbulent petit Jean et d'une ravissante fillette, Iowaka était une jeune Vénus à la voix douce dont la beauté et la gentillesse croissaient avec les années, fait assez rare chez les métisses.

Élise goûtait pleinement la société de ces gens aimables, sans toutefois négliger Yan. Plus que jamais, leur amitié se resserrait. La terrible épreuve qu'ils avaient subie au cours de ces derniers

mois les avait transformés tous deux et leur avait apporté, chacun suivant son âge, les fruits qui müûrissent plutôt dans les sombres jours de malheur que dans la prospérité ensoleillée.

Élise voyait sous un jour insoupçonné les choses existant autour d'elle. Elle ne considéra plus Yan comme un simple compagnon de jeux qui n'avait pour raison d'être que de l'aimer et de la divertir. Il était devenu un homme et, aux yeux de la fillette, un héros qui avait lutté contre une mort horrible dont chacun parlait encore tout bas. Maintenant aussi grand que Croisset, Yan dépassait de la tête Jean de Gravois et d'un seul bras soulevait Élise comme une plume.

Ensemble, ils reprirent leurs études, y consacrant chaque jour plusieurs heures. Tous deux continuèrent à puiser la science dans les livres jusqu'au moment où maître et élève furent aussi savants l'un que l'autre.

Maintenant Élise jouait plus souvent du violon et Yan l'écoutait, ravi des progrès de la jeune musicienne, dont les doigts agiles dansaient sur les cordes. Un jour, elle jeta un regard de curiosité dans les trous en f de l'instrument et sa jolie bouche s'arrondit d'étonnement lorsque Yan lui arracha le violon des mains.

— Excuse-moi, ma petite Élise, lui dit-il en riant. Je vais te jouer un air nouveau.

Ce jour même, il retira de la caisse du violon le petit rouleau enveloppé d'étoffe et le cacha ailleurs. Les feuillets qu'il renfermait réveillaient en lui les souvenirs mystérieux qui l'avaient hanté à Fort Churchill et poursuivi un moment au lac Bain. Il avait réussi à les chasser. Le temps avait tiré un voile sur le passé et Yan avait retrouvé la sérénité de son âme.

Le Wild devenait plus beau aux yeux de Yan à mesure que grandissait Élise. Chaque été et chaque hiver ne faisaient qu'accroître son bonheur. Tout son être se réjouissait à la vue de la jeune fille qui, insensiblement, passait de l'enfance à l'adolescence.

Peu communicatif, il gardait ses émotions au fond de son cœur. À ses veux, Élise représentait l'idéal de la beauté, son unique raison de vivre.

Àsa treizième année, l'enfant pouvait passer sous son bras tendu. L'année suivante, la chose devint impossible. Bientôt Élise serait une femme et au lac Bain rien ne s'interposerait entre eux.

C'était le quinzième anniversaire de la jeune fille. Ils étaient montés sur la crête de la montagne où Yan s'était battu contre le missionnaire et cherchaient des fleurs pour la fête qui, le soir même, devait avoir lieu dans la cabane des Cummins. Au sommet d'un rocher déchiqueté, Yan aperçut une branche de la plante grimpante aux fleurs écarlates qui s'avançait en plein soleil. Il grimpa pour la cueillir tandis qu'Élise, d'en bas, l'encourageait en riant. Il la lui lança.

— C'est la dernière ! lui cria-t-elle, profitant de la situation, et je rentre à la maison. Essaie de me rattraper !

Elle courut à toutes jambes le long de la pente couverte de neige, se moquant de Yan qui, avec prudence, descendait du rocher. Il la poursuivit, la rappela en français, en cree et en anglais. L'écho de leurs voix se répercutait au loin.

Yan ralentit son allure. Il prenait plaisir à voir Élise bondir d'un rocher à l'autre et s'élancer dans les petites clairières, sa

chevelure défaite flottant au soleil, sa mince silhouette filant avec la légèreté des ombres du pâle soleil au flanc de la montagne. Il n'eût pas essayé de la rattraper, mais bientôt Élise abandonna la partie. Elle revint vers lui, pantelante et rieuse, frémissante comme une naïade sous le voile étincelant de sa chevelure en désordre. Son visage rayonnait de plaisir ; ses yeux, pleins de lumière, éblouissaient Yan dans leur défi moqueur. Jamais il ne l'avait vue aussi belle. Lui tendant les bras, il s'écria :

— Élise, tu es belle… Tu es presque une femme !

La rougeur s'aviva sur les joues de la jeune fille et la lueur malicieuse s'éteignit dans son regard. Elle ne fit aucun effort pour s'échapper lorsqu'il s'approcha d'elle.

— Tu crois, frère Yan ?

— Si tu relevais tes cheveux comme les dames dans les images des livres, tu serais une femme, lui répondit-il tendrement. Mais tu es beaucoup plus belle qu'elles !

Il recula d'un pas et l'espièglerie reparut dans les yeux d'Élise.

— Tu dis que je suis jolie et presque une femme, dit-elle d'un air boudeur. Et pourtant… (Elle haussa les épaules, simulant le dédain.) Yan Thoreau, voilà trois fois en une semaine que tu triches au jeu. Je ne joue plus avec toi.

En un clin d'œil, il fut près d'elle, lui prit le visage entre les mains et, inclinant la tête, lui appliqua un baiser sur la joue.

— Voilà ! s'écria-t-elle lorsqu'il la relâcha. N'est-ce pas ainsi que nous avons toujours joué ? Chaque fois que tu m'attrapes, tu as droit à un baiser !

— Non, Élise ! Tu deviens si grande et si jolie que je n'ose plus maintenant !

— Tu n'oses plus ! Un frère qui n'ose plus embrasser sa sœur ! Et que feras-tu lorsque je serai une femme, Yan..., ce qui, d'après toi, ne va pas tarder ?

— Je ne sais pas, Élise.

Elle lui tourna le dos et secoua sa chevelure. Ainsi qu'il l'avait fait maintes fois, Yan sépara la masse soyeuse en trois mèches et en fit une tresse.

— Tu ne m'aimes plus comme avant, Yan. Je voudrais être une femme et savoir si alors tu me délaisseras complètement !

Les épaules de la fillette tremblaient. Sa tâche terminée, Yan s'aperçut qu'elle riait et il découvrit dans ses yeux une flamme malicieuse qu'elle essayait de lui cacher.

Lorsqu'ils atteignirent le poste, ils se séparèrent ; Élise rentra à la cabane chargée de son bouquet, Yan au magasin de la Compagnie.

Posant les fleurs sur la table, Élise courut à la porte et suivit Yan des yeux. Toute rouge d'émotion et les lèvres entrouvertes, dès qu'il eut disparu à sa vue, elle traversa la clairière pour aller faire une visite à Iowaka.

Trois quarts d'heure plus tard, Yan vit Élise regagner sa propre cabane, la tête recouverte du fichu rouge de Iowaka. Elle marchait lentement et d'une allure majestueuse.

« Aurait-elle mal aux oreilles ? » se demanda Yan en l'observant avec curiosité.

— Ma parole, c'est le fichu d'Iowaka ! ajouta-t-il à haute voix.

— C'est un objet de prix..., la meilleure laine de Londres, expliqua la voix joyeuse de Jean de Gravois. (Du pas feutré de ses mocassins, il arrivait derrière Yan et lui parlait en français, selon son habitude.) Il n'y a qu'une personne au monde qui le porte plus élégamment que ton Élise. C'est ma Iowaka. Saints du Ciel ! Elle devient plus jolie de jour en jour.

— Oui, dit Yan. Elle sera bientôt une femme.

— Une femme ! s'exclama Gravois, qui à présent, privé de son fouet de caribou, bondissait à droite et à gauche pour donner plus de force à ses paroles. Tu dis qu'elle sera bientôt une femme ? Si elle n'est pas femme à trente ans, avec deux enfants ! Que Dieu en donne d'autres aussi beaux ! Que te faut-il ?

— Je parlais d'Élise, rectifia Yan, éclatant de rire.

— Et moi d'Iowaka ! Tiens, la voilà ! Elle vient voir si je rentre à la maison avec le sucre qu'elle m'a envoyé chercher il y a une heure, car tu sais que c'est elle le cordon-bleu pour le dîner de ce soir. Ah ! elle ne m'aperçoit pas et s'en retourne déçue. Regarde-la marcher de son pas de princesse ! As-tu vu des cheveux comme les siens ? On dirait des plumes de corbeau en plein soleil. Ah ! je me presse pour la rejoindre, car elle attend son sucre.

L'heureux Jean s'éloigna en sautillant comme un grillon débordant de vie. Il appela sa femme à grands cris et elle vint à sa rencontre.

Quelques minutes plus tard, Yan passa la tête dans l'entrebâillement de leur porte,

— Je savais bien qu'on me punirait pour avoir tardé à rapporter le sucre ! s'écria le petit Français en montrant ses bras nus. Yan ! Yan ! Je pétris la pâte…, la pâte pour le pain…, pour les gâteaux…, pour les pâtés… Moi, Jean de Gravois, chef du magasin au poste du lac Bain, je pétris la pâte ! Ma Iowaka est aussi belle qu'un ange et plus douce que le sucre, mais elle a plus de muscles que moi et m'oblige à pétrir la pâte, mon ami. Iowaka, chérie, répète à Yan ce que tu me racontais tout à l'heure au sujet d'Élise…

— Ch… chut ! fit Iowaka. Laisse Yan deviner lui-même.

— Comme tu voudras, concéda son mari, replongeant jusqu'aux coudes ses bras dans le pétrin. Retourne vite à la cabane, Yan, et tu verras le présent qu'Élise te réserve pour son anniversaire.

16

La grande pièce était vide lorsque Yan y pénétra sans bruit. Il prêta l'oreille et de l'autre pièce lui parvint un rire étouffé. Pour avertir de sa présence, il toussa fortement et remua une chaise sur le plancher. Un silence suivit. Puis la porte du fond s'ouvrit et Élise parut.

— Maintenant que penses-tu de moi, frère Yan ?

Elle se tenait devant la fenêtre par où entrait à flots le soleil de l'après-midi, sa chevelure enroulée au sommet de sa tête comme dans les gravures des vieux livres, les joues empourprées, le regard interrogateur.

— Est-ce bien ainsi que tu t'attendais à me voir ? insista-t-elle, perplexe devant son mutisme.

Elle se retourna et il put admirer les boucles soyeuses entremêlées de fleurs écarlates qui retombaient sur ses épaules.

— Réponds, Yan !

— Je ne t'ai jamais vue aussi belle, Élise, dit-il simplement.

Au ton grave de sa voix, la jeune fille, reprenant brusquement sa spontanéité enfantine, courut vers lui, lui posa les mains sur les épaules et attendit qu'il la soulevât de terre comme autrefois.

— Si tu me trouves belle et si tu m'aimes toujours, pourquoi ne pas… ?

Elle termina par une petite moue et Yan, avec un cri de joie, la souleva et déposa un gros baiser sur la joue qu'elle lui tendait. Les joues brûlantes, il la déposa sur le sol et la lâcha.

— Mon grand frère, dit-elle en ramassant les fleurs sur la table, j'aime bien que tu m'embrasses et maintenant tu te fais prier ! Papa, lui, m'embrasse chaque matin avant de se rendre au magasin. Je me souviens que naguère tu ne manquais pas de le faire lorsque tu rentrais à la maison. Les frères aiment-ils moins leurs sœurs quand elles grandissent ?

— Souvent ils préfèrent la jeune fille à la sœur, ma gentille Élise, prononça une voix à la porte, et Jean de Gravois bondit devant eux comme un chat folâtre. Saints du Ciel, Yan Thoreau, Élise est maintenant une vraie femme ! Iowaka me l'avait bien dit ! Et les gâteaux, le pain, les pâtés ! Ma petite, je te préviens, il faudra retarder l'heure du dîner, car, Dieu me pardonne, j'ai ren-

versé la pâte sur le plancher. Quel gâchis ! Heureusement, ma Iowaka n'a fait qu'en rire en me traitant de gros bêta chéri !

— Tu es diablement amoureux, Jean ! s'exclama Élise, riant aux larmes. Tu me rappelles les personnages des livres que nous lisons, Yan et moi.

— Et je le resterai toute ma vie, ma chère !

Toujours rieuse, Élise se recouvrit la tête du châle rouge.

— Je cours lui donner un coup de main, Jean !

— Mon Dieu ! soupira Gravois. Dois-je t'offrir mes félicitations, Yan Thoreau ? demanda-t-il dès qu'Élise se fut éloignée. Dois-je interpréter…

— Interpréter quoi ?

Les yeux du petit Français pétillèrent.

— Eh bien, lorsqu'une petite Cree devient fiancée, elle relève ses cheveux pour la première fois, voilà tout le mystère, mon cher Yan ! Quand j'ai demandé la main de mon adorée Iowaka, elle a répondu en me fuyant d'un air moqueur, me laissant là désespéré. J'allais mourir de chagrin, mais je la vis bientôt revenir, ses tresses arrangées sur le haut de sa tête !

Il s'interrompit, réduit au silence par l'étrange expression qui apparut sur le visage de son compagnon. Pendant une bonne minute, Yan demeura muet, les joues pâles et l'œil fixe. Comme si les mots lui étaient arrachés de la bouche, il prononça enfin :

— Non…, cela… ne signifie rien.

Il s'affaissa sur une chaise, poussa un soupir, presque un sanglot, et se cacha la tête entre ses bras.

— Yan Thoreau, murmura Gravois, as-tu oublié que j'ai tué le missionnaire pour ton compte et qu'au cours de toutes ces années je ne t'ai jamais posé de questions à ce sujet ? (Sa voix douce vibrait de l'accent d'une amitié sincère.) As-tu oublié, Yan Thoreau ? Aujourd'hui, Jean de Gravois peut-il t'aider en quoi que ce soit ?

Il s'assit en face de Yan, son visage maigre entre ses mains, et attendit que l'autre levât la tête. Leurs regards se croisèrent et ils se comprirent. Pour eux, l'honneur des grandes neiges n'était pas un vain mot !

Toujours silencieux, Yan fouilla dans la poche intérieure de sa veste, en retira le petit rouleau qu'il avait enlevé de la caisse de son violon et tendit les feuillets, à Jean de Gravois.

— Mon Dieu ! s'exclama celui-ci, sa lecture terminée.

Il n'en dit pas davantage. Le visage blême, les deux hommes se regardèrent. Jean tenait nerveusement les feuilles de papier.

— Voilà pourquoi je voulais tuer le missionnaire, expliqua enfin Yan. Et voilà pourquoi, si Élise a relevé ses cheveux, je ne puis l'appeler ma fiancée. Comprends-tu maintenant ?

Il se leva et ramassa les feuillets qu'il réunit de nouveau.

— Je comprends, répondit Jean à voix basse, mais ses prunelles dansaient comme des libellules et il leva les bras au-dessus de sa tête. Je comprends fort bien, Yan Thoreau, et je remercie la

Sainte Vierge d'avoir permis à moi, Jean de Gravois, de tuer le missionnaire sur la glace du lac Bain.

— Mais l'autre, insista Yan, il dit que je…

— Suffit ! s'écria Jean d'une voix aiguë.

Prenant la main de son ami, il ajouta :

— N'y pense plus ! Cela n'a aucune espèce d'importance, aucune…, Yan Thoreau ! À part moi, en as-tu parlé à quelqu'un ?

— Non, à personne. J'avais l'intention de révéler un jour ce secret à Élise et à son père. Mais j'ai attendu trop longtemps. Maintenant, j'ai peur. J'ai essayé de n'y plus songer jusqu'à aujourd'hui… sur la montagne…

— Et aujourd'hui, dans cette cabane, tu l'oublieras encore, et pour toujours. Je suis fier de toi, Yan Thoreau. Je t'aime comme un frère. C'est la première fois que Jean de Gravois parle ainsi à un homme. Chut ! Les voici !

Avec une burlesque révérence dans la direction des voix rieuses qui parvenaient à son oreille, le Français, d'un geste théâtral, poussa Yan vers la porte. Au milieu de la clairière, Élise et Iowaka avançaient, portant un large panier indien entre elles. Dès qu'elles aperçurent Gravois et Thoreau, elles déposèrent leur fardeau et firent signe aux deux hommes de venir les aider.

— Après moi, tu devrais être l'homme le plus heureux sur terre, Yan ! s'exclama Jean.

Il fila comme un trait vers les femmes et, avant que Yan l'eût rejoint, il avait hissé la corbeille sur ses épaules.

— Est-ce que par hasard tu vieillirais ? demanda Élise à Yan d'une voix railleuse. Tu marches si lentement ! Quel âge as-tu maintenant ?

— Vingt-neuf ans, je crois.

— Tu crois ? (Elle leva vers lui des yeux pétillant de malice) Pourquoi, Yan ?

Il n'avait jamais parlé sur ce ton à Élise.

— Je suis né, comme toi, un jour d'hiver, Élise. Peut-être était-ce hier, peut-être demain. Je ne connais pas la date de ma naissance.

Il la regarda longuement, un pli amer au coin de sa bouche.

La gaieté disparut du visage d'Élise. Il devina aussitôt qu'elle le comprenait et il se reprocha d'avoir parlé. Lui prenant le bras, elle l'arrêta et le regarda, les yeux humides de larmes.

— Pardonne-moi ! murmura-t-elle, la voix brisée. Mon cher Yan, pardonne-moi !

Elle lui prit une de ses mains et la tint serrée contre son cœur, puis :

— Aujourd'hui sera le jour de ton anniversaire, Yan..., le tien et le mien, le mien et le tien... Nous le fêterons toujours ainsi..., toujours... N'est-ce pas, Yan ?

17

Yan fut heureux, le soir venu, de se retrouver seul. Lorsque Jean de Gravois et Iowaka eurent souhaité le bonsoir et emmené Croisset et sa femme, que Cummins et Élise se furent couchés, Yan se sentit soulagé de l'expression de gêne qu'il avait ressentie au cours de cette soirée de réjouissances.

Pour dissimuler son trouble pendant cette réunion cordiale, il avait joué du violon avec un entrain inaccoutumé et mêlé sa voix à celles de Jean de Gravois et Croisset, qui entonnèrent des chants de forestiers. Cependant, son expression ne trahissait aucune joie et il ne lançait point vers Élise des regards de tendresse.

La jeune fille ne laissa pas d'en être surprise. Dès que les autres ne la regardaient pas, elle interrogeait Yan du regard. Mais les traits du jeune homme conservaient une gravité empreinte de tristesse. Ce n'était plus le Yan qui l'avait poursuivie ce jour même au sommet de la montagne.

Yan, un faible sourire aux lèvres, admirait le velouté des joues d'Élise, l'éclat de ses cheveux enroulés et la profondeur de ses yeux clairs. Néanmoins, il ne parvenait pas à se mettre à l'unisson des convives.

Le repas terminé, Cummins se mit au lit. À présent, Yan avait sa chambre au magasin de la Compagnie. Il se leva, prit sa casquette et son manteau, ouvrit la porte doucement afin de ne pas réveiller Élise, qui s'était retirée une demi-heure plus tôt.

Il allait sortir lorsque lui parvint un murmure de voix étouffée.

— Yan !

Il se retourna. Élise se tenait debout sur le seuil de sa porte. Elle ne s'était pas déshabillée et, sa chevelure toujours relevée, conservait encore les fleurs écarlates dont elle s'était parée. Elle s'approcha de lui d'un pas hésitant, posa ses deux mains sur le bras de Yan et leva sur lui un regard toujours interrogateur.

— Yan ! Tu n'étais pas content de moi, ce soir. Dis-moi pour quelle raison ?

— Mais si, Élise, j'étais content de toi.

Il prit une de ses mains appuyées sur son bras et tourna son visage vers le dehors. Une multitude d'étoiles brillaient au firmament comme voilà quinze ans en une pareille nuit. Ensemble, les deux jeunes gens contemplèrent la pâle lumière de l'aurore boréale décochant ses flèches tremblotantes par-delà le pôle, accompagnées par le même chant mélancolique entendu à la mort de la femme. Le grand sapin solitaire se détachait sur le ciel argenté. Un cri sourd échappa aux lèvres de Yan Thoreau.

— Élise, il y a juste quinze ans, j'arrivais de la forêt, épuisé de faim et de fatigue, je jouais du violon au chevet de ta mère mourante. Alors tu étais bien petite et, depuis ce soir-là, jamais tu ne m'as fait autant plaisir qu'en ce moment.

Il lui lâcha la main et se tourna carrément vers la porte pour cacher son visage. Il entendit un léger sanglot derrière lui.

— Yan, mon cher Yan !

Élise se jeta dans ses bras et lui tendit la joue. Dans ses yeux étincelait le reflet de leur profonde amitié. Élise retrouvait son grand camarade aux bras forts et au rire joyeux. Il la serra et l'embrassa tendrement.

— Bonne nuit, frère Yan !

Yan traversa la clairière et s'enfonça dans la forêt, les derniers mots d'Élise bourdonnant encore à ses oreilles.

Quinze années s'étaient écoulées ! Il s'arrêta et leva la tête pour admirer les étoiles. Aucun changement au ciel. Cette nuit ressemblait à celle d'alors. Il poursuivit son chemin et arriva à la piste battue passant près d'un marécage. Aussi nettement que si la scène datait d'hier, il se souvenait de s'être traîné, sanglant et affamé, sur ce terrain boueux, serrant son violon contre sa poitrine, guidé par la voix des chiens, qui semblait provenir d'une distance incalculable. Il s'engagea sur cette piste, choisit son chemin et gravit le flanc d'une montagne. Il s'arrêta au sommet pour regarder, sous la clarté blanchâtre du firmament, les Barrens infinis.

Il avait marché sur ces terres désolées, affrontant mille morts entre les cabanes de trappeurs et les wigwams des Indiens, mourant de faim et de froid, construisant des feux pour écarter les loups et jouant du violon afin de ranimer son courage, jusqu'à ce qu'il eût trouvé Élise. Quinze ans s'étaient écoulés depuis et le bébé était maintenant une jeune fille. Ce n'était plus la petite Élise, qu'il considérait jusque-là comme sa sœur. Et pourtant…

Il répéta presque tout haut les derniers mots d'Élise :

— Bonne nuit, frère Yan !

Ce soir-là, elle était venue l'embrasser comme d'habitude. Mais il lui avait rendu son baiser dans un sentiment différent. Même à présent, le sang lui montait au visage à ce souvenir. Il se faisait de l'honneur une idée autre que celle des êtres qui

n'écoutent que leurs instincts. Il s'accusait d'avoir trompé la confiance de la jeune fille.

Plongeant sa main dans sa poche, Yan retira les papiers qu'il avait fait lire à Jean de Gravois. Un long moment, il les serra entre ses doigts, le regard perdu dans la plaine dénudée.

Des yeux, il chercha un endroit où cacher son secret.

Son regard alla de roc en roc, d'arbre en arbre et bientôt se posa sur un sapin géant qui surplombait la muraille à pic, et dont le panache était agité par le vent.

Muki avait raconté à Yan l'histoire de cet arbre étrange, au tronc élancé et nu jusqu'à une hauteur de trente mètres. Les trappeurs qui voyageaient, solitaires, sur les Barrens de l'est à l'ouest reconnaissaient en ce conifère géant l'œuvre de l'homme. En effet, au premier automne passé par la femme de Cummins au lac Bain, Muki et Perri avaient grimpé jusqu'au faîte de l'arbre, coupant les branches et ne laissant qu'une seule touffe au sommet. Dans leur candeur, ils l'avaient dénommé le « totem de Mme Cummins », pour qui tous ces gens d'honneur professaient une affection dévouée.

Yan s'y rendit, ses papiers toujours à la main. Il se souvenait d'avoir vu un couple d'oiseaux des élans emmagasiner leurs provisions dans le tronc de l'arbre deux ou trois étés auparavant. Ses doigts tâtonnèrent pour découvrir l'orifice de la cachette. Lorsqu'il l'eut trouvé, il y fourra les papiers et boucha le trou à l'aide de morceaux d'écorce.

« Élise sera toujours la sœur de Yan Thoreau et rien d'autre, murmura-t-il en français, comme s'il s'adressait à l'esprit du vieil

arbre. Voilà ce que signifie l'honneur des grandes neiges ! C'est la volonté de Dieu ! »

Levant les yeux vers le panache solitaire, témoin de son serment, il tendit les bras au ciel et dit :

— Je jure que Yan Thoreau respectera toujours l'honneur de la petite Élise.

Le visage pâle et résolu, il s'éloigna lentement de l'arbre. Au loin, à travers le marécage, montait le gémissement plaintif d'un loup, cri de bête affamée dont l'écho se répercuta avec une infinie tristesse. On eût dit le hurlement d'un chien à la porte de la cabane où son maître vient de mourir. Yan ressentit une impression d'immense solitude : cette nuit-là il abandonnait tout espoir de bonheur.

Il prêta l'oreille et de nouveau perçut le cri lugubre du loup. Lorsque le gémissement atteignit son apogée, Yan entendit un autre aboiement plus aigu, comme l'aboiement d'un chien que l'on bat. L'instant d'après, la forêt retentissait de l'appel du loup poursuivant une proie. À peine les échos s'en étaient-ils évanouis que, de tourtes parts, des profondeurs du marais jusqu'au sommet des montagnes, répandirent les cris de la meute dispersée.

Tous les cris se ressemblaient et trahissaient la même mélancolie, sauf celui de l'animal qui avait poussé le premier appel à la viande. En quelques minutes le hurlement sinistre se mua en un féroce hallali qui se répandit à des lieues à la ronde.

« Un caribou ! se dit Yan. Un caribou égaré dans les Barrens. Il est perdu ! »

Appuyé contre le tronc du grand sapin, Yan scrutait la plaine étendue à ses pieds. La meute se dirigea à l'ouest et bientôt son cri de chasse devint de plus en plus faible. Puis, lentement, il s'enfla, monta vers le nord, tourna à l'est et s'approcha de Yan, qui distingua une tache sombre se mouvant rapidement dans la pénombre.

Le caribou passa à moins d'une portée du fusil de lui, suivi de près de la bande de loups affamés, déployée en éventail. Les chefs, de chaque côté, couraient presque à hauteur du caribou.

Àprésent, plus de bruit. En bas, Yan remarqua le pâle reflet de la glace à l'endroit où, en été, se trouvait un petit lac. Les loups approchaient. Le demi-cercle de grands corps gris peu à peu se refermait. Du côté de la plaine, le premier fila en avant jusqu'à ce qu'il eût atteint les pattes de devant de sa proie ; sur l'autre flanc, le loup de tête imita son exemple. Et ce fut le dénouement, rapide et décisif.

Au bout de quelques minutes, on entendit le claquement des mâchoires et le craquement des os. Déchiré, sanglant, le caribou, encore frémissant de vie, faisait les frais du festin.

Yan se détourna de ce spectacle. Le cœur ulcéré, il retourna au lac Bain.

18

Lorsque Yan reparut à la cabane ce matin-là pour déjeuner, son visage portait les traces des souffrances qu'il avait endurées au cours de la nuit. Cummins avait terminé son repas et Élise se

trouvait seule. Elle avait les cheveux peignés en arrière, comme d'habitude. Lorsqu'elle entendit le pas de Yan, elle ramena sa longue tresse sur son épaule afin qu'il pût la voir. Il surprit le geste de la jeune fille et l'en remercia d'un sourire.

— Tu as l'air malade, ce matin, Yan, lui dit-elle d'un air inquiet. Tu as la figure pâle et les yeux fatigués.

— Je ne me sens pas très bien, en effet, admit-il, essayant de paraître gai, mais ce café va me remettre d'aplomb. Élise, tu fais le meilleur café qui soit au monde.

— Comment le sais-tu, grand frère ? En aurais-tu goûté d'autre que le mien depuis ton retour de Churchill et de York Factory ?

— Seulement celui de Iowaka. Mais je préfère encore le tien. Quant à celui de la baie…

— Il y a bien longtemps de cela, n'est-ce pas ? La nuit dernière, j'ai rêvé de cette époque, bien que je ne me souvienne point de ton voyage à Churchill. Je devais être trop petite. Mais je me rappelle très bien ton départ pour Nelson House. Alors, j'ai souffert de la solitude. Cette nuit, dans mon rêve, nous nous trouvions ensemble devant la baie de Churchill où les flots viennent se briser sur les caissons qui servent de cercueils. Je voyais le bateau dont tu m'as parlé ; nous voulions nous y rendre, mais nous ne pouvions l'atteindre. Crois-tu qu'un jour nous irons ensemble là-bas dans un beau navire comme celui-là ?

— Peut-être, Élise.

— Ensuite, j'ai rêvé que tu étais parti, me laissant seule. Un inconnu très antipathique essayait de me persuader de le suivre

jusqu'au bateau. N'est ce point bizarre ? (Elle riait doucement en lui versant une seconde tasse de café.) Dis-moi, Yan Thoreau, pour quelle raison me fuyais-tu ainsi ?

— Je voulais te rendre la pareille. Toi-même ne m'as-tu pas abandonné hier sur la montagne ? répliqua-t-il vivement.

Elle s'arrêta de verser le café pour regarder Yan et ses yeux exprimaient une surprise feinte.

— Tu m'en voulais donc de t'avoir quitté ?

Le rouge envahit les joues du jeune homme.

— Tu le crois ? répliqua-t-il.

— Dame..., on le dirait, fit-elle en finissant de remplir la tasse de Yan. Que fais-tu aujourd'hui, Yan ?

— Je prends la piste de Churchill. Ledoq a besoin de provisions, et il est trop occupé pour venir les chercher au magasin.

— Veux-tu de ma compagnie ?

— Excuse-moi, mais je dois parcourir près de vingt kilomètres avec un lourd chargement.

— Entendu. Je cours me préparer.

Elle se leva prestement de table et courut vers sa chambre en lançant à Yan un regard espiègle.

— C'est trop loin. Élise, lui cria Yan, et le traîneau sera très chargé.

— Voyons ! Est-ce que je n'ai pas fait avec toi cette course de trente kilomètres pour nous rendre à... Oh ! Yan ! je ne t'ai pas

montré mon nouveau manteau en peau de lynx.

— Il est ici, pendu au mur, plaisanta Yan malgré lui. Mais, dis-moi, Élise…

— Les chiens sont-ils attelés ? Sinon, je serai prête avant eux.

— Ils seront ici dans un quart d'heure, répondit-il, cédant à son caprice.

Élise le regardait par la porte entrebâillée. Son visage rayonnant de joie eut raison des dernières hésitations du jeune homme. Sa bonne humeur revenue, il la quitta et, sifflotant un gai refrain forestier, il se hâta vers le magasin.

Quand il reparut avec l'attelage, Élise l'attendait. Elle portait un superbe manteau de lynx argenté et ses grandes bottes en cuir souple de caribou lui montaient aux genoux.

Ses joues étaient rouges de plaisir et ses yeux brillaient sous son capuchon orné d'une touffe de fleurs écarlates.

— Je t'ai fait de la place ! lui annonça Yan en montrant le traîneau.

— Merci, mais je ne monterai pas avant d'avoir parcouru au moins huit kilomètres, déclara Élise. Quelle adorable matinée, Yan ! Je me sens de force à courir jusqu'à la cabane de Ledoq.

D'un coup de fouet accompagné d'un cri, Yan lança son attelage à travers la clairière. Élise courait près de lui. Du seuil de leur cabane, Jean et Iowaka leur dirent au revoir.

— Le jour approche où ces deux tourtereaux seront unis comme toi et moi, ma chère Iowaka, dit Jean de Gravois. Je te

parie qu'ils seront mariés avant le prochain anniversaire de la petite.

De son côté, Élise murmurait à Yan :

— Je me demande s'il existe beaucoup de couples aussi heureux que Jean et sa femme ?

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Yan fit claquer son fouet au-dessus des chiens et l'attelage fila, laissant la jeune fille haletante, loin derrière le traîneau. Poussant un farouche « Halloo ! » Yan arrêta ses chiens et attendit.

— Ce n'est pas de jeu, Yan ! protesta Élise. Maintenant, il va falloir que tu m'installes sur le traîneau.

Il la fit asseoir parmi les fourrures et les chiens tirèrent sur les traits, stimulés par les claquements du fouet sur leurs échines. Yan rejoignit le chien de flèche, et ses pieds chaussés de mocassins prirent l'allure légère et rapide des coureurs de la forêt. Le buste incliné un peu en avant, son œil fixait la piste sinueuse.

Les yeux d'Élise pétillaient de joie. Elle frissonnait de plaisir à la vue des magnifiques animaux au pelage jaune-gris qui filaient en avant. Elle observait le jeu musculaire de leurs flancs et de leurs pattes, leurs têtes tendues et leurs mâchoires entrouvertes. Puis son regard se reporta vers Yan. Il courait sans effort apparent. Ses joues, habituellement pâles, s'empourpraient et ses cheveux noirs, sortant de dessous sa casquette grise, brillaient au soleil. Ses mouvements harmonieux dénotaient chez lui la force, l'endurance et la virilité de l'homme des forêts.

Après un trajet de plusieurs kilomètres, lorsqu'ils eurent atteint le pied de la montagne où Yan s'était battu avec le mission-

naire, le jeune homme ralentit l'allure des chiens. Élise sauta à bas du traîneau et courut près de Yan.

— J'arriverai avant toi au sommet de la montagne ! lui cria-t-elle d'un ton de défi. Attrape-moi si tu peux !

Elle grimpa à toutes jambes le flanc de la montagne. Haletant et essoufflé, Yan la poursuivait à la tête de ses chiens. Élise avait trop pris d'avance pour qu'il pût la battre à la course. Du sommet, elle le regardait en riant.

— Tu es jolie comme une fée ! s'exclama Yan, les yeux pleins d'admiration. Plus ravissante que la fée de notre livre !

— Merci du compliment, grand frère ! Tu veux parler de la fée aux cheveux d'or ?

— De toutes !

— À quoi ressemble une jeune fille avec des cheveux d'or ? Et toi, Yan, en as-tu déjà vu à Churchill ou à York Factory ?

— Je n'en ai vu aucune comparable à toi, Élise.

— Encore merci, grand frère. Je vois que tu m'aimes toujours un peu.

— Plus que jamais ! répondit Yan vivement, bien qu'il s'efforçât de tenir sa langue.

Àmesure qu'ils approchaient de la cabane, la joie du jeune homme cédait la place à une profonde tristesse. « Frère Yan ! grand frère Yan ! » Ces mots lui martelaient le cerveau et marquaient le rythme de sa course auprès des chiens. Ils le rame-

naient à ses pensées de la veille. Yan éprouva un vif soulagement lorsqu'ils atteignirent la cabane du trappeur.

Ledoq dégraissait une peau de renard quand l'attelage s'arrêta devant sa cabane. Lorsqu'il aperçut la fille de l'agent du lac Bain en compagnie de Yan, il lança sa casquette par la porte entrouverte et leur fit mille révérences. Dans la région du lac Bain on savait que, des années auparavant, Jean de Gravois avait perdu un jeune frère, disparu un jour dans les bois. Certains insinuaient que Ledoq était ce frère égaré, car Jean et lui avaient la langue également bien pendue ; tous deux avaient la même taille et la même vivacité de gestes.

Élise riait de bon cœur devant les compliments extravagants que lui prodiguait en français le petit homme.

— Toutes mes félicitations, mademoiselle Élise, conclut-il en saluant toujours.

Il se redressa comme un ressort et demanda à Yan :

— As-tu rencontré un attelage en route ?

— Non. Aucun !

Étonné, Ledoq désigna du doigt une crête couverte de neige, à un kilomètre de là.

— Il y a une heure, j'ai vu filer vers l'ouest le long de cette crête… trois hommes et six chiens. Qui est parti du lac Bain ?

— Personne, répondit Yan. C'est sans doute le nouvel agent de Churchill. Nous l'attendons au début de l'hiver. Élise, si nous retournions tout de suite pour voir s'il nous a apporté des livres et des cordes à violon ?

Il lança le dernier paquet hors du traîneau, fit claquer son fouet sur le dos de ses bêtes et tous deux dirent au revoir au petit Français.

Yan sauta sur le véhicule en marche et s'agenouilla derrière Élise.

— Inutile de venir trop près de moi si cela te gêne, tu sais ! lui dit-elle avec une moue gracieuse.

Yan fut près de céder à cet aimable défi. Penché en avant, il enfouit-son visage dans la douce fourrure de lynx et sa joue frôla un instant celle de la jeune fille. Subitement, il cria un ordre aux chiens et son fouet claqua de nouveau à cinq mètres au-dessus de leurs têtes.

Sautant à bas du traîneau, il se remit à courir avec l'attelage. De la voix, il excita ses chiens à la course jusqu'à ce que, haletants, ils arrivent à la crête sur laquelle, deux heures auparavant, Ledoq avait vu les inconnus se diriger vers le lac Bain.

— Arrête ! cria Élise, profitant de l'occasion pour descendre. Tu es sans pitié envers ces chiens, Yan ! Regarde leurs mâchoires. Ils n'en peuvent plus ! Jamais je ne t'ai vu conduire de cette façon depuis cette nuit où nous avons fui devant les loups !

— Et m'as-tu déjà vu courir aussi vite ? (Il tomba, épuisé, sur le traîneau.) Je me souviens de l'avoir fait une seule fois.

Il poussa un long soupir et lança les bras au-dessus de sa tête pour emmagasiner plus d'air dans ses poumons.

— N'était-ce pas la nuit où des loups nous poursuivaient ? demanda Élise.

— Non, c'était voilà plusieurs années, lorsque là-bas, au Sud, j'appris que ma petite Élise se mourait de la peste rouge.

Élise s'assit près de lui sans mot dire et, timidement, blottit une de ses petites mains dans la large paume de son compagnon.

— Raconte-moi cela, Yan.

— J'ai couru très vite…, voilà tout !

— Referais-tu cela pour moi maintenant ?

Il la regarda en face et remarqua que les joues d'Élise avaient pâli.

— Je viens de courir pour te faire plaisir… et tu ne l'as pas apprécié, répliqua-t-il.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. (Le regardant à son tour, elle lui serra les doigts.) Voilà bien longtemps, tu es parti pour combattre l'épidémie, et tu as failli mourir pour moi. Recommencerais-tu ?

— Je ferais bien davantage encore, Élise.

Incrédule, elle le considéra, essayant de découvrir sur ses traits ce qu'elle ne trouvait pas dans ses paroles. Lentement, Yan se leva. Puis il prit le visage d'Élise entre ses deux mains et la regarda dans les yeux.

— Un jour, je ferai beaucoup plus pour toi, Élise. Alors…

— Quoi ? lui demanda-t-elle, devant son hésitation.

— Alors tu verras si je t'aime autant qu'autrefois, acheva-t-il.

Quelque chose dans la voix du jeune homme réduisit Élise au silence. Il remit les chiens dans leurs traits et installa confortablement sa compagne sur le traîneau. Elle lui murmura :

— Je t'en supplie, ne tarde pas à me le prouver, frère Yan !

19

Ils ne s'arrêtèrent pas pour déjeuner sur la piste, mais regagnèrent le poste à temps pour le dîner. Jean de Gravois et Croisset sortirent du magasin à leur rencontre.

— Il y a de la compagnie chez toi, ma chère, cria Jean à Élise. Deux messieurs fraîchement débarqués de Londres par le dernier paquebot, et l'un d'eux plus jeune et plus beau que ton Yan Thoreau. Ils t'attendent à la cabane où ton père leur a préparé à dîner.

— Deux hommes ! s'exclama Yan lorsque Élise les eut quittés. Qui sont-ils ?

— Le nouvel inspecteur, M. Thimothy Dixon, rouge comme une écrevisse et gras comme une taupe, et son fils, qui l'accompagne pour son agrément, du moins d'après ses dires. Et, ma foi, je crois qu'il aura ce qu'il cherche s'il demeure longtemps par ici, Car il reluquait un peu trop ma Iowaka lorsqu'elle est entrée au magasin tout à l'heure !

— Mon Dieu ! comme tu es susceptible, Jean ! Tu as tort d'en vouloir à ce garçon ! Pour ma part, je tombe en admiration devant Iowaka chaque fois que j'en ai l'occasion.

— Et elle la mérite ! s'écria Jean avec enthousiasme. Je t'autorise à la regarder quand il te plaira, Yan Thoreau. Quant à ce freluquet…, je l'écorcherai tout vivant et je lui mangerai les foies s'il ose lui décocher encore une œillade !

Croisset prit alors la parole :

— Autrefois, un inconnu est venu au poste, t'en souviens-tu, Yan ?

— Oui, je m'en souviens.

Yan se tourna vers la croix blanche qui marquait la tombe de Muki à la lisière de la forêt, où l'ombre du grand sapin se projetait à la fin des après-midi d'été.

— Et… il mourut ! dit Jean de Gravois, les poings serrés. Dieu me pardonne, mais je déteste ces individus à la nuque rouge qui arrivent d'au-delà des mers.

Croisset haussa les épaules.

— De vrais vautours ! s'exclama-t-il d'un ton farouche. Il y en a deux à Nelson House, deux autres sur la Wholdaia, et un…

Un cri aigu s'échappa des lèvres de Yan. Lorsque Croisset se tourna vers lui, il se tenait debout parmi ses chiens, blême comme la mort, ses yeux noirs flamboyant comme s'il voyait un objet d'horreur.

Effrayé, Jean de Gravois bondit à côté de Thoreau.

— Saints du Ciel, ayez pitié de nous ! La prochaine fois, ne tire pas, Yan, ainsi sur les brides quand tes chiens sont encore attelés.

Puis, faisant semblant de regarder la main de Yan, il lui chuchota à l'oreille :

— Bon sang ! Tu ne vas pas lui raconter l'histoire !

Yan feignit de ricaner lorsque Croisset s'approcha pour voir ce qui se passait.

— Henri, dit Jean de Gravois, veux-tu t'occuper des chiens ? Ce n'est qu'une foulure du poignet et Iowaka le guérira avec son liniment.

Comme ils s'éloignaient, Yan avait toujours le visage pâle et Gravois lui dit :

— Yan Thoreau, tu parles comme un étourdi. Il y a du monde à la cabane, aussi je te retiens ce soir à dîner.

— J'en veux à mort à ces oiseaux de proie !

Jean le prit par le bras.

— Il ne faut pas y attacher trop d'importance. Tu es un homme, Yan. Maîtrise tes nerfs et tâche d'oublier ! Personne n'est au courant, sauf toi et moi.

— Tu ne révéleras jamais ce que tu as lu dans mes papiers ? s'écria Yan. Jure-le-moi !

— Je le jure, par la Sainte Vierge !

— Ainsi, dit Yan tout bas, Élise ne le saura jamais !

— Jamais ! répéta Jean. (Un éclair de joie apparut sur son visage sombre lorsque leur parvint la douce voix d'Iowaka, qui chantait une berceuse cree dans leur maisonnette !) Quelque

jour, Élise chantera comme Iowaka, et ce sera pour toi, Yan Thoreau !

Une heure plus tard, Yan se rendit à la cabane de Cummins, de l'autre côté de la clairière. Arrivé à la porte, il perçut un rire qui ne lui était pas familier et, lorsqu'il entra, il demeura perplexe sur le seuil. Élise s'était levée à sa vue. Les yeux de Yan allèrent du visage empourpré de la jeune fille au jeune homme assis en face d'elle. Il surprit une certaine nervosité dans le ton de sa voix lorsqu'elle le présenta :

— Monsieur Dixon, voici mon frère Yan.

L'étranger se leva et tendit la main au nouveau venu.

— Yan Thoreau, rectifia Yan en prenant la main de l'autre.

— Je vous demande pardon, mais j'avais cru…

L'homme se tourna vers Élise d'un air interrogateur. La jeune fille rougit davantage et se mit à débarrasser la table.

— Nous ne sommes nullement parents, expliqua Yan, s'efforçant de garder son calme. Nous vivons sous le même toit depuis sa naissance, et nous avons fini par nous croire frère et sœur.

— Miss Élise m'a raconté votre exploit de ce matin ! s'exclama le jeune Anglais, qui piqua un fard devant l'embarras de la jeune fille. J'aurais bien voulu y assister !

— Vous serez bientôt servi à souhait, déclara Yan, séduit par la franchise du jeune Anglais. Dans une quinzaine, nos coureurs iront à la rencontre des trappeurs.

— Et me permettront-ils de les accompagner ?

— Oui, si vous avez de bonnes jambes. Quant à moi, je pars après-demain.

— Merci, fit Dixon, se dirigeant vers la porte

Élise ne leva pas la tête pour le regarder partir. Elle dit d'une voix faible :

— J'ai gardé ton dîner au chaud, Yan. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?

— J'ai dîné chez Gravois. Jean pensait que tu aurais eu trop de tracas avec cinq personnes à table, aussi ai-je accepté son invitation.

Il décrocha de la muraille son manteau de fourrure dans lequel Élise avait réparé un accroc un ou deux jours auparavant, le jeta sur son bras, puis se tourna vers la porte.

Il la regarda en face, se rendant, compte qu'elle ne comprenait pas l'étrangeté de son attitude.

— Pourquoi t'en vas-tu après-demain…, deux semaines avant les autres ? Tu ne m'en as pas parlé jusqu'ici.

— Je vais parcourir cent cinquante kilomètres dans la direction du sud.

— Sur la piste de Nelson House ?

— Oui.

— Oh !

Elle le regarda, les lèvres tremblantes. Puis elle éclata de rire, une rougeur subite inondant ses joues.

— Je comprends, grand frère. Excuse-moi de t'interroger ainsi. J'oubliais que la fille de MacVeigh habite de ce côté. Iowaka prétend qu'elle est aussi jolie qu'une fleur sauvage. Invite-là à venir un jour nous voir, Yan.

Yan rougit, puis pâlit, mais Élise ne s'aperçut que du premier effet de son coup lancé au hasard, et ramassa nerveusement le couvert.

« Je me rendrai dans la région du lac Cree avant d'arriver chez les MacVeigh », allait-il expliquer, mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres et il se tut.

Quelques minutes après, il s'entretenait avec Jean de Gravois. Le visage sombre, le petit Français tira furieusement sur sa pipe, lorsque l'autre lui apprit qu'il s'en allait sur l'heure vers le sud.

— Alors, tu prends la fuite ! répéta-t-il plusieurs fois. Je regrette bien de t'avoir donné ma parole, Yan Thoreau, sans quoi j'irais tout droit raconter à Élise ce que j'ai lu dans tes papiers. Bah ! Tu ne peux donc pas oublier ?

— J'oublierai peut-être… plus tard ! Voilà pourquoi je m'éloigne deux semaines plus tôt pour ne revenir qu'après la Fête du caribou. Si je restais ici une semaine de plus, je parlerais à Élise, et alors…

Il haussa les épaules en désespoir de cause.

— Et alors… qu'arriverait-il ?

— Je devrais m'en aller pour tout de bon.

Jean fit claquer ses doigts et ricana :

— En ce cas, reste encore une semaine, Yan Thoreau, et, si les choses tournent comme tu le prévois, je jure d'abandonner ma femme et mes deux gosses aux loups !

— Mon départ est fixé pour après-demain.

Le lendemain matin, Iowaka confia à Élise que Gravois était aussi maussade qu'un ours.

— Un changement incompréhensible s'est opéré en lui, expliqua-t-elle. Il ne cesse de répéter en haussant les épaules : « Diable ! quel idiot ! »

Élise ne revit guère Yan Thoreau au cours de la journée. À midi, le jeune Dixon lui apprit qu'il avait renoncé à accompagner Thoreau dans son voyage vers le sud.

Le lendemain matin, avant qu'elle fût debout, Yan était parti. Élise était profondément vexée. Jamais encore Yan n'avait entrepris une de ces longues randonnées sans venir passer près d'elle les derniers instants avant de quitter le poste…

Malgré son tourment au sujet de Yan, les jours qui suivirent s'écoulèrent assez agréablement pour Élise. Le nouvel inspecteur, aussi joyeux que gras, témoignait d'une vive amitié pour la jeune fille. Quant au jeune Dixon, beau garçon débordant de vie, il passait auprès d'Élise la plus grande partie de son temps. Pendant des heures entières, il lui racontait des histoires sur le monde merveilleux par-delà l'Océan. Tout comme Mac Donald, à Fort Churchill, avait décrit cette existence à Yan, Dixon la dépeignit à Élise avec un luxe de détails impressionnants, et elle l'écoutait les yeux émerveillés, les joues empourprées et l'imagination en éveil.

Une semaine après le départ de Yan, Dixon parla des femmes vivant dans ce paradis enchanteur.

— Sont-elles toutes jolies là-bas ? demanda Élise.

— Nombre d'entre elles sont certes très jolies, mais aucune n'est aussi belle que vous, Élise, répondit-il galamment, penché vers elle et les yeux brillants. Savez-vous que vous êtes très jolie ?

Ces paroles l'effarèrent à tel point qu'elle baissa la tête pour ne point laisser voir son trouble. Yan avait maintes fois répété les mêmes paroles, mais ce compliment ne lui avait jamais produit une émotion aussi forte.

Iowaka et sa jeune amie se confiaient leurs petits secrets, et, le lendemain de cette conversation, Élise la rapporta à l'épouse de Jean. Pour la première fois, Iowaka trahit la confiance d'Élise et répéta le compliment que Dixon avait adressé à la jeune fille.

— Ah ! Diable ! grommela Jean, son visage s'assombrissant davantage.

Il n'en dit pas davantage jusqu'au soir, une fois les enfants couchés. Alors, il s'assit auprès de sa femme sur un banc devant le poêle et lui demanda, d'un ton indifférent :

— Dis-moi, mon ange, si on viole un serment fait à la Vierge Marie, qu'arrive-t-il ?

Il évita le regard étonné de sa femme et continua :

— Celui qui trahit son serment sera damné, à moins qu'il ne se confesse à un prêtre tout de suite, n'est-ce pas, chérie ? Et si le curé se trouve à six cents kilomètres, on court un grand risque, qu'en penses-tu ?

Sans attendre la réponse, il poursuivit naïvement :

— Mais si on ne viole pas soi-même le serment et qu'on s'arrange pour révéler un secret, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, se contenta de dire Iowaka, de plus en plus étonnée.

— Moi non plus fit Jean, allumant sa pipe. Mais Jean de Gravois est assez malin pour briser mille serments s'il s'agit du bonheur de sa femme, ma Iowaka !

Un féroce grognement de chiens amena Jean de Gravois sur le seuil de sa porte. Il entendit la voix rauque de Croisset et le claquement de son long fouet.

— À tout à l'heure, Iowaka ! dit Jean en refermant la porte derrière lui.

Mais, au lieu d'aller rejoindre Croisset et les chiens, Jean se dirigea vers la cabane de Cummins.

« Au diable mon serment ! » marmonnait-il.

Il grinça des dents en entendant le rire du jeune Dixon dans la cabane de ses amis.

Ce sont tous des imbéciles, Cummins aussi bien que Yan Thoreau ! »

20

Au cours de la semaine suivante, de ses petits yeux noirs, Jean de Gravois surveilla la cabane de Cummins. Sans en avoir l'air, il épia Élise et Dixon, mais s'abstint de parler, même à Iowaka, de ses soupçons croissants. Le jeune Dixon savait se rendre sympathique à tous les hommes du poste. Ses manières franches, sa voix agréable et sa parfaite gentillesse lui gagnèrent tous les cœurs, sauf celui de Jean.

Les trappeurs quittèrent le lac Bain à la fin de la seconde semaine, et le jeune Anglais se trouva presque toujours en compagnie d'Élise. Dixon ne montra aucune envie de suivre les traîneaux et, les trappeurs partis, Élise et lui firent de longues promenades dans la forêt pendant les heures chaudes et ensoleillées.

Par une de ces belles journées, Jean se rendit sur la lisière du marécage des caribous, entre les Barrens et la haute forêt. Comme il s'arrêtait pour examiner une piste de lynx toute fraîche qui traversait le sentier foulé par les chiens et les traîneaux, il perçut un bruit de voix. Il reconnut celles d'Élise et de Dixon. Son visage se renfrogna et ses yeux lancèrent des éclairs.

« Ah ! si seulement j'étais Yan Thoreau…, un Yan Thoreau avec le cœur de Jean de Gravois…, quelle surprise je réserverais à ce godelureau ! » souffla-t-il, sautant vivement dans le fourré.

De sa cachette, il les guetta. Son cœur loyal se mit à battre à coups précipités lorsqu'il vit Dixon poser la main sur le bras de la jeune fille. Ils marchaient à pas lents, l'Anglais penché sur la tête inclinée d'Élise, lui parlant d'un ton passionné. Soudain il fit

halte et, avant que Jean eût compris ce qui se passait, il embrassa Élise.

La jeune fille poussa un léger cri et se dégagea vivement. Pendant un instant, elle considéra Dixon qui riait de sa colère. Élise lui tourna le dos et se sauva sur le sentier.

Un second cri s'échappa de ses lèvres lorsqu'elle se trouva face à face avec Jean de Gravois. Le petit Français souriait, les yeux brillants comme des diamants noirs.

— Jean, Jean ! sanglotait-elle en courant vers lui.

— Il t'a insultée, hein ? dit-il d'un ton indigné. Retourne vite au poste, ma petite Élise.

Il la regarda partir et disparaître dans un tournant de la piste, cent mètres plus loin. Puis il affronta Dixon.

— C'est la première fois que notre Élise a essuyé une insulte, prononça-t-il d'une voix calme, comme s'il s'adressait à un enfant. Si Yan Thoreau était ici, il vous tuerait. En son absence, c'est moi qui vais vous régler votre compte.

Il avança, ses dents blanches découvertes en un sourire. Le voyant bondir sur lui comme un chat, Dixon comprit ses intentions meurtrières. En un éclair, l'Anglais se jeta de côté, assena un coup terrible sur la tête de Jean et l'envoya rouler à terre.

Àdemi étourdi, Gravois se remit sur pied. Il n'entendit point le cri aigu provenant du tournant de la piste où se tenait Élise. Mais Dixon avait perçu le cri et vu la jeune fille. Avec un ricanement moqueur, il regarda le petit Français revenir vers lui avec précaution.

Pour la première fois de sa vie, Jean se mesurait avec un vrai pugiliste. Il se précipita de nouveau, avec son agilité féline, et reçut un second coup qui l'éblouit.

— Bah ! autant lutter avec un enfant ! s'exclama Dixon. Pourquoi vous battez-vous, Gravois ? Est-ce un crime dans ce pays d'embrasser une jolie fille ?

— Je vais vous tuer ! répéta Jean de sa voix toujours impassible.

Maître de lui-même, Jean ne tremblait pas. Il ne porta point la main à la gaine de son couteau. Bientôt le sourire s'effaça sur les traits de Dixon et un pli sévère se dessina au coin de sa bouche lorsque Jean tourna en cercle autour de lui.

— Allons, pas d'histoire ! Je regrette infiniment… d'avoir déplu à Élise.

— Je vais vous tuer ! insista Jean, une confiance téméraire dans le regard.

Dixon recula. Jean ricana doucement, puis bondit sur l'Anglais qui lui décocha un coup de poing et… le manqua.

Cette fois, la science de l'homme des forêts l'emportait sur celle du civilisé. À mainte reprise, Jean avait pris plaisir à lutter contre des lynx blessés. Il possédait la sûreté du coup d'œil et l'infaillibilité de l'instinct.

Quatre fois de suite, il vint à portée des coups de son adversaire, mais les évita. Il tira à demi son couteau. Souriant, Dixon sauta en arrière. Gravois sortit la lame et la lança au loin sur la

piste. Son regard devint froid et ses muscles rigides comme un ressort d'acier prêt à se détendre.

Dixon commençait à se rendre compte que Jean avait plus d'un tour dans son sac. Laissant tomber ses bras à ses côtés, il attendit. Brusquement, le petit Français se redressa. Son regard perçant scruta les buissons derrière l'Anglais et il poussa un cri aigu. Involontairement, Dixon sursauta et détourna la tête. Sans lui donner le temps de se ressaisir, Jean se jeta de tout son poids contre les genoux de son antagoniste.

Tous deux roulèrent sur le sentier. À ce moment prévalait la science de l'homme des forêts. Les doigts bruns, capables d'étrangler un lynx, se resserrèrent sur la gorge de Dixon qui émit un gargouillement pénible.

— Je vous tuerai ! répéta Jean.

Les bras de Dixon retombaient inertes, ses yeux sortaient de leurs orbites, sa bouche demeurait ouverte, mais Jean n'y prêtait pas attention. La face contre l'épaule de l'autre, tout à son effort meurtrier, il n'eût relevé la tête qu'au bout d'une minute, si le cri d'effroi lancé par Élise, qui essayait de lui desserrer les doigts, ne l'avait interrompu.

— Il est mort ! cria-t-elle. Tu l'as tué, Jean !

Il relâcha son étreinte et se redressa. Élise recula d'horreur, les mains crispées sur sa poitrine et le visage aussi blanc que la neige.

— Tu l'as tué !

Jean regarda les yeux de Dixon.

— Non, il n'est pas mort, dit-il. Ma petite Élise, retourne vite près d'Iowaka. (Tout son corps fragile était secoué de sanglots tandis que Jean la reconduisait au tournant de la piste.) Cours chez Iowaka, répéta-t-il doucement. Ne crains rien, Élise, je ne le tuerai pas.

Il retourna près de Dixon et lui frotta de la neige sur la figure.

— Mon Dieu ! Il l'a échappé belle ! s'exclama-t-il, observant la lueur de vie qui reparaissait dans les yeux de l'Anglais. Un peu plus, il serait allé rejoindre le missionnaire.

Il traîna le blessé sur le côté de la piste et l'adossa contre un arbre. Dès qu'il vit son adversaire respirer plus librement, il reprit le chemin derrière Élise.

Sans se faire voir, il se glissa dans le magasin, lava le sang de son visage et gloussa de plaisir en se regardant dans le petit miroir accroché au mur au-dessus du lavabo.

— Ah ! ma douce Iowaka, que dirais-tu si tu apprenais que ton Jean de Gravois a reçu sur le coin de la figure deux gifles qui ont failli l'envoyer au paradis ! Pour rien au monde je ne voudrais que tu le saches !

Un peu plus tard, il entra dans la cabane. Sa femme et ses enfants étant chez les Croisset, il s'assit pour fumer une pipe. À peine avait-il envoyé au plafond quelques nuages de fumée, la porte s'ouvrit et Élise entra.

— Bonjour, ma chère Élise, la salua-t-il gaiement.

Aussitôt, elle lança au loin le châle qui lui couvrait la tête et se jeta à ses genoux, son visage pâle levé vers lui. D'une voix sup-

pliante et entremêlée de sanglots, elle murmura :

— Jean, Jean ! Je t'en prie, promets-moi de ne jamais raconter à Yan ce qui s'est passé… Jamais !

— Je te le promets, Élise.

— C'est bien sûr, tu n'en parleras jamais, Jean ?

— Jamais !

Elle laissa tomber sa tête sur les genoux de Jean. Puis, soudain, elle attira vers lui le visage de l'homme et l'embrassa.

— Merci, Jean ! Merci pour tout ce que tu viens de faire !

— Mon Dieu ! balbutia Jean lorsque Élise fut partie. Et si ma Iowaka s'était trouvée là ?

21

Le lendemain de cette rixe dans la forêt, Dixon, voyant Jean de Gravois seul, s'avança vers lui.

— Gravois, voulez-vous me serrer la main ? dit-il. Je vous remercie de la leçon que vous m'avez donnée. Je la méritais. Élise a bien voulu m'accorder son pardon et je voudrais me réconcilier avec vous.

Jean demeura interdit. Jamais il n'avait rencontré un homme de cette trempe.

— Que diable ! s'exclama-t-il, une fois revenu de sa surprise. Mais oui, je veux vous serrer la main !

Pendant les jours suivants, Jean remarqua qu'Élise le fuyait. Elle évitait de venir voir Iowaka lorsqu'elle le savait dans la cabane. Jamais plus Dixon et elle ne renouvelèrent leurs sorties dans la forêt. Le jeune Anglais passait la plus grande partie de son temps au magasin et, un peu avant la rentrée des trappeurs, il accompagna Croisset dans un voyage de trois jours en traîneau.

Un des premiers trappeurs qui amena ses fourrures au lac Bain fut MacVeigh. Il leur apprit que Yan était allé vers le sud pour passer ses vacances annuelles à Nelson House. Cummins révéla cette nouvelle à sa fille, ne remarqua point l'ombre qui voilait le visage d'Élise et poursuivit :

— Je ne comprends pas cette décision de Yan. Il sait très bien qu'on a besoin de lui ici pour la Fête du caribou. T'a-t-il prévenue de ce voyage à Nelson House ?

Élise hocha la tête.

— MacVeigh affirme qu'on a proposé à Yan un emploi de chef de poste, reprit l'agent. Pourquoi ne m'envoie-t-il aucune explication ?

Une semaine s'était écoulée depuis le festin du caribou, lorsque Yan reparut au lac Bain. Élise le vit déboucher sur la piste de Churchill. Bien que son cœur battît à tout rompre, elle s'efforça de lui témoigner la même indifférence dont il avait fait preuve lorsqu'il l'avait quittée six semaines auparavant. Elle songeait encore avec amertume à la froideur de ses adieux. Il ne

l'avait pas embrassée et n'avait pas même passé avec elle sa dernière soirée.

Mais elle ne s'attendait guère à voir Yan Thoreau en l'état où il lui apparut. Sa barbe couvrait ses joues d'ordinaire rasées de près et une lueur mélancolique brillait dans ses yeux qui avaient perdu leur éclat. Il semblait embarrassé en pénétrant dans la cabane. Avant qu'aucun d'eux eût pris la parole, Élise sentit sa belle assurance l'abandonner. Hésitante, les mains tendues, elle fit quelques pas vers Yan.

— Yan ! s'écria-t-elle, toute frémissante de tendresse.

Yan inclina sa tête aux cheveux en désordre et lui serra les mains. Un long silence s'écoula avant que Yan prît la parole :

— Je suis heureux de te revoir, Élise. Il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes séparés !

Il leva la tête et la jeune fille recula.

Dans le regard morne de Yan, elle ne retrouvait nulle trace de leur vieille amitié. Insondables, indifférents, les yeux du jeune homme se portèrent vers son violon accroché au mur.

— Il y a si longtemps que je n'en ai joué que je dois avoir tout oublié.

Les doigts se promenèrent maladroitement sur les cordes de l'instrument. Le sourire aux lèvres, il dit à Élise :

— Il faut que tu joues pour moi, Élise, car je ne sais plus rien à présent !

Il lui tendit le violon.

— Pas maintenant, Yan…, ce soir.

Elle alla vers la porte de sa chambre et lui dit :

— Tu dîneras avec nous, Yan ?

— Évidemment, Élise, si cela te fait plaisir.

Il raccrocha le violon comme elle refermait sa porte, puis sortit de la cabane. Jean de Gravois et Iowaka l'attendaient. Jean courut à sa rencontre.

— Je viens t'offrir mon rasoir, lui dit-il gaiement. Iowaka prétend que les trappeurs vont te prendre pour un ours.

— La barbe éloigne les moustiques, déclara Yan. Voici bientôt l'été et ces maudites bestioles ont une prédilection marquée pour mon épiderme. Allons un peu plus loin, Jean, j'ai un mot à te dire.

Ils s'assirent sur deux souches d'arbres l'une en face de l'autre et Yan s'exprima en français.

— J'ai beaucoup voyagé depuis mon départ du lac Bain. D'abord, je suis allé à Nelson House, puis à Wholdaia. Je les ai trouvés à Nelson House, mais pas à Wholdaia.

— Qui ? demanda Jean de Gravois, bien qu'il sût pertinemment de qui l'autre voulait parler.

— Mes frères, Jean de Gravois !

— Au diable cet imbécile de Croisset ! De quoi se mêle-t-il ? marmotta Jean entre ses dents.

— J'en ai vu deux à Nelson House, reprit Yan. L'un d'eux est un faible d'esprit et l'autre est pire. Quant à Pétro, celui de la Wholdaia, il a été tué par un Cree pour avoir déshonoré sa fille. L'autre a disparu.

Jean demeurait silencieux, la tête penchée en avant, le menton appuyé sur ses mains.

— Tu vois maintenant à quelle triste famille appartient ton ami Yan Thoreau !

Gravois leva la tête et regarda l'autre en face.

— Je constate que tu es encore plus bête qu'avant. Yan Thoreau, si je trahissais mon serment… et révélais ton secret à Élise ?

Une lueur sombre parut dans les prunelles de Yan. D'un mouvement lent, il dégaina son couteau et le posa sur la neige entre ses pieds, la pointe de la lame tournée vers Gravois. Celui-ci se leva en poussant un cri.

— Qu'est-ce qui te prend, Yan Thoreau ?

Tu menaces du couteau celui qui a risqué sa vie pour toi et qui t'aime comme un frère ?

— Oui, répondit Yan, résolu. Je t'aime, Jean, plus qu'aucun autre homme au monde, cependant je te tuerai si tu me trahis auprès d'Élise.

Il se leva et tendit la main au petit Français.

— Jean, à ma place, ne ferais-tu pas comme moi ? N'agirais-tu pas de même pour Iowaka ?

Jean de Gravois demeura un instant silencieux.

— Je n'aurais pas accepté son amour sans lui avouer la vérité, répondit-il. Toi et moi, nous sommes des hommes d'honneur, Yan Thoreau. Je serais allé tout lui expliquer d'abord, et elle m'aurait ouvert ses bras. Voilà comment je me comporterais à ta place.

— Eh bien, moi, je ne le ferai jamais ! dit Yan d'un ton ferme en se tournant vers le poste. Il m'en coûterait moins de me supprimer. Voilà ce que je tenais à te dire, Jean. Nul autre que moi et toi ne doit connaître la vérité.

— Je voudrais tordre le cou de cet imbécile de Croisset pour t'avoir envoyé à Nelson House et à Wholdaia ! grogna Jean.

— Moi, je lui en suis reconnaissant.

En débouchant de la forêt, ils aperçurent Élise sortant de la cabane d'Iowaka. Ils la saluèrent d'un geste et Yan traversa la clairière pour se rendre au magasin.

Jean pénétra dans la cabane des Cummins lorsqu'il fut certain de n'être vu par personne. Il y trouva Élise, qui lui parut gênée.

Une rougeur sous ses yeux annonçait qu'elle avait pleuré.

— Élise, lui dit-il, le regard fixé sur sa casquette qu'il tordait entre ses mains, Yan me semble tout à fait changé.

— Oui. Pour ma part, je suppose qu'on lui a brisé le cœur sur la piste de Nelson House.

Gravois devina le sens des paroles de la jeune fille, dont les lèvres tremblaient. Laissant tomber sa casquette sur le plancher, Jean courut vers Élise et la prit par les bras.

— Oui ! le cœur de Yan Thoreau est brisé ! s'exclama-t-il. Mais ce n'est pas à cause de la fille de MacVeigh, c'est… à cause de toi !

Élise recula vivement :

— À cause de moi ? Je lui ai brisé…

— Je n'ai pas dit cela, interrompit Jean de Gravois. Je dis simplement qu'il a le cœur brisé à cause de toi. Mon Dieu ! si seulement je pouvais dire ce que je sais !

— Parle, je t'en prie ! Parle, Jean ! (Elle lui posa la main sur l'épaule et son regard l'implorait.) Lui aurais-je fait du mal sans le savoir ? Comment le consoler ?

— Je puis t'apprendre ceci, rien de plus : un grand chagrin ronge le cœur de Yan. J'en connais la nature, mais je me suis engagé à en garder le secret. À toi de deviner. En attendant, qu'il sache bien que tu l'aimes. Fais-le-lui comprendre.

La couleur remonta aux joues de la jeune fille.

— Que je l'aime ?

— Oui, non plus comme une sœur, Élise, mais comme une fiancée.

22

Gravois sortit sans attendre l'effet produit par ses dernières paroles, regrettant d'avoir eu la langue trop longue.

Àl'heure du dîner, Cummins et Yan revinrent ensemble à la cabane. L'agent paraissait de joyeuse humeur : le retour de Yan le comblait de satisfaction.

Àtable, Élise s'assit en face de Yan. Pour lui plaire, elle portait des fleurs rouges à son corsage et dans sa chevelure. Yan feignit ne point s'en apercevoir. Il lui sourit, mais conservait une froideur dans le regard qui réprimait tout élan de la part de la jeune fille.

— MacVeigh a-t-il posé ses pièges ? demanda Cummins après avoir fait à Yan maintes questions sur son voyage.

— Je l'ignore, répondit Yan. Je n'ai pas été chez les MacVeigh.

De propos délibéré, il détourna ses yeux d'Élise. Elle comprit sa contrainte et une rougeur subite colora ses joues.

— Je l'ai rencontré dans la région des Trois Lacs, ajouta Yan, mais il ne m'a point parlé de ses pièges.

Il se leva en même temps que Cummins et allait le suivre au-dehors, lorsque Élise lui posa la main sur le bras.

— Yan, reste un peu avec moi, dit-elle en souriant. Tu m'aideras à essuyer la vaisselle, et ensuite nous jouerons du violon.

Lorsque Cummins fut sorti, elle attira Yan vers une chaise et lui noua un tablier autour du cou.

— Ferme les yeux et ne bouge plus ! ordonna-t-elle en riant.

Elle courut dans sa chambre. L'instant d'après, elle revint, une main cachée derrière le dos.

Yan sentit bientôt les doigts d'Élise courir dans ses cheveux trop longs, puis il entendit le bruit des ciseaux.

— Ils sont vraiment trop longs, Yan !

Puis sa main légère effleura les joues envahies par la barbe.

— Il faut aussi couper tout cela. Sans quoi…

Elle baissa la tête et appuya sa joue contre celle de Yan.

— On dirait des piquants ! murmura-t-elle.

Devant le mutisme du jeune homme, Élise s'empourpra et s'appliqua entièrement à sa tâche. Puis elle dénoua le tablier et lui montra le résultat de son travail. Il regarda Élise en souriant.

— Merci.

Alors Élise se mit à laver la vaisselle. Elle avait terminé son ouvrage avant qu'il se fût rasé. Elle dépendit le violon et, s'accompagnant, elle chanta de sa voix douce un air cree que lui avait appris Iowaka pendant le voyage de Yan à Nelson House et à Wholdaia.

Surpris, il la considéra longuement. Élise modulait la plainte infiniment triste d'une jeune Indienne au cœur brisé. Yan connaissait cette romance sentimentale. Il l'avait déjà entendue mais jamais comme à présent. Elle lui parvenait en accents pathétiques dans les notes basses du violon et la voix vibrante d'Élise. Yan l'écouta jusqu'au bout sans dire un mot et, lorsque Élise leva la tête vers lui, il remarqua, à la clarté de la lampe, ses longs cils humides de larmes.

— C'est merveilleux, Élise ! Tu accompagnes cette chanson comme une artiste.

— Merci de ton compliment, Yan.

Il se leva et reprit sa casquette. Élise lui demanda, étonnée :

— Tu t'en vas déjà, Yan ?

— Oui, je suis fatigué, dit-il en manière d'excuse. Voilà deux jours que je ne dors pas, Élise. Bonne nuit !

De la porte il lui adressa un sourire, mais elle lui répondit d'une voix sans timbre :

— Bonne nuit !

Yan frissonna sous les froides étoiles. Il serrait les poings, se rendant compte qu'il avait quitté la cabane juste à temps.

Refoulant son chagrin, il rentra dans le magasin.

Cummins ne revint que très tard à la cabane ce soir-là. Élise l'attendait. Il la regarda longuement par-dessus son épaule, tout en accrochant à une patère son manteau et sa casquette.

— S'est-il passé quelque chose entre toi et Yan ? demanda-t-il. Pourquoi as-tu pleuré ?

— Parfois, je me mets à pleurer en jouant du violon, père. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose entre Yan et moi…, du moins, je ne comprends pas…

Elle s'interrompit pour réprimer les sanglots qui lui montaient à la gorge.

— Moi, pas davantage ! s'exclama l'agent, allant vers le poêle pour allumer sa pipe. Tout à l'heure, il m'a remis sa démission d'employé de la Compagnie.

— Il ne va… pas… quitter le poste ? balbutia Élise.

— Il quitte son emploi, répéta Cummins. Il ne restera donc plus longtemps au lac Bain. Il a l'intention d'aller dans les forêts…, peut-être au pays de Gravois, sur les bords de l'Athabasca. T'en a-t-il appris davantage ?

— Non.

Agenouillée devant sa caisse de livres, les yeux voilés de larmes, Élise retint son souffle et domina son émotion avant de regarder de nouveau son père. Un peu plus tard, l'agent rentra dans sa chambre et sa fille saisit cette occasion pour lui souhaiter bonne nuit par la porte entrouverte… Le lendemain, Yan, en pénétrant dans la cabane, avait le regard sombre et les traits crispés.

— Je viens te dire au revoir, Élise, je vais chasser dans les Barrens.

— Je te souhaite bonne chance, Yan.

La voix d'Élise avait un timbre métallique. Pour la première fois, Yan lui tendit la main. Elle sursauta et se mit à rougir. Puis elle lui prit la main et le regarda droit dans les yeux.

— Dis-moi, Yan, m'aimes-tu encore ?

— Oui, Élise, j'aimerai toujours ma petite sœur. Jamais je ne l'oublierai.

Il se retourna vivement et sortit sans la regarder.

Les bras tendus vers lui, Élise murmura :

— Au revoir, Yan.

Les mots s'échappèrent de ses lèvres en un sanglot, mais il était déjà trop loin pour l'entendre. Par la fenêtre, Élise le vit serrer les mains de Cummins devant le magasin du poste. Ensuite il passa à la cabane d'Iowaka et de Jean de Gravois. Puis il chargea son paquetage sur ses épaules et, la tête baissée, disparut lentement dans les profondeurs de la forêt.

23

Yan passa tout le printemps et l'été dans les marécages peuplés de caribous et sur les collines qui longent les Barrens. Pendant tout ce temps, il fit seulement une brève apparition au poste pour se ravitailler.

Durant son absence, Élise avait souffert silencieusement. Elle ne se plaignait même pas à Iowaka de sa grande solitude. Malgré son profond chagrin, elle nourrissait dans son cœur un espoir tenace. Jusqu'à la dernière visite de Yan, deux mois auparavant, elle se complaisait dans des rêves d'avenir.

Le soir de son retour des marécages, Yan vint à la cabane. Sa barbe avait repoussé, ses cheveux longs retombaient en désordre sur ses épaules. La beauté expressive de ses grands yeux, naguère si tendres et si enjoués, s'était évanouie.

Cette fois, Élise comprit qu'elle devait abandonner tout espoir. Yan disparaissait pour toujours de sa vie, lui laissant, en souvenir de leur amitié, le vieux violon accroché au mur de la cabane.

Ce violon devint pour elle ce qu'il avait autrefois représenté au cœur du jeune homme. Dans son esseulement, elle jouait, lui confiait ses peines et ses angoisses, le serrant contre sa poitrine et lui parlant comme l'avait fait Yan des années auparavant…

— Si seulement tu pouvais tout me raconter, cher violon ! soupirait-elle un jour, à l'approche de l'automne. Si tu pouvais me parler de lui et me donner un conseil…

Yan, pourtant, revit Élise six mois plus tard, lors du festin du caribou. Il revenait au poste, chargé de fourrures. Il apprit qu'Élise avait reçu une lettre de Dixon lui annonçant qu'il regagnait Londres au lieu de venir au lac Bain.

Le lendemain de la fête des trappeurs, Yan retourna dans la région de l'Athabasca. On ne le revit pas au lac Bain au printemps suivant. Au début de l'été on était toujours sans nouvelles de lui. Au moment de la crue produite par la fonte des neiges, Jean de Gravois s'en alla par voie d'eau rejoindre l'Athabasca. Il trouva la cabane de Yan abandonnée. Les Indiens l'informèrent qu'ils n'avaient pas revu Thoreau depuis la débâcle des glaces sur le fleuve. Un métis rencontré à Fond-du-Lac dit à Jean qu'il avait découvert sur le lac Castor les ossements d'un Blanc ; à côté gisaient un fusil et un couteau à manche de corne.

Jean de Gravois revint au lac Bain, le cœur gros.

— Aucun doute, il est mort, dit Jean à Iowaka. Je ne crois pas que cette nouvelle affligera beaucoup Élise.

Dans les premiers jours de septembre, vers l'heure de midi, alors que tous étaient en train de déjeuner, un homme efflanqué parut au poste du lac Bain. Il portait un ballot et six chiens le suivaient.

C'était Yan Thoreau.

— Je suis allé jusqu'en pays civilisés, expliqua-t-il, et je reviens passer l'hiver au lac Bain.

24

Dès les premières neiges, le jeune Dixon arriva à Fort Churchill. Jean de Gravois le croisa sur la piste près de la cabane de Ledoq. Lorsque l'Anglais reconnut le petit Français, il sauta à bas de son traîneau et vint vers lui la main tendue, le visage rayonnant de plaisir.

— Tiens ! mon vieil ami, Jean de Gravois ! s'écria-t-il. Je pensais justement à vous, en me rappelant la fameuse rossée que vous m'avez infligée voilà deux ans. J'ai appris à apprécier les gens qui vivent dans les grandes neiges du Nord, et je ne retomberai jamais dans la même erreur. (Il éclata d'un rire franc et serra la main de Jean) Comment vont Mme de Gravois et les enfants… et Élise ?

— Tous vont bien, monsieur Dixon. Mais les petits Gravois ont beaucoup grandi.

Une heure plus tard, Jean disait à sa femme :

— C'est plus fort que moi, je n'aime pas ce jeune Dixon. Pourquoi ? je me le demande.

— C'est parce que tu crains de voir Élise en devenir amoureuse ? insinua sa femme avec un sourire.

— Saints du Ciel ! je crois que tu es dans le vrai. Je déteste les étrangers… et Élise sera la femme de Yan.

— Elle en nourrissait l'espoir il y a longtemps, mais à présent…

— Oh ! rien n'est moins sûr, ma chérie. Si Yan lui parlait en toute franchise…

— Une femme ne peut attendre un homme éternellement. Et Yan Thoreau se fait trop désirer.

Un jour de la semaine suivante, comme Iowaka et son mari se tenaient sur le pas de leur porte, ils virent Dixon et Élise se promener à la lisière de la forêt. La figure de Jean s'assombrit. En outre, il en voulait à Yan d'accepter sans réagir la nouvelle situation. Il se rendit au magasin.

— Dixon et Élise se baladent ensemble matin et soir. On ne voit qu'eux dans le paysage. Il y aura bientôt une noce au lac Bain.

— Élise mérite un honnête garçon, déclara Yan, très calme. Ce jeune Dixon ne me déplaît pas du tout.

Au fond de son âme, Yan pressentait que chaque jour voyait approcher la fin de son bonheur. Il n'avait pas confié à Élise la raison de son retour au lac Bain : il était revenu afin de se trouver de nouveau près d'elle. Il pensait bien qu'avant la fin de l'hiver lui

était réservée une surprise amère, mais il n'avait pas songé à Dixon, et la perspective de renoncer à Élise lui causait une douleur intolérable.

Dixon ne cachait point son amour pour Élise. Un jour, il s'en ouvrit à Jean de Gravois sur la piste de Churchill. L'Anglais s'expliqua en toute loyauté et Jean dut chasser ses préjugés et admettre que cet étranger différait de ceux qu'il avait connus jusque-là.

— Diable ! j'aime bien ce garçon ! Néanmoins, je préférerais le sentir dans l'autre monde plutôt que de le voir enlever Élise à Yan Thoreau.

Les grandes neiges tranchèrent la question.

Cela se passait au début de décembre.

De très bonne heure, ce matin-là, Dixon partit seul pour la cabane de Ledoq. Le ciel était d'un gris de plomb et un peu plus tard la brume empêchait de voir à douze pas devant soi. Le jeune Anglais ne rentra pas au poste ce soir-là. Le lendemain, il était toujours absent. Gravois grimpa au sommet de la montagne pour retrouver ses traces. Ledoq lui apprit que Dixon était reparti pour le lac Bain l'après-midi du jour précédent. Gravois rapporta cette nouvelle au poste et alla trouver Élise.

— C'est chercher la mort que de partir à son secours, lui expliqua-t-il. Nos chiens ne tiennent plus debout. Nos raquettes s'enfonceront dans la neige molle comme des morceaux de plomb, et celui qui oserait s'aventurer à quinze kilomètres du poste y laisserait sa carcasse aux loups et aux renards.

La nuit tombait lorsque Yan arriva à la cabane. À sa vue, Élise se leva d'un bond et poussa un petit cri. Tout blanc de neige, il portait un léger paquetage sur les épaules et son fusil en main.

— Je vais le chercher, annonça-t-il. S'il est vivant, je te le ramènerai.

Elle s'élança vers lui et Yan sentit son cœur battre à tout rompre. Oublierait-il jamais le regard de la jeune fille qui, les lèvres entrouvertes, lui tendait les bras ? Elle saisit la main rude de Yan et la serra contre sa poitrine.

— Yan, que tu es brave !

Refoulant ses émotions, il s'éloigna dans la nuit. Il entendit la voix d'Élise le rappeler, mais le gémissement des sapins et la tempête qui grondait sous son crâne noyèrent les paroles de la jeune fille. Il avait cru discerner dans son regard une flamme d'amour…, d'amour pour Dixon ! Et il retrouverait cet homme ! Il prouverait ainsi que ses sentiments demeuraient toujours aussi profonds. Ce soir, demain, les jours suivants, jusqu'à son dernier souffle, il se dévouerait au service d'Élise, selon sa promesse lors de leur course en traîneau à la cabane de Ledoq. Et ensuite…

Il se rendit chez Ledoq en suivant la crête de la montagne et atteignit la cabane au crépuscule. Le Français le regarda, tout surpris d'apprendre qu'il se mettait à la recherche de Dixon.

— Tu ne le trouveras pas, objecta le Français, mais, si tu es résolu à tenter la chance, je t'accompagne. Nous pourrons nous estimer heureux si nous en revenons !

— Ne te dérange pas, protesta Yan. Un seul suffit, à moins que chacun n'opère de son côté. Je viens ici pour te demander s'il nei-

geait avant le départ de Dixon.

— Une heure après qu'il m'a quitté, on ne voyait pas à un mètre devant soi, répondit Ledoq, préparant son paquetage. Il a dû faire un grand détour et s'égarer aux alentours du lac Bain. Nous ferons route ensemble jusque-là, ensuite nous nous Séparerons.

Ils gravirent les montagnes et s'arrêtèrent à un endroit où l'instinct les avertit qu'ils entraient dans la forêt de sapins au bord du lac. Là, ils se séparèrent, Yan allant vers le nord-ouest et Ledoq, sans conviction, vers le sud.

Cette lutte contre les grandes neiges pour assurer le bonheur d'Élise ne représentait aux yeux de Yan qu'un léger sacrifice. Mais on ne saura jamais ce qu'elle signifia pour Ledoq. Au printemps seulement, à la fonte des dernières neiges, les gens du lac Bain découvrirent loin au sud ce que renards et loups avaient laissé de son cadavre.

Téméraire, Yan s'aventura sur la blanche étendue du lac. Il ne s'y trouvait ni rochers ni arbres pour le guider, car le lourd linceul immaculé recouvrait toute la terre du Nord. Les branches des pins ployaient sous le poids croissant de la neige. Dans ce calme impressionnant, la voix de Yan s'éleva et ses cris se répercutèrent de tous côtés. De temps à autre, il tirait un coup de fusil, puis prêtait une oreille attentive. Les échos lui revenaient sardoniques, suivis chaque fois du silence lugubre du blizzard.

Le jour apparut, à peine plus clair que la nuit. Yan traversait le lac, ses raquettes s'enfonçant à chaque pas jusqu'à la cheville. À l'autre bout du lac, Yan pénétra de nouveau dans la forêt et, dans ses vastes profondeurs, il s'époumona en vains appels.

La tourmente redoubla de fureur à l'approche de la nuit. Yan se creusa un tunnel dans la blanche épaisseur et y étendit des branchages de pin pour s'y faire un lit. Plusieurs heures après, il se réveilla, se mit debout, se hissa hors du trou ; à la surface, la neige lui arrivait aux genoux.

Comme il soulevait son paquetage pour le charger sur son dos, il poussa un cri de désespoir : ses vivres avaient disparu !

De colère, il élargit encore le trou. Il remarqua les empreintes de petites dents aiguisées comme des lames de rasoir et comprit ce qui s'était passé : tandis qu'il dormait, un vison lui avait dérobé ses provisions… Alors, découragé, il se remit en marche dans la direction du lac Bain, du moins le croyait-il.

De temps à autre, il appelait Dixon et tirait un coup de fusil. À midi, il aurait dû retrouver le lac, mais l'après-midi se passa et l'obscurité d'une seconde nuit l'enveloppa… Au matin, il recommença ses recherches. Ses premières craintes avaient cédé la place à une sorte de délire héroïque. Une seconde fois, il affrontait la mort pour l'amour d'Élise. Il éprouvait une joie sublime à la pensée que, s'il mourait en ce moment, toute sa vie Élise se souviendrait de son dévouement envers elle. Sur la crosse de son fusil, il graverait à l'adresse d'Élise ces simples mots : Élise, je t'aime. Il se les répéta à lui-même tandis qu'il avançait d'une allure chancelante et, ce soir-là, à côté de son feu de campement, il inscrivit le nom de sa bien-aimée.

La faim commençait à le tenailler : il ne lui restait qu'une précieuse poignée de farine au fond de sa poche.

Ses raquettes l'embarrassaient à présent ; il les abandonna, ainsi que deux couvertures qui pesaient comme du plomb sur ses

épaules. Il compta ses cartouches : plus que dix ! Il en tira une en l'air.

Était-ce l'écho qu'il venait d'entendre ?

Secoué d'une vive émotion, il tendit l'oreille. Au bout d'un moment, la détonation se répéta… Cette fois, ce n'était pas l'écho.

— Ledoq ! cria-t-il.

Il tira un nouveau coup de feu.

Bientôt lui revint le bruit d'une détonation. Il marcha avec peine dans cette direction.

La neige molle lui arrivait à la ceinture. Il commença l'ascension de la colline et se traîna, s'agrippant aux branches de jeunes sapins. Il s'arrêtait presque à chaque pas et s'étendait sur la neige, haletant d'épuisement. Arrivé à la crête, il lança un nouvel appel. Un faible cri lui parvint de l'autre côté de la montagne. Guidé par lui, il se faufila entre les rochers.

— Hé ! Ledoq ! cria-t-il de toutes ses forces.

Une voix lui répondit à douze mètres de distance.

Yan distingua bientôt une forme vague dans la pénombre blanchâtre. La fumée montait lentement d'une clairière parmi des broussailles. La forme rampa vers lui à quatre pattes, comme un animal.

Yan se précipita vers elle. Elle se redressa longuement et serait tombée si la neige ne l'avait soutenue. Un cri aigu s'échappa des lèvres de Yan. Ce n'était pas Ledoq, mais Dixon, debout là devant lui, le visage pâle et émacié, les yeux dilatés.

— Mon Dieu ! Je meurs de faim… et de soif ! soupira l'Anglais, les bras tendus. Thoreau ! Quel bonheur de vous voir ici !

Il chancela et s'affaissa dans la neige. Yan le traîna jusqu'à l'abri.

— Je vais vous donner à boire et à manger… dans un instant, lui dit-il d'une voix qui semblait irréelle.

Ses yeux se voilèrent d'un brouillard et des spectres l'empêchèrent de rien, discerner lorsqu'il déposa son paquetage pour ranimer le feu. Il suspendit ses deux petits seaux au-dessus des cendres d'où s'éleva une flamme. Il les remplit de neige : dans l'un d'eux il versa la poignée de farine emportée avec lui et dans l'autre il jeta le thé. Un quart d'heure plus tard, il revenait vers Dixon.

L'Anglais se redressa, le regard enfiévré. Il but avidement le thé bouillant et mangea goulûment la bouillie de farine. Yan, affamé lui aussi, observa son compagnon jusqu'à ce que la dernière bouchée eût disparu. Il emplit une seconde fois les seaux de neige, ajouta du thé et le partagea avec Dixon. Peu à peu, la vie reparaissait dans les yeux de l'Anglais.

— Vous êtes arrivé juste à temps, dit celui-ci à Yan, lui tendant la main en un geste de gratitude. Encore une nuit et… (Soudain, il s'interrompit.) Dieu du Ciel, que se passe-t-il ?

Il remarqua les traits crispés de Yan Thoreau, dont la tête s'affaissait sur sa poitrine. Il avait les mains glacées.

— Ce n'est rien, murmura Yan. Seulement, moi aussi, je crève de faim, Dixon.

Il se ressaisit et, avec un sourire :

— Il n'y a plus rien à manger, ajouta-t-il, voyant son compagnon allonger la main vers le havresac. Je vous ai donné le reste de la farine. Plus rien que du sel et du thé… (Il roula sur les branches de pin et poussa un soupir.) Laissez-moi dormir !

Dixon s'allongea à côté de Yan. Il faisait grand jour quand il s'éveilla et appela Yan pour lui annoncer que la neige ne tombait plus.

Yan ne bougeait pas. Dixon, penché sur lui, écouta sa respiration, puis, lentement et avec peine, le traîna sous la clarté du jour. Le feu était éteint. Le firmament était d'un gris de plomb et un morne silence succédait à la tempête. Un peu au-delà des seaux suspendus sur les cendres du foyer, un oiseau des élans, affamé, sautillait en gazouillant. L'homme l'observait, n'osant remuer. Lentement, il recula son pied droit, puis le gauche et, pas à pas, regagna l'abri à reculons. À l'intérieur se trouvait son fusil. Il s'en saisit, s'agenouilla dans la neige et visa. Au tonnerre de la détonation, Yan sursauta sans ouvrir les paupières. Il ne bougea même pas lorsque Dixon, tout joyeux, vint lui apprendre qu'il avait abattu de la viande. Il finit par l'entendre, mais une force plus impérieuse que sa volonté le rejeta dans l'inconscience. Il se passa une éternité avant qu'il entendît de nouveau la voix de Dixon. Il se sentit soulevé du sol et ouvrit alors les yeux.

— Buvez ceci, Thoreau, disait son compagnon, lui appuyant la tête contre son épaule. Du bouillon d'oiseau ! lui murmura Dixon. Comment le trouvez-vous ?

Tout à fait éveillé, Yan absorba de menus morceaux de viande que son compagnon lui tendait sur une assiette d'étain. Soudain,

alors qu'il ne restait plus que deux ou trois bouchées, il s'arrêta :

— Sacrebleu ! s'écria-t-il. Mais c'est un oiseau des élans ! Et je l'ai mangé tout seul !

L'autre grimaça un sourire.

— Vous m'avez donné toute la bouillie, Thoreau. N'était-il pas juste qu'à votre tour vous mangiez cet oiseau ?

Les deux hommes se serrèrent vivement les mains. Du cœur de Yan monta une prière inarticulée :

« Élise, je remercie le Dieu tout-puissant d'avoir placé cet homme sur ton chemin ! »

Yan se releva et, d'un pas chancelant, sortit sur la neige.

— Il s'agit peut-être d'une simple accalmie de la tempête, dit-il. Ne perdons pas une minute. Pendant combien de temps avez-vous marché avant de dresser ce campement ?

— Environ dix heures, répondit Dixon. À l'aide de ma boussole, je me dirigeais à l'ouest, lorsque je m'aperçus que j'avais dépassé le lac Bain et marchais vers le nord.

— Ah ! vous avez votre boussole ! s'écria Yan, un éclair d'espoir dans les yeux. Eh bien, monsieur Dixon, nous ne sommes pas loin du poste. Où se trouve le nord ?

— Par ici !

— Alors, dirigeons-nous au sud-est. Si pendant dix heures vous avez voyagé d'abord vers l'ouest et ensuite vers le nord, nous sommes ici au nord-ouest du lac Bain.

Péniblement, ils atteignirent la crête de la montagne. Dixon s'effondra dans la neige et dit à son compagnon :

— Malgré toute ma bonne volonté, jamais je ne pourrai y arriver à travers toute cette neige, Thoreau !

Les yeux de Dixon ne trahissaient nulle crainte et sa voix avait une note plutôt enjouée.

Le visage de Yan s'éclaira soudain.

— Je connais cette crête. Nous ne sommes plus qu'à quinze cents mètres du lac Bain. Vous feriez mieux de laisser votre arme ici.

Aidé de Yan, Dixon se releva. Les deux hommes avancèrent lentement, faisant une pause tous les cent mètres. Les traits de Dixon se crispaient sous la douleur.

— La farine et l'eau me restent sur l'estomac, fit-il en souriant amèrement. J'ai des crampes. Aïe !

— Cela ira mieux ce soir à dîner.

Dixon s'appuya lourdement sur le bras de Yan.

— Vous devriez rentrer seul au poste, d'où vous pourrez m'envoyer du secours, Thoreau.

— J'ai promis à Élise de vous ramener si je vous trouvais, répondit Yan, détournant la tête. Si la tempête recommençait, vous seriez perdu.

— Dites-moi, dites-moi..., prononça Dixon d'une voix émue. Vous a-t-elle envoyé me chercher, Thoreau ?

Quelque chose dans la voix de l'Anglais attira l'attention de Yan. La couleur revenait sur les joues de Dixon et ses yeux brillaient.

— Vous a-t-elle envoyé ?…

Yan fit effort pour demeurer calme.

— Elle n'a pas exprimé son souhait en paroles, monsieur Dixon, mais je sais que, si je vous ramène sain et sauf au lac Bain, elle en sera très heureuse.

Un soupir s'échappa des lèvres de Dixon, mais Yan ne l'entendit point.

Dixon s'appuya sur Yan plus lourdement et les étapes devinrent de plus en plus courtes. Vers minuit, enfin, Yan, soutenant toujours Dixon, émergea de la forêt de sapins dans la clairière du poste. Yan conduisit l'homme à moitié inconscient au magasin de la Compagnie. Il éveilla Croisset, qui les accueillit.

— Prends bien soin de Dixon, lui dit Yan, et n'éveille pas les autres. Demain, il sera temps de leur apprendre ce qui s'est passé.

Sur le poêle de sa chambre, il se fit cuire un morceau de viande et chauffer du café. Ensuite il médita un long moment. Il avait ramené Dixon. Au matin, Élise connaîtrait la vérité. Elle s'adresserait d'abord à l'Anglais, ensuite elle viendrait vers lui, Yan. Il se leva et alla vers la grossière table dans le coin de la pièce.

« Non, se dit-il à lui-même, il ne faut pas qu'Élise me revoie. Jamais plus elle ne doit jeter les yeux sur Yan Thoreau. »

Il prit un crayon et une feuille de papier et se mit à écrire.

Je te l'ai ramené, Élise, et je prie le bon Dieu pour que tu sois heureuse. Je te laisse mon vieux violon. Quand tu en joueras, il te parlera de l'amour de Yan Thoreau.

Il plia cette page et la glissa dans une enveloppe de la Compagnie. Après un court repos, il descendit sans bruit dans le magasin désert et se composa un nouveau paquetage. Il posa l'enveloppe destinée à Élise bien en évidence afin que Croisset la vît le lendemain matin. Ses chiens avaient été enfermés dans une hutte derrière le magasin. Il les appela doucement par leur nom et ils le suivirent à la lisière de la forêt, près du vieux sapin qui veillait toujours sur la tombe. Là, Yan s'arrêta et étendit les bras vers la petite cabane. De la gorge de Yan s'échappaient des sanglots semblables à ceux qu'il avait entendus à côté de la même tombe, dix-sept ans auparavant, lorsque la voix étouffée de Cummins avait murmuré une dernière prière pour sa femme.

Treize jours durant, il fit courir ses chiens à toute allure vers le sud. Le quatorzième, il atteignit le Pas, où commencent les régions civilisées. À la nuit tombante, il aperçut le scintillement des lumières au-delà de la rivière Saskatchewan.

Il arrêta ses chiens avant de traverser le cours d'eau et se tourna vers la terre désolée du Grand Nord, où l'aurore boréale éclairait faiblement le ciel.

« Dieu te bénisse et veille toujours sur toi, ma chère Élise ! » soupira-t-il.

Puis il se remit en marche à la tête de son attelage et traversa la rivière pour rentrer dans le monde des civilisés.

25

On s'amusait fort au Pas, ce soir-là. Avant d'atteindre les premières maisons, Yan entendit des flonflons de la fête et les chiens dressèrent les oreilles.

Une porte s'ouvrit ; un homme et une femme sortirent. L'homme proférait des jurons et sa compagne s'esclaffait d'un rire que Yan n'avait jamais entendu sortir des lèvres d'une femme. D'autres couples émergèrent de la salle de bal. Une femme, escortée de deux cavaliers, poussa un cri de folle joie en lançant un objet qui alla se fracasser contre le traîneau. C'était une bouteille. Kinous grogna. Les chiens de trait se rapprochèrent de leur chef et, d'une voix sourde, Yan leur ordonna de se remettre en marche.

Auprès de la rivière à l'endroit où la Saskatchewan forme une courbe vers le sud-ouest, Yan remarqua une bâtisse carrée et basse. Au-dessus de la porte, une lanterne éclairait une enseigne portant cette inscription fantaisiste : Hôtel du roi Édouard.

Les premières broussailles de la forêt commençaient à une centaine de mètres de là. Yan attacha son attelage à un tronc d'arbre et laissa son traîneau à l'abri, dans un buisson. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'en pénétrant dans la civilisation il se trouverait dans un pays de serrures et de verrous, de voleurs et d'escrocs. La solitude et non le soupçon l'incita à détacher Kinous et à l'emmener avec lui.

Ils entrèrent dans l'auberge, Kinous plein de méfiance. Dans une vaste salle, éclairée par une lampe à pétrole mise en veilleuse, Yan aperçut un homme solitaire, assis dans un fauteuil

en face d'une large baie tournée vers le nord. Sans bruit, évitant de déranger le personnage, Yan prit un siège devant cette même fenêtre. Kinous appuya sa tête contre les genoux de son maître et le regarda de son œil unique.

Jamais jusqu'ici Yan n'avait ressenti autant le poids de la solitude. Il ferma les yeux et enfouit ses doigts dans l'épaisse fourrure de Kinous. Malgré ses efforts, son esprit se reportait au-delà des espaces silencieux, des montagnes et des forêts, dans le pays du lac Bain où l'étoile polaire scintillait dans toute sa splendeur. De nouveau, il se voyait en pensée près d'Élise, dans le cadre qu'ils affectionnaient et la jeune fille lui jouait du violon.

Enfin, il sortit de sa torpeur et remarqua l'inconnu qui, penché sur lui, l'étudiait à la lueur de la lampe à pétrole. Le jeune homme le considéra à son tour et lut sur le visage de l'autre une souffrance qui aurait pu être le reflet de la sienne. Pendant un assez long moment, les deux hommes s'entre-regardèrent tandis que le chien-loup hérissait les poils de son échine. Un instinct avertit Yan que cet individu n'était pas un homme des forêts. Il portait la marque des gens du Sud, de la civilisation.

Cependant, un fluide passa de l'un à l'autre, renversant les barrières et éveillant entre eux une sympathie spontanée. L'étranger tendit la main et Yan répondit à son geste. Dans cette poignée de main, les deux hommes exprimèrent leur besoin de société, de camaraderie.

— Vous venez d'arriver ? demanda l'inconnu. C'est votre traîneau là-bas ?

— Oui, répondit Yan.

L'homme se rassit.

— Vous arrivez des campements ?

— De quels campements ?

— Des campements de cheminots, là-bas dans les chantiers de Wekusko où l'on pose une nouvelle voie ferrée.

— Je ne connais ni chantiers ni voie ferrée, à l'exception de celle qui traverse le Pas. J'arrive du lac Bain, à la lisière des Barrens.

— C'est votre première visite dans le Sud ? s'enquit l'autre.

— J'y suis venu une fois… et n'y suis resté qu'une journée. J'ai passé toute ma vie dans le Nord.

— Et moi j'ai toujours vécu dans le Sud, répondit l'inconnu. Voilà un an, je suis venu me reposer ici pour ma santé et mon bonheur. Je les ai découverts tous deux, mais je retourne là-bas demain. Je m'appelle Jack Thornton et j'habite Chicago.

— Moi, je m'appelle Yan Thoreau. J'ai lu bien des choses sur Chicago dans des livres et j'ai vu des photos de cette ville. Est-elle plus grande que Winnipeg ?

— Oui, beaucoup plus grande, répondit l'homme en détournant la tête.

— Les administrateurs de la grande Compagnie habitent Winnipeg, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson ?… Oui.

— Et, pour une affaire importante, c'est à eux qu'on doit s'adresser, n'est-ce pas ?

Thornton, vivement intéressé, regarda longuement son interlocuteur.

— Il y a des bureaux beaucoup plus près, à Prince Albert, par exemple.

— En effet, ce n'est pas aussi loin ! s'exclama Yan en se levant. Et vous croyez qu'on s'en occuperait là ?

Il posa la main sur la tête broussailleuse de Kinous et se tourna vers la porte.

— Peut-être mieux qu'à Winnipeg, répondit Thornton. Tout dépend de la nature de vos affaires.

Le hurlement prolongé d'un chien-loup dans la nuit parvint aux oreilles des deux hommes.

— Ils appellent Kinous, dit Yan d'une voix calme, comme s'il n'avait pas compris la question que renfermaient les derniers mots de Thornton. Bonne nuit, monsieur.

Les chiens, assis sur leurs hanches, attendaient le retour de leur maître et de Kinous. Yan les conduisit un peu plus loin dans l'épaisseur des sapins et construisit un feu, sur lequel il chauffa son café et fit cuire un gros morceau de caribou gelé. Il lança du poisson à ses chiens affamés, puis n'eut plus qu'un désir : harnacher ses chiens, et, malgré sa fatigue, se rendre au plus vite à la ville dont lui avait parlé Thornton, à Prince Albert. Là, une fois pour toutes, il se libérerait de ce secret qui l'obsédait depuis cette

nuit où, voilà des années, il était arrivé au lac Bain et avait joué du violon au lit de mort de la femme de Cummins.

Plongeant sa main dans la poche intérieure de son manteau de fourrure, il palpa les papiers retirés de la cachette dans le fût du sapin. Depuis vingt ans, il les gardait précieusement. Demain, il les remettrait à la grande Compagnie, à Prince Albert. Après cela… que deviendrait Yan Thoreau ? La Compagnie lui procurerait peut-être un emploi et il demeurerait en pays civilisé. C'était la meilleure solution.

Il lutterait contre l'appel de Ia forêt, comme au cours des années précédentes il avait lutté contre l'attrait du monde civilisé. S'il ne regagnait pas ses forêts, il diriserait ses pas très loin vers l'est ou l'ouest. Ceux qui avaient connu Yan Thoreau n'entendraient désormais plus parler de lui.

Kinous avait rampé jusqu'à la couverture de Yan et bientôt sa grosse tête de loup s'appuyait sur le bras de son maître. Une dizaine d'années auparavant, Yan était devenu le maître de Kinous, un chiot à demi aveugle, que lui et Élise avaient choisi dans une portée de six chiens, tous plus forts que Kinous, Il ne lui restait plus que Kinous, à présent. Certes, il aimait ses autres chiens, mais pas comme celui-ci.

Il entoura de son bras la bonne tête de l'animal. Épuisé de fatigue, il s'assoupit devant le feu et bientôt dormit à poings fermés, la tête appuyée contre un arbre.

Au bout de quelques heures, il se réveilla et s'étonna de voir le feu toujours allumé. De l'autre côté du brasier, derrière les chiens, Jack Thornton était assis. Yan leva les yeux au ciel où les étoiles pâlissaient et constata que l'aube allait poindre. Il se dres-

sa sur son séant. Thornton, le visage souriant, l'observait en lançant de sa pipe des nuages de fumée.

— Vous étiez gelé, lui dit-il, et vous dormiez sur une souche. Je vous ai attendu à l'auberge, puis je me suis mis à votre recherche. Vous savez..., je pensais...

Il hésita et secoua la cendre de sa pipe. Puis il regarda Yan en plein dans les yeux et ajouta :

— Dites, mon vieux, si par hasard vous aviez des ennuis ou... besoin d'argent, je pourrais vous aider, si vous me le permettez.

— Merci, je ne manque pas d'argent, mais je préfère dormir à la belle étoile avec mes chiens. Grand Dieu, je serais mort de froid sans vous ! Vous avez passé toute la nuit ici ?

Thornton acquiesça.

— Et nous voici au matin ! s'exclama Yan, considérant le ciel par-dessus le faîte des sapins. Vous êtes très bon. Je voudrais bien vous rendre la pareille.

— Vous le pouvez. Où allez-vous maintenant ?

— Aux bureaux de la Compagnie, à Prince Albert. Nous partons dans une heure.

— Voulez-vous m'emmener avec vous ? demanda Thornton.

— Avec plaisir ! s'écria Yan. Mais je vous préviens, le voyage sera fatigant. Il faut que je me presse et sans doute n'avez-vous pas l'habitude de courir derrière les chiens.

Thornton se leva et tendit la main.

— J'en ai bien vu d'autres ! Je voudrais…

Il s'interrompit et Yan le regarda. De nouveau, il découvrit dans le visage de Thornton cette expression de souffrance qui l'avait tant impressionné dans la salle de l'auberge. Yan se tourna alors vers son traîneau :

— J'ai ici de la viande, du café et des biscuits. Voulez-vous partager mon petit déjeuner ?

Ce jour-là, Yan et Thornton couvrirent soixante-quinze kilomètres dans la direction de l'ouest. Au début de l'après-midi du quatrième jour, ils arrivaient à Prince Albert.

— Allons d'abord aux bureaux de la Compagnie, dit Yan. Ainsi nous ne perdrons pas de temps.

Ce fut au tour de Thornton de lui servir de guide à travers la ville, vers un très vieil édifice. Ils pénétrèrent dans un bureau rempli du cliquetis de machines à écrire devant lesquelles travaillaient de jeunes femmes. Thornton tendit un mince carré de carton blanc à un personnage aux cheveux gris assis à un bureau. L'ayant lu, celui-ci se leva, s'inclina et serra la main de Thornton. Au bout de quelques instants, une porte s'ouvrit et Yan Thoreau, le cœur palpitant d'émotion, fut introduit seul dans une autre pièce. De la main, il tâta ses papiers dans la poche intérieure de son manteau.

Une heure s'était écoulée et Thornton l'attendait toujours. L'homme assis au bureau lui lança un regard interrogateur et deux dactylographes échangèrent tout bas leur opinion. Qui donc pouvait être ce rustre venu du Nord qui se permettait d'accaparer le précieux temps du directeur ?

Enfin, Yan parut. Les épaules affaissées, les joues pâles, il semblait vieilli de cinq années. Il marcha droit devant lui. Thornton le suivit et, comme la dernière porte s'ouvrait pour les laisser sortir dans la rue, Thornton entendit les soupirs angoissés de Yan. Il lui prit le bras :

— Si vous avez échoué dans votre démarche, si vous êtes dans l'embarras, n'hésitez pas à me le dire. Je me charge de les rappeler à l'ordre, tonnerre ! Ils sauront à qui ils auront affaire. S'il faut de l'argent, je dispose d'un demi-million de dollars pour leur apprendre à vivre !

— Merci bien, dit Yan, contenant à grand-peine son émotion. Il ne s'agit point d'argent. Un demi-million suffirait à peine à payer ce que je veux leur remettre.

Il porta la main sur la poche qui contenait tout à l'heure les papiers.

26

Ce soir-là, laissant Thornton en train de dîner dans le petit hôtel pompeusement dénommé « Hôtel de Windsor », Yan sortit avec Kinous sur ses talons. Il traversa la Saskatchewan gelée pour se rendre dans la forêt de sapins sur la rive nord. Il recherchait la solitude pour réfléchir et lutter contre le désir de se confier à son nouvel ami.

En son âme naissait pour Thornton un sentiment plus puissant que la camaraderie : il se serait battu et serait mort pour lui sauver la vie, comme il l'eût fait pour Jean de Gravois. Yan devi-

nait chez Thornton une souffrance morale et un chagrin cachés. Cependant, il se demandait s'il était prudent de se décharger de son fardeau auprès de cet homme qu'il connaissait encore si peu.

Une semaine, peut-être une dizaine de jours, et tout serait terminé, lui avait promis le directeur à Yan. Qu'adviendrait-il de lui à la fin de ce laps de temps ?

Quand il regagna l'auberge, la ville était complètement plongée dans l'obscurité. Thornton se tenait seul, assis dans un coin de la salle non éclairée, comme à l'auberge du Pas. Jean prit place à côté de lui. La voix vibrante d'émotion, Thornton lui demanda :

— Yan, avez-vous jamais aimé une femme au point de lui sacrifier votre existence ?

Àcette question posée à brûle-pourpoint, Yan répondit en toute sincérité. Il soupçonnait Thornton d'avoir deviné son secret.

— Oui.

Thornton se pencha vers Yan et, tout ému, lui narra son histoire.

— J'aime une femme… de toute mon âme. Pas une femme, mais une jeune fille, et elle appartient aux gens de votre race, Yan. Elle vit dans le Grand Nord, elle est pure comme un lis, plus belle à mes yeux que toutes les femmes de l'univers. Elle habite Oxford House. Je rentre chez moi… pour ne pas commettre une folie.

— Une folie ! s'exclama Yan. Elle ne vous aime donc pas ?

— Elle me suivrait jusqu'au bout de la terre.

— Alors ?...

Thornton se redressa et essuya son visage pâle. Soudain, il se leva et fit signe à son compagnon de le suivre au-dehors. Ensemble, ils marchèrent d'un pas rapide et bientôt franchirent les limites de la ville. Ils s'arrêtèrent alors pour contempler la ligne sombre des forêts qui se détachait au sud sous le ciel pâle.

— On appelle ce pays-là, le domaine de la civilisation, dit-il en désignant le sud. Pour moi, c'est un enfer de grandes villes, de luttes acharnées et de méchanceté. Je ne l'ai jamais si bien compris que maintenant et je serais heureux si je pouvais vivre sur cette terre bénie du Nord.

— Vous pouvez y rester puisque vous aimez cette jeune fille.

— Impossible, grogna Thornton. À moins de...

— Quoi ?

— À moins de tout perdre pour l'avoir à moi.

D'une main tremblante, Yan prit celle de son compagnon

— Tout cela ne compte pas devant l'amour et le bonheur.

— Mais je perdrais tout, absolument tout, insista Thornton, se retournant vivement vers Yan. Pour elle, je devrais renoncer à mon propre nom et m'enterrer à jamais dans les forêts du Nord. J'abandonnerais ma fortune, mes amis et ma personnalité... pour elle. Cela est impossible !

Yan ouvrit de grands yeux. Et Thornton poursuivit :

— J'ai vécu dix années horribles dans le Sud avec une femme… mon épouse. Je suis venu ici pour fuir cette mégère. Elle souhaite d'ailleurs ne jamais plus me revoir. Elle est heureuse de me sentir au loin… et moi, pendant ce temps, je goûte au moins la paix. Je sais à présent ce que signifie l'amour et j'éprouve une vive tentation de retourner vers ma bien-aimée.

Il s'interrompit devant le changement d'expression de Yan, qui se tenait droit comme un sapin. Seuls ses yeux paraissaient vivants et lançaient des flammes. Enfin, Yan parla d'une voix basse et frémissante.

— À quel point en sont vos relations avec elle ?

Thornton comprit aussitôt et fit un pas en avant, les mains tendues vers Yan.

— Elles n'ont cessé de demeurer très pures. J'aime cet être plein de noblesse et mon plus gros péché est de n'avoir rien fait pour l'empêcher de m'aimer. Mais c'est tout, Yan Thoreau, je le jure !

— Et vous repartez vers le Sud ?

— Oui, je repars vers le Sud.

Cependant le lendemain, Thornton ne s'en alla point, pas plus le surlendemain que les jours suivants. Chaque après-midi, Yan se rendait au bureau du directeur de la Compagnie de la baie d'Hudson, et Thornton y allait avec lui… Le neuvième jour, Yan se dirigea seul au bureau de la Compagnie. Cette fois, Thornton était resté à l'hôtel.

C'était le dernier jour que Yan Thoreau passait à Prince Albert. Le directeur lui annonça que le travail était achevé. Il faisait sombre lorsque Yan quitta l'immeuble de la Compagnie. Au-dehors, les étoiles brillaient dans un ciel de velours. Yan s'arrêta un moment au bord de la rivière. Sur la berge opposée s'étendait la forêt silencieuse et, plus au nord, l'aurore boréale projetait ses faisceaux rouges et jaunes et lui faisait signe de revenir.

Bientôt lui parvint un murmure lointain. Yan le reconnut et vit les poils se hérisser sur l'échine de Kinous. Le chien-loup poussa un grognement plaintif. Le sang du jeune homme courut plus chaud dans ses veines. Par-delà la rivière, tout là-bas, son pays le rappelait. À présent, Yan Thoreau était libre ! Cette nuit même, il s'enfoncerait dans la forêt et dormirait sous ses étoiles bien-aimées, bercé par la chanson du vent agitant le faîte des sapins.

Il allait partir sur l'heure… après avoir pris congé de Thornton. Il courut, haletant, suivi de son chien, par l'unique rue éclairée de la ville. Arrivé à l'hôtel, il trouva Thornton assis à la même place.

— Ma mission est remplie, mon ami, et je reprends la piste ce soir même.

— Ce soir ? répéta Thornton en se levant.

— Oui. Tout de suite. Je vais préparer mes affaires. Venez-vous ?

Précédant Thornton, Yan monta à la chambrette où il avait dormi pendant son séjour à l'hôtel. À la clarté de la lampe il remarqua le changement opéré dans les traits de Thornton. Les mâchoires serrées et les yeux mauvais, celui-ci regardait Yan.

— Et moi aussi, je m'en vais ce soir, lui dit-il.

— Vers le Sud ?

— Non. Vers le Nord, répondit Thornton, farouche. C'en est fini avec le Sud. Je ne retourne pas dans cet enfer ! Là-bas, on peut me considérer comme mort…, on n'entendra plus parler de moi. Qu'on me prenne ma fortune et le reste, je pars pour le Grand Nord afin de vivre parmi les gens de votre race, plus près de Dieu et… d'elle !

Yan se laissa choir sur une chaise. Thornton s'installa en face de lui.

— Je vais la retrouver. Personne n'en saura rien.

Il ne pouvait s'expliquer le regard étonné de Yan et la nervosité de ses mains fines et brunes posées sur la table. L'œil unique de Kinous et son dos hérissé lui en apprirent davantage. Thornton ne saurait jamais à quel point les doigts de Yan Thoreau le démangeaient : il avait envie de sauter à la gorge de Thornton. Cependant, il proféra, d'un ton calme :

— Vous ne ferez pas cela.

— Mais si, je le ferai ! J'y suis fermement résolu et rien ne m'arrêtera, sauf la mort.

— Autre chose peut entraver votre dessein. Moi, par exemple, je m'y oppose !

Thornton se leva lentement et planta ses yeux dans ceux du jeune homme.

— Je m'y oppose ! répéta Yan.

Il alla vers Thornton et lui posa ses deux mains sur les épaules. Dans ses prunelles reparut cette douce flamme qui le rendait sympathique.

— Thornton, je vous empêcherai de faire cela ! lui dit-il, parlant comme à un frère. Asseyez-vous. Je vais vous raconter une histoire. Quand vous l'aurez entendue, vous me serrerez la main et me direz : « Yan Thoreau, je vous suis reconnaissant de m'avoir mis au courant de ces faits et je vous promets de respecter l'honneur de celle que j'aime. »

27

Yan se tourna vers la faible clarté de la lampe et Thornton discerna une flamme sombre dans son regard.

— Thornton, dit-il, je vais vous révéler un secret connu seulement de deux autres personnes. Un homme venu comme vous des régions civilisées vivait dans les forêts du Nord il y a cela bien des années. Il lia connaissance avec une femme, comme vous-même avez connu la jeune fille d'Oxford House. Il l'aimait, peut-être plus que vous n'aimez cette petite. La similitude des situations est frappante. Voilà pourquoi la Sainte Vierge me donne le courage de vous parler. Cet homme laissait également une épouse et deux enfants en pays civilisé. Je prie le Tout-Puissant de lui pardonner, car il abandonnait un troisième enfant… pas encore né.

Yan se couvrit la face de sa main.

— L'amour de cet homme et de la femme qu'il rencontra dans le Nord eût été sublime si l'homme avait eu un cœur pur. En effet, il sacrifia tout pour sa bien-aimée. Elle était belle et l'adorait. Toute confiante, elle l'épousa. Elle l'eût suivi n'importe où, comme toute femme des forêts qui aime son mari. Dieu du Ciel ! savez-vous ce qui arriva ? Un enfant vint au monde !

Yan prononça ces mots d'un ton si farouche que Thornton recula comme pour éviter un soufflet.

— Un enfant vint au monde, marqué de la malédiction divine, ajouta Yan. Là-bas, dans votre monde civilisé, on en aurait fait un homme, du moins à ce que l'on m'a dit. Un enfant né en dehors des liens matrimoniaux est chose courante dans le Sud et cet être innocent n'en porte pas la honte toute sa vie. Mais ici, il en va différemment. L'opprobre le poursuit jusqu'à sa mort. Ce malheureux enfant, plus à plaindre que les bêtes sauvages, fut la victime de leur amour. Si le murmure du vent avait révélé sa tare originelle, chacun l'aurait fui comme un pestiféré, il eût été un paria, méprisé, insulté comme un chien. Voilà le sort injuste et cruel réservé à l'enfant naturel dans le pays du Nord.

Thornton demeurait silencieux et immobile.

— La malédiction ne tarda pas à produire ses effets. Tout d'abord l'homme, en proie au remords, erra d'un endroit à un autre, emmenant avec lui la femme et l'enfant. La pureté et l'affection de cette femme ajoutait à ses souffrances et il reconnaissait la main de Dieu qui le frappait. Elle ne comprenait rien au chagrin de son mari. Miné par la douleur, l'homme mourut, sept ans après la naissance de son fils.

La lampe à pétrole vacilla, puis se mit à fumer. Yan toucha la mèche et la chambre se trouva plongée dans l'obscurité complète.

— C'est alors que la malédiction poursuivit la femme et son fils. Les péchés des pères retombent sur les enfants. Nous ne pouvons rien contre les desseins de la Providence. Un nouveau missionnaire arriva au poste, venant du Sud. Il prêchait la parole de Dieu et la femme croyait en sa sincérité. L'enfant, bien que tout jeune, voyait bien des choses qu'il ne comprenait pas. Par la suite, il devina que le missionnaire admirait la beauté de sa maman et essayait de faire sa conquête. Mais il n'y réussit point, car la femme gardait une fidélité farouche à celui à qui elle s'était donnée tout entière. Un soir que tout le poste assistait au festin des caribous, et que personne ne se trouvait à proximité de la petite cabane où vivaient la mère et son fils, le malheur se produisit. Le garçonnet jouait à côté des brasiers et il venait en courant à la maison pour apporter une tranche de viande rôtie, lorsqu'il entendit les cris de sa mère. Il entra précipitamment, mais fut renversé par le missionnaire qui sortait à cet instant. L'enfant se releva et poursuivit l'homme en criant que le missionnaire venait de tuer sa maman ! C'était la vérité. À partir de ce jour-là, elle se flétrit comme une fleur à son déclin. Elle mourut bientôt laissant son fils supporter seul tout le poids de la malédiction. Cet enfant, Thornton, était Yan Thoreau, et la femme, sa mère.

Un lourd silence tomba entre les deux hommes. Au bout d'un moment, Yan sentit la main de Thornton se poser sur son bras.

— Est-ce tout ? demanda celui-ci.

— Non, ce n'est que le début, répondit Yan doucement. Le malheur me poursuivit et je suis l'être le plus à plaindre. Au-

jourd'hui, j'ai accompli mon devoir. À sa mort, mon père confia à ma mère des papiers qu'elle devait me remettre à ma majorité. Lorsqu'elle succomba, ces documents devinrent ma possession. Elle ignora toujours leur contenu et je m'en félicite, car ils racontaient les faits que je viens de vous apprendre. Par-delà la tombe, mon père me demandait d'opérer certaines restitutions. Quand il vint dans le Nord, il avait emporté avec lui la plus grosse partie de sa fortune, très considérable, et l'avait placée où personne ne pouvait y toucher : en actions de la Compagnie de la baie d'Hudson. La moitié, d'après ses papiers, devait me revenir et il me priait de remettre l'autre moitié à ses enfants et à sa femme si elle vivait encore. J'ai fait bien davantage, Thornton. J'ai tout donné… car je ne considère pas cet argent comme m'appartenant. La moitié ira aux deux enfants qu'il a abandonnés et l'autre moitié à celui dont il ignorait l'existence. La mère est morte.

Au bout d'un moment, Thornton prononça :

— Vous n'avez pas fini, Yan.

— C'est vrai… Si je vous disais tout, vous comprendriez alors pourquoi Yan Thoreau est l'homme le plus infortuné du monde. Les conséquences de la faute paternelle m'ont poursuivi et dépouillé de tout ce que la vie enferme de beau. Ce spectre m'a hanté jour et nuit, détruisant tous mes espoirs, toute ma personnalité, faisant de moi un paria, sans parents, sans amis, sans… amour. Avais-je raison, Thornton ? Sans revoir celle que vous aimez, vous retournerez vers le Sud et, un jour, Dieu vous en récompensera.

Thornton se leva dans l'obscurité.

— Voulez-vous que j'allume ? demanda Yan.

— Inutile, répondit Thornton. Yan, je vous sais gré de m'avoir mis en présence de votre Dieu. Jusqu'ici, je ne le connaissais pas. Nous envoyons des missionnaires dans le Grand Nord, nous vous considérons comme des sauvages sans moralité et sans âme… Alors que nous, les civilisés, sommes des aveugles. Vous venez de m'apprendre beaucoup plus de choses qu'on m'en a enseigné et je retourne dans mon pays. Mais, un jour, je reviendrai ici pour vivre parmi les vôtres. J'irai la retrouver, la conscience pure et le cœur libre. Je n'apporterai à ma suite aucune malédiction. Si je pouvais lui faire parvenir un message, implorer son pardon, révéler la faute que j'allais commettre sans vous, et lui répéter ma confiance en elle, je partirais le cœur plein d'espoir.

— Votre désir sera exaucé, Thornton. Je me chargerai volontiers de lui transmettre votre message. Je lui dirai que le destin s'est montré favorable en vous plaçant sur mon chemin. C'est une fille de ma race, elle vous pardonnera et vous aimera encore davantage pour votre noble conduite. Le dieu des Crees lui fera comprendre que vous avez respecté l'honneur des grandes neiges. Elle vous demeurera fidèle et conservera au fond d'elle-même l'espoir de votre retour.

— Et vous, Yan, comment vous retrouverai-je ?

— En quittant Oxford House, je laisserai un mot à la jeune fille pour lui indiquer où je me rends.

— Au revoir, dit Thornton d'une voix rauque.

Yan écouta le pas de l'homme qui s'éloignait. Pendant un long moment, il demeura assis, la tête entre ses mains. Kinous, le chien-loup, se mit à geindre doucement. Dans l'obscurité, son maître pleurait.

28

Ce soir-là, Yan Thoreau reprit pour de bon le chemin de ses forêts. Il voyagea toute la nuit et, tandis que les kilomètres s'allongeaient derrière lui, il sentait renaître son courage et son énergie.

Au-dessus de sa tête, les étoiles, ses amies fidèles, scintillaient par milliers pour lui montrer son chemin. Dans le silence nocturne, sa pensée se reportait vers Élise.

Au bout d'un mois, il arriva à Oxford House et trouva la jeune fille au doux visage qu'aimait Thornton. Il remplit religieusement la mission que lui avait confiée son ami du Pas, puis il reprit sa route vers le nord-est, sans autre idée que d'errer à travers les forêts. Au début du printemps, il fit halte près des sources de la rivière Cutaway. Là, il dressa son campement, séjourna quelques jours et installa des pièges à ours. Puis il repartit dans la direction du nord et de l'est, posa des pièges pour le compte de la Compagnie. Soucieux d'accomplir sa promesse à Thornton, il donna un mot aux gens d'Oxford House afin qu'on le retrouvât aisément au cas où l'homme du Sud reparaîtrait.

Vers la fin de l'hiver, Yan rapporta ses fourrures à Oxford House. Le soir même de son arrivée au poste, on lui apprit qu'un Français, venu du Nord, avait parlé du lac Bain. Un peu plus tard, Yan suivit le Français hors du magasin et l'interpella dans un endroit où personne ne pouvait entendre leur conversation.

— Vous avez parlé du lac Bain, monsieur, dit-il en français. Vous avez donc été là-bas ?

— Oui, répondit l'autre. J'y ai passé une semaine en attendant la première neige pour repartir en traîneau.

— Je suis du pays et me demande s'il s'est produit du nouveau. Avez-vous vu Cummins, l'agent du poste ?

— Oui, il est toujours là.

— Et Jean de Gravois, le chef du magasin ?

— Il était absent. Mais qu'est-ce donc tout ce bruit ? Les chiens sont en train de se battre.

— Un moment ! implora Yan, comme le Français s'éloignait dans la direction d'où venait le vacarme. — L'agent avait une fille..., Élise...

— Elle a quitté le lac Bain il y a longtemps, monsieur, interrompit le trappeur, s'efforçant de demeurer poli, car il avait hâte d'assister à la bataille. M. Cummins m'a dit qu'il ne l'avait pas revue depuis longtemps... près d'un an. Sacrebleu ! Écoutez-moi ça ! Ils vont s'entre-déchirer ! Mais ce sont mes propres chiens. Je reconnais leurs voix.

Il s'élança dans l'obscurité et Yan s'apprêtait à le suivre. Se ravisant, il regagna le magasin de la Compagnie. Il saisit son paquetage, le porta au traîneau tout attelé à la lisière des sapins. Kinous salua son apparition d'un aboiement joyeux.

Cette nuit-là Yan ne s'attarda point à rêver aux étoiles.

— Une année ! se répétait-il à lui-même. Ah ! Kinous ! dit-il à son chien qui venait se frotter contre ses jambes. Notre Élise est partie avec l'Anglais ! Que Dieu leur accorde le bonheur !

Après quoi, Yan ne quitta plus la forêt. Il ne retourna point à Oxford House au printemps, mais vendit ses fourrures à un métis de passage et erra, durant tout l'été, dans la région de l'Ouest. En

janvier, alors que la neige était épaisse, il regagna sa cabane et, trois jours après, alla renouveler son équipement dans un poste de la baie d'Hudson sur le lac de Dieu, au lieu de se rendre à Oxford House. En traversant le lac gelé, Kinous fit un saut de côté et ses crocs happèrent quelque chose dans la neige.

Yan remarqua ce mouvement du chien, mais n'y prêta attention qu'un moment plus tard, lorsque Kinous s'arrêta net et s'affala sur le ventre, mordillant ses traits et gémissant de souffrance. Yan se souvint alors du coup de crocs de Kinous dans la neige et poussa un cri d'horreur. Il s'agenouilla auprès du chien, qui gémissait toujours. Yan serra la bête entre ses bras, comme il aurait tenu un enfant malade. L'œil unique de Kinous regardait fixement le visage de Yan. Bientôt, cet œil se couvrit d'une brume rougeâtre semblable à celle qui voile les prunelles des renards et des loups qui ont mordu un appât empoisonné. Yan ne s'y trompa point.

Yan, le visage contre la tête de son chien, sanglotait comme un enfant. Kinous frottait son museau enfiévré sur la joue de son maître. Un long moment plus tard, lorsque Yan releva les yeux, il comprit qu'il venait de perdre le seul être qui lui montrait de l'affection sur cette terre. Kinous était mort !

Du traîneau, il tira une couverture dans laquelle il enveloppa Kinous et l'emporta à cent mètres de la piste. La tête basse, marchant derrière ses quatre chiens, Yan arriva au poste de God's House. Ses provisions faites, une demi-heure plus tard, il se plongea dans les solitudes. La nuit tombait déjà quand il revint à l'endroit où gisait le cadavre de Kinous. Il le plaça sur le traîneau et les quatre huskies se mirent à hurler en tirant le véhicule d'où

leur parvenait une odeur de mort. Ils s'arrêtèrent dans la forêt au-delà du lac et Yan construisit un feu.

Les chiens s'éloignèrent du traîneau et Yan suivit des yeux le mouvement des flammes dansantes. Kinous était mort : à présent, il se trouvait seul au monde. Le feu baissa et Yan sentit le froid ankyloser ses membres. La fin de Kinous venait de rompre le dernier lien qui le rattachait à Élise.

Àl'aube, il se remit en marche. Il projetait de rejoindre sa cabane ce même soir et d'enterrer son vieux camarade le lendemain. Il faisait sombre quand il déboucha dans l'étroite plaine au bord de Ia rivière. Le ciel était criblé d'étoiles lorsqu'il gravit lentement la crête dénudée, au pied de laquelle il avait établi son campement principal. Au sommet, il s'arrêta et s'assit sur un rocher pour contempler à ses pieds la forêt noire et silencieuse qui abritait sa cabane.

Pour la première fois, ce paysage prenait dans sa pensée un sens profond. Il allait enfouir sur ce coin de terre son brave et fidèle Kinous. De chaudes larmes aveuglèrent les yeux de Yan et il sanglota amèrement, comme ce jour où il avait appris qu'Élise, frappée de la peste rouge, le réclamait.

— Élise ! Élise ! soupira-t-il.

Il lui sembla alors entendre un son tendre et doux qui le remua jusqu'au plus profond de son être. Yan leva les bras au ciel, car il percevait la musique d'un violon qui lui parvenait du Nord… Élise, à des milliers de kilomètres de là, répondait à son appel.

Yan remit son traîneau en marche. La musique lui arrivait de plus en plus proche. Enfin, il arriva à sa cabane et fut surpris d'y voir de la lumière. Quelqu'un s'y trouvait et des mains humaines jouaient du violon. Ce n'était donc pas l'esprit d'Élise venu jusqu'à lui à cette heure de désespoir ? Pas à pas, il s'approcha du seuil, se demandant s'il devenait fou, si… Si…

Àprésent, il entendait la vieille romance cree empreinte de tristesse et d'amour. Poussant un grand cri, il ouvrit la porte et entra, les bras tendus, aveuglé par le flot de lumière. Élise lança une exclamation joyeuse et se jeta au cou de l'homme qu'elle aimait et dont elle ne cessait de répéter le nom à travers ses sanglots. Ils s'embrassèrent longuement.

Au bout d'un moment, Jean de Gravois s'avança vers Yan et le prit dans ses bras. Puis un nuage obscurcit la vision du jeune homme, qui se sentit glisser dans l'inconscience et murmura :

— Kinous… est mort !

Lorsqu'il revint à lui, Élise le pressait entre ses bras.

— Yan… Yan…, il y a si longtemps que nous te cherchons… depuis ton départ du lac Bain. Mon chéri, je t'aime tant… et tu as failli me briser le cœur… Je sais pourquoi tu as fui… Je t'aime à ce point que j'en mourrais si encore une fois tu me quittais !

— Tu connais la vérité ? soupira Yan. Tu sais tout et tu es venue me chercher ?

Il prit entre ses mains le joli visage d'Élise et le regarda fixement.

— C'est parce que je t'aime ! répéta la jeune fille, l'embrassant de nouveau.

Au-dehors, Jean de Gravois, sous le ciel étoilé, exécutait une danse avec Iowaka comme spectatrice.

— À présent, que dis-tu de ton Jean de Gravois, ma jolie ? (Il étreignit sa femme contre son cœur.) N'ai-je pas eu raison de rompre mon serment à la Sainte Vierge et de prévenir Élise que son amoureux avait perdu la boule ? Je savais ce qu'elle allait faire. Elle n'aimait pas cet Anglais… Et maintenant, si Yan Thoreau continuait de s'imaginer que la fameuse malédiction le poursuit toujours ? fit-il d'un ton moqueur… Oh, oh ! J'ai tout prévu. Dans ma poche se trouve une lettre signée par le directeur de la Compagnie à Prince Albert, à qui j'ai raconté l'histoire de Yan lorsque j'ai couru sur sa piste. Voici ce que dit cette lettre. L'autre femme était morte avant que l'homme qui devait être le père de Yan Thoreau épousât la femme qui, par la suite, donna naissance à Yan. À présent, ma chérie, comprends-tu pourquoi je n'ai point parlé de cette lettre à Élise ? Cet imbécile de Yan Thoreau aura ainsi la preuve qu'Élise l'eût aimé, quelle que fût son origine. Eh bien, fille de princesse, que penses-tu de ton mari ?

— J'ai épousé le plus grand homme du monde ! s'exclama Iowaka. Rentrons, grosse bête. Je commence à geler. D'autre part, ne crois-tu pas que Yan sera content de me revoir ?

— Me traiter de grosse bête ! protesta Jean, prenant sa femme par la main. Ma bien-aimée Iowaka, me traiter de grosse bête… après ce que je viens de faire ! Mon Dieu, quel exploit faut-il qu'un homme accomplisse pour paraître grand aux yeux de sa femme ?

Le Cas d'André Beauvais

(The case of Beauvais)

Nouvelle inédite de James Oliver CURWOOD

extraite du recueil « Back to God's Country »

TRADUITE DE L'ANGLAIS

par LOUIS POSTIF

Folie ?... Qui sait !... Pourtant, si c'était de la folie ?...

Mais il se passe tant de choses étranges en ces régions polaires ! Folie ! Ce mot est parfois difficile à définir et il existe de si nombreuses formes de démence ou de dérangement cérébral ! Il arrive fréquemment que ce que nous appelons « folie » est à la fois raisonnable et juste... Oui, il en est ainsi : un brin de raison est une excellente chose, un tantinet davantage rend les hommes sages, mais, quand notre intelligence dépasse les limites qui lui sont assignées et plonge trop loin dans l'inconnu, quelque chose se dérange dans notre cerveau et crac ! nous voilà mûrs pour le cabanon.

Mais je veux vous conter mon histoire. Je sais qu'il vous tarde de l'entendre. Vous vous attendez sans doute à ce que je cherche, pour un motif personnel, à prolonger une existence humaine ou à en abréger le cours. Je ne ferai ni l'un ni l'autre, messieurs de la Police montée ! Je place en vous une confiance presque aussi absolue que ma foi en Dieu. Depuis mon arrivée dans ces immensités sauvages, je vous ai toujours considérés comme l'incarnation de l'honneur, de l'esprit chevaleresque et de la justice. À tous mes

enfants de la forêt, j'ai appris à vous obéir, à vous respecter et à avoir confiance en vous, grands constructeurs de routes, protecteurs et gardiens de peuples et d'espaces dont la civilisation n'a qu'une bien vague idée.

Or donc, messieurs, je vais vous faire un récit impartial avec toute la gratitude d'un missionnaire qui a passé quarante ans de son existence dans les solitudes.

Je suis un prêtre catholique. Il faut parcourir près de six cent cinquante kilomètres en raquettes ou en traîneau à chiens, droit vers le pôle, pour arriver à ma cabane, et voici la première fois depuis dix-neuf ans que je remets les pieds sur les confins de ce vaste monde dont je ne me souviens plus guère, à présent, qu'à l'état de rêve. Mais mon devoir m'appelait là-bas, au-delà des Terres stériles. Voyez ! Mes mains sont noueuses comme un tronc tordu. La lueur de vos lanternes blesse la vue. Aujourd'hui, j'ai dû marcher au milieu de votre rue parce que mes pieds chaussés de mocassins trébuchaient sur la surface polie de vos trottoirs. Les gens écarquillaient les yeux en me voyant passer et certains même ricanaient.

Oui, j'ai vécu quarante ans dans un autre monde. Vous savez ce que je veux dire, vous surtout, messieurs, que vos patrouilles ont menés dans le Grand Nord. Si, à la longue, ses rigueurs transforment nos mains, nos yeux et nos pieds, elles confèrent également aux enfants de la forêt des âmes et des cœurs quelque peu différents de ceux des civilisés. Ils obéissent à un code du bien et du mal qui, trop fréquemment, hélas ! n'est sanctionné par aucun tribunal. Ainsi donc, messieurs de la Police montée, jugez avec équité et essayez de comprendre, si vous pouvez…

Cet hiver où sévit la mort rouge fut terrible. Tant qu'il subsistera dans la mémoire des hommes et des enfants de cette génération, ils ne l'appelleront pas autrement que l'hiver de la famine et de la mort rouge. Il s'agit de la petite vérole, messieurs ! Les gens tombaient comme des mouches. Pareille horreur ne peut se décrire. Ils mouraient partout : dans les tentes, dans les huttes, sur la piste ! De fin décembre à mars, je n'ai récité mes prières que pour des morts. Quel rapport ces détails ont-ils avec mon récit, me direz-vous ? Et si j'ajoute que les troupeaux de caribous avaient émigré vers l'ouest et que nous souffrions d'une disette complète d'aliments, vous me demanderez ce que vient faire là cette digression sur la famine, la peste rouge et cette histoire de mourants ? Je vois d'ici..., oui, avec mes yeux de vieux forestier, je vois d'ici ce que vous pensez : en quoi cela concerne-t-il Joseph Brecht et André Beauvais ? Vous songez en votre for intérieur : pourquoi ce bonhomme, ce petit prêtre des bois, prend-il tout ce temps pour nous en apprendre si peu ? Ce préambule, messieurs, est très important. Aussi, permettez-moi de vous conter mon histoire à ma manière.

Sachez, en effet, que ces souffrances, cette famine, cette pestilence et ces nombreux décès avaient laissé une terrible empreinte chez maint d'entre les survivants. Imaginez une violente tempête déchaînée sur une forêt, un ouragan semant la ruine et la désolation sur son passage, ne laissant derrière lui que des êtres aux têtes basses, aux épaules voûtées, aux cerveaux détraqués ! Oui, détraqués !

Depuis cet hiver de la mort rouge, je connais des yeux que n'éclairera plus le sourire, des hommes forts redevenus de petits enfants ; j'ai vu de jolis et frais visages dans le premier épanouis-

sement de la jeunesse se rider prématurément sous l'effet de ce que mes Indiens appellent nout'akoutaouine keskouaouine (la démence du froid et de la faim) !... Que Dieu protège André Beauvais !

J'arrive maintenant à mon histoire.

Cela se passait en juin, une quinzaine de jours après la fonte des dernières neiges. Les cours d'eaux étaient tous dégelés, lorsqu'on vint m'apprendre que le père Boget se mourait au vieux Fort Reliance. Le R.P. Boget était mon aîné de vingt ans et je l'appelais mon père. D'ailleurs, il s'était montré paternel pour moi dans mes jeunes ans. Je me rendis en toute hâte auprès de lui pour lui serrer la main, si possible, avant sa mort. Vous, sergent MacVeigh, qui avez passé des années dans cette région du Grand Esclave, vous savez ce que représente une telle course de la baie Christie au vieux Fort Reliance ! Il faut parcourir trois cent vingt kilomètres en suivant le cours accidenté et tortueux du Grand Esclave. On peut les réduire à cent douze kilomètres en coupant à travers bois par les ruisseaux et les petits lacs. Mais sur vos cartes cet espace de cent douze kilomètres est figuré en blanc. On n'y trouve ni voie fluviale ni cours d'eau d'importance.

Vous ne connaissez guère cette région. Moi, je puis vous en parler. C'est un pays perdu, infernal, que n'habite aucun être vivant, une contrée où il y a de l'eau mais point de poissons, de l'air mais pas d'oiseaux, des plantes sans fleurs, des buissons sans baies. Un véritable enfer, vous dis-je ! Une odeur sulfureuse y offusque vos narines, aussi, dans vos livres bleus, vous l'avez nommé le pays du soufre. Il est situé à égale distance entre la baie Christie et le vieux Fort Reliance. Le père Boget se mourrait, et mes instants étaient comptés. Je décidai de risquer ma chance...,

de couper à travers ce pays du soufre, et je cherchai quelqu'un pour m'accompagner.

Je ne trouvai personne. Pour les Indiens c'était le Ouétikou, le repaire du diable, et pour les métis une zone d'horreurs. À une soixantaine de kilomètres vivait un homme qui, je le savais, m'eût volontiers accompagné : un Blanc. Mais il m'eût fallu trois jours pour le rejoindre, et j'allais partir seul quand survint l'étranger en question.

En vérité, c'était un drôle de personnage. Lorsqu'il arriva à ce que j'appelais mon « château », venant de nulle part et allant Dieu sait où, il m'eût été difficile de déterminer s'il était jeune ou vieux. Mais je devinai bientôt la vérité : ce terrible hiver avait laissé sur lui ses traces. Je lui demandai son nom. Il répondit :

— Je suis un vagabond et en chemin j'ai perdu mon nom ! Appelez-moi Monsieur.

Il n'en dit pas davantage. Sans doute un long et horrible silence l'avait-l rendu sobre de paroles. Lorsque je lui eus décrit le pays où j'allais et manifesté le désir d'être accompagné, il se contenta d'un signe de tête pour indiquer qu'il acceptait de venir avec moi.

Nous partîmes dans une pirogue. Je plaçai mon personnage devant moi pour l'étudier, autant que possible. Noire était sa chevelure et noire était sa barbe. La lueur étrange de ses yeux profonds ne manqua pas de m'intriguer. Ils ne cessaient, eût-on dit, de chercher quelque chose. Cet homme mystérieux, victime peut-être d'une horrible tragédie et capable d'un mutisme quasi inhumain, était-il fou ? me demandai-je. Je vous pose la question, messieurs : était-il fou ? Et je vous laisse le soin de répondre.

Pour ma part, je le crois foncièrement bon. Lorsque je lui eus dit ce que le père Boget représentait pour moi et que je lui eus exprimé le désir d'arriver à temps auprès du mourant, il ne prononça pas un mot d'espoir ou de sympathie, mais travailla comme un forcené, à s'en faire craquer les muscles. Nous mangions, nous buvions ensemble, nous couchions côte à côte ; quant à moi, il me semblait manger, boire et dormir en compagnie d'un sphinx qu'un miracle eût doué de vie.

Le second jour, nous pénétrâmes dans le pays du soufre et sa puanteur nous emplit les narines. La lune se leva ; elle nous apparut comme voilée par une fumée jaunâtre. Derrière nous, au loin, s'élevait le hurlement d'un loup et… plus rien. À l'aube, poursuivant notre route, nous franchîmes de vastes marécages d'où montaient des brumes sulfureuses. En maint endroit, l'eau était brûlante ; nous traversâmes, à la pagaie, des forêts presque aussi denses que celles des tropiques, mais où n'existait aucune vie animale. Partout régnait le calme, un calme mortel qui durait peut-être depuis des dizaines de milliers d'années. Nos aliments semblaient saturés de cette affreuse odeur de soufre ; elle pénétrait à travers nos outres d'eau potable ; notre teint avait pris la couleur du safran. Nous nous dirigions à l'aide de la boussole, et « Monsieur » ne témoignait toujours aucun signe d'appréhension.

Le troisième jour, nous fîmes, au cœur de cet immonde pays, une découverte qui arracha un cri aux lèvres de l'énigmatique « Monsieur ».

C'était, dans la boue, l'empreinte d'un pied nu, d'un pied humain.

Comment expliquer sa présence ici ? Et pourquoi ce pied était-il nu ? Telles furent les premières questions qui jaillirent en nos cerveaux stupéfiés. Quel homme pouvait vivre dans ces infernales régions ? S'agissait-il même d'un homme ? Cette trace de pas n'appartenait-elle pas plutôt à quelque créature simiesque, à quelque monstrueux survivant d'un autre âge ?

La piste menait à travers un bourbier fumant où la vase et l'eau étaient tièdes et où croissaient des roseaux jaunes et d'épais herbages qui avaient des tons de chair bouffie prête à crever sous l'effet de quelque affreuse maladie. Peut-être vos hommes de science seront-ils à même de définir l'effet du soufre sur la végétation. Le bois même que nous brûlions contenait du soufre. Nous tombâmes bientôt sur un étroit sentier que des pieds avaient foulé à travers ces roseaux et ces herbes folles et nous arrivâmes à une légère éminence abritée par un rideau d'arbres, une sorte de colline dans ce monde plat, et sur la crête de laquelle se dressait une cabane…

Oui, une cabane ! Une cabane grossièrement construite en troncs d'arbres et toute jaune de soufre. Nous entrâmes à l'intérieur et y trouvâmes l'homme que vous connaissez sous le nom de Joseph Brecht. Quand il se leva, une exclamation de surprise s'échappa de la gorge de mon compagnon. Je demeurai figé sur place, comme frappé de la foudre. Joseph Brecht était à demi vêtu et nu-pieds. Avec sa chevelure hirsute, il avait l'air d'un sauvage, mais son visage était rasé. Curieux, n'est-ce pas, qu'un homme se rasât en un tel endroit ! À tout prendre peut-être n'était-ce pas aussi étonnant que cela : les poils de la barbe, on le sait retiennent le soufre !… L'homme s'était levé d'un lit composé d'une couche de menus branchages. Sous la lumière pénétrant

par la porte ouverte, il semblait d'une effrayante maigreur, les traits émaciés, les pommettes saillant sous la peau tendue. Le premier, il prit la parole.

— Je suis heureux de vous voir, nous dit-il, l'œil hagard, le regard fixe. Je n'en ai plus pour longtemps, je crois. De l'eau, je vous prie. Il y a une source derrière la cabane.

Il parlait comme quelqu'un qui jouit de toute sa raison ; et pourtant, à peine les mots sortaient-ils de sa bouche qu'il tomba à la renverse sur son lit, roulant de gros yeux, la bouche grande ouverte et la respiration haletante.

Messieurs les représentants de la loi, cette maladie semblait étrange. Je vous ferai grâce de tous les détails. Vous brûlez d'impatience de connaître ce qui, seul, compte à vos yeux : le drame de ce pauvre diable. Il nous l'apprit peu à peu, dans le délire de sa fièvre et les courts instants de lucidité où il parvenait à se ressaisir.

Il s'appelait, nous dit-il, Joseph Brecht. Depuis deux ans, il vivait dans cet enfer. Il avait, accidentellement, découvert une source d'eau fraîche, autre miracle que je n'ai pas tenté d'expliquer. Il s'était bâti là une cabane ; deux années durant, il alla chercher, en pirogue, sur les rives du Grand Esclave, à soixante-cinq kilomètres de distance, la nourriture nécessaire à sa subsistance. Mais pourquoi se trouvait-il ici ? Il nous en fournit l'explication par bribes décousues, dans ses moments de fièvre ou de raison. Je vais, à ma manière, vous raconter son histoire.

Cet homme était un fonctionnaire et relevait, pour le compte du gouvernement, les derniers terrains boisés le long du Grand Désert de Glace, lorsque le hasard d'un accident — une foulure à

une jambe — lui fit faire connaissance avec André Beauvais et sa femme Marie. Rentrant chez lui après une de ses tournées de chasse au renard, André avait trouvé, enfoui dans une neige épaisse et incapable de se mouvoir, Joseph Brecht, et l'avait apporté sur ses épaules jusqu'à sa cabane.

Alors, messieurs, ce fut l'éternelle histoire — l'histoire vieille comme le monde. Dans ses instants de lucidité, Joseph Brecht nous parla de Marie. Penché sur lui, je l'observais de près tandis que « Monsieur » restait assis dans l'ombre. Cette Française, avec sa légère trace de sang indien, était une merveilleuse fleur sauvage, nous dit-il. Ses deux belles nattes noires, lustrées et douces comme le duvet d'un cygne, lui tombaient jusqu'aux genoux ; ses yeux limpides avaient des reflets liquides où s'était noyée son âme et son beau corps svelte lui avait troublé les sens. Ah !… que cette femme avait dû être belle !… André Beauvais, son mari, l'adorait passionnément et il plaçait en elle la foi d'une mère pour sort enfant. C'était un amour sublime. Joseph Brecht, étendu là et se croyant à l'article de la mort, nous en parla avec un luxe de détails. Plein de confiance, André faisait, sans ombre d'un soupçon, ses tournées habituelles à ses pièges et à ses appâts empoisonnés. Durant ce temps, Marie et Joseph restaient de longues heures ensemble, seule à seul, parfois un jour entier, voire deux ou trois jours. Même lorsque le membre blessé fut en bonne voie de guérison, Joseph feignit d'en souffrir encore en vue de prolonger son séjour. Il lutta longuement pour vaincre les résistances de Marie, mais il finit par la conquérir, entièrement, absolument, cœur, corps et âme. C'était — ne l'oubliez pas — un homme du Sud, habile à tous les artifices du langage et de la séduction, un gaillard robuste et plein d'esprit. Il avait affaire à une

femme, qui avait passé toute sa vie dans les solitudes et n'était guère de taille à se mesurer avec lui ! Elle capitula.

L'aimait-il sincèrement ?

Oui, avec la folle passion de l'animal, mais non comme vous et moi nous pourrions aimer une femme, messieurs. Non comme l'aimait André. Le cœur, l'âme de cette femme ne comptaient pas pour lui…

Une joie insensée l'enivrait lorsqu'il s'enveloppait voluptueusement la tête dans l'admirable chevelure de cette femme. La beauté de ses formes, le contact de sa main, les battements précipités de son cœur contre sa poitrine l'emplissaient d'une joie perverse. De l'amour, cela ? Oui, mais de l'amour purement bestial.

Il prolongea son séjour. Non qu'il eût la moindre idée d'enlever cette femme ! Le moment venu, il comptait bien la quitter et partir seul. Mais, de jour en jour, de semaine en semaine, il retarda son départ, sous le faux prétexte que l'os de sa jambe était attaqué ; et André Beauvais continua de le traiter comme un frère. Il nous conta toute son histoire, étendu sur son grabat dans sa cabane, en plein milieu de ce pays du soufre. Vous pouvez m'en croire : je suis un représentant de Dieu et ne mens pas.

Est-il besoin d'ajouter qu'André les surprit ? Oui, il les surprit tous deux enlacés, le visage de l'homme disparaissant dans l'admirable chevelure de la femme coupable !

Ce jour-là, André revint de sa tournée à l'improviste. Une lutte terrible s'engagea entre les deux rivaux et, malgré son extrême fatigue, André aurait tué Joseph Brecht si celui-ci n'eût, au der-

nier moment, tiré son revolver. Dites-moi, messieurs, une femme peut-elle, oui ou non, aimer deux hommes d'un même amour ?

Joseph Brecht fit feu. Dans ce laps de temps infinitésimal qui s'écoula entre la mise en joue de l'arme et le déclic, Marie Beauvais trouva la réponse à cette question. Aucun doute, Marie Beauvais préférait son mari à l'autre, et elle se précipita sur la poitrine d'André, la couvrant de son corps infidèle, et elle mourut là, frappée d'une balle en plein cœur !

Joseph Brecht nous raconta comment, conscient de l'horreur de son acte et harcelé par l'effroi, il s'enfuit en ne songeant qu'à sauver sa peau. André Beauvais dut rester un long moment auprès de sa chère morte, et, au bout de plusieurs heures seulement, il se mit à la poursuite de l'homme qu'il avait juré de tuer. Joseph Brecht détala tel un lièvre pourchassé et ce fut après des semaines que le chasseur de renard lui mit enfin la main dessus. André Beauvais ne voulait pas le tuer dans une embuscade, mais le faire mourir lentement en l'étranglant de ses deux mains ; ainsi fut-ce en terrain découvert et sans traîtrise qu'il l'attaqua.

Dans cette cabane où il haletait à demi suffoqué et se croyant sur le point de mourir, Joseph Brecht déclara :

— L'un de nous devait disparaître. Lui avait l'avantage sur moi. Je tirai de nouveau mon revolver… et je tuai André Beauvais comme j'avais tué Marie, sa femme !

Ici, dans ce pays du Sud, Joseph Brecht aurait pu demeurer honnête homme, messieurs. Un démon sommeille chez tout être humain, mais le méchant ne se révèle qu'une fois le démon réveillé. Or la passion coupable, la folle passion pour une femme mariée avait éveillé ce démon en l'âme de Joseph Brecht. Lors-

qu'il eut fait de lui, par deux fois, un assassin, le diable retourna se cacher, et Joseph Brecht, l'homme jadis droit et intègre, ne fut plus désormais qu'une épave sans cœur, rampant de gîte en gîte pour échapper à la justice. Car vous, messieurs les membres de la Police royale, vous couriez à ses trousses. Vous l'auriez capturé depuis longtemps si l'idée vous était venue d'aller le chercher dans l'enfer du soufre. Or, depuis deux ans, il vivait là. Et, sa confession terminée, il était assis sur le bord de sa couchette et jouissait de toute sa raison, je vous assure, messieurs.

Alors, pour la première fois, « Monsieur », mon camarade, prit la parole :

— Mon père, allons chercher notre paquetage à la pirogue.

Là-dessus, il sortit de la cabane et je le suivis. Lorsque nous en fûmes à une cinquantaine de pas, il s'arrêta net :

— Ah ! dit-il, j'ai oublié quelque chose. Allez devant, je vous rattrape !

Il retourna à la cabane et je me rendis à la pirogue.

Il ne me rejoignit pas. Quand je revins avec mon fardeau, « Monsieur » parut à la porte. Son aspect me causa un véritable saisissement, me suffoqua, je l'avoue, messieurs. Je n'aurais pu imaginer une telle métamorphose. Cet homme, naguère taciturne, sombre et mystérieux, était tout souriant ; ses dents blanches brillaient, sa voix même était différente. À le voir ainsi sur le pas de la porte, il me semblait rajeuni de dix ans. Et lorsque, laissant tomber mon fardeau, j'entrai dans la pièce, il riait et me posait amicalement la main sur l'épaule…

En travers de la couchette, la tête pendant jusqu'au plancher, les yeux sortant de la tête et la mâchoire béante, gisait Joseph Brecht. Je courus à lui. Il était mort ! messieurs, mort étranglé !

— Il avait commis une légère erreur, mon père, glissa « Monsieur » à mon oreille : André Beauvais n'est pas mort..., André Beauvais, c'est moi !

Et voilà tout, messieurs de la Police montée ! Puisse la loi être miséricordieuse !

Le Violoneux

(The Fiddling man)

Nouvelle inédite de James Oliver CURWOOD

extraite du recueil « Back to God's Country »

TRADUITE DE L'ANGLAIS

par LOUIS POSTIF

La toux de Bréault faisait peine à entendre. Lorsqu'un homme a les poumons transpercés par une balle et qu'il compte en minutes, peut-être même en secondes, le temps qui lui reste à vivre, sa toux s'appelle un râle ! Malgré le sang qui s'échappait de ses lèvres à chaque accès, Bréault ne s'effrayait pas. Maintes fois il avait affronté la mort, et depuis longtemps il ne la redoutait plus. Un jour ou l'autre, la noire visiteuse l'envelopperait de son ombre — non de façon calme et paisible, mais tout d'un coup, brutale-

ment. Ce moment était venu. Il le savait et ne s'en frappait pas. Bien mieux : en mourant il assouvirait sa vengeance. La blessure qui lui brûlait le poumon comme un fer rouge avait éveillé en son cerveau défaillant une effroyable pensée. Pour lui, l'heure du triomphe allait sonner.

Un dernier reflet du soleil couchant éclairait son visage encadré d'une barbe noire, un de ces visages qu'on oublie difficilement, et dont le souvenir, bien que désagréable, se fixe dans votre mémoire entre mille autres faits fugitifs : un visage puissant et mystérieux aux lignes dures et implacables, empreintes d'une force brutale.

Bréault était l'homme le plus connu dans toute cette partie qui va du fort MacMurray au lac Athabasca et de Fond-du-Lac au pays Wholdais. Depuis dix ans il effectuait cette randonnée deux fois l'an, emportant sur son traîneau le courrier du Nord. Dans les coins les plus reculés de la région, il n'existait pas une cabane, pas un visage qui lui fussent étrangers, pas un nom qu'il ne pût prononcer ; et pourtant, pas un homme, une femme ou un enfant ne se réjouissait de sa visite autrement que pour ce qu'elle leur apportait. Mais le gouvernement avait trouvé en Bréault un homme qui justifiait pleinement sa confiance. La police, en ses postes les plus isolés, en était venue à compter sur la régularité de ses allées et venues aussi sûrement que sur la succession des jours et des nuits. Les policiers le bénissaient pour sa ponctualité, mais pas un seul d'entre eux ne le regrettait dès qu'il avait tourné les talons. C'était un homme étrange, en vérité, que ce Bréault !

Le dos à l'arbre contre lequel il s'était appuyé après la première surprise désagréable de se sentir une balle dans ia peau, il jetait un dernier regard d'adieu à la vie avec une sereine imper-

turbabilité. Si le moindre indice d'émotion se pouvait déceler sur ses traits, c'était celui de la vengeance ; Bréault nourrissait en son cœur une haine tenace et le désir de l'assouvir lui donnait la force de ne pas succomber tout de suite, comme tout autre en sa place.

Il mesura des yeux la distance qui le séparait du traîneau..., une douzaine de pas, peut-être. Les chiens attendaient toujours, debout, un peu emmêlés dans leurs traits ; huit bêtes au large poitrail, au svelte arrière-train, vraie horde de loups, taillée pour la vitesse et l'endurance. Sur le traîneau s'entassaient deux cents cinquante kilos de courrier de Sa Majesté britannique. Lentement, péniblement malgré d'horribles douleurs, Bréault se traîna vers ce véhicule. Il lui semblait qu'une main lui déchirait les tissus de son poumon, faisant gicler le sang à sa bouche. Derrière lui, une multitude de taches rouges maculaient la neige. Avec difficulté, il ouvrit un petit sac de voyage et, après y avoir fouillé un moment, en tira un crayon attaché à une longue ficelle rouge et une enveloppe maculée.

Pour la première fois, un changement se manifesta sur ses traits : un sinistre sourire éclaira sa face. Au-dessus du bruit de son haleine qui s'échappait entre ses lèvres avec un sifflement d'air comprimé passant entre les mailles d'un tamis, s'éleva un râle de joie et de triomphe. À grand-peine il griffonna quelques mots, puis le crayon tomba de ses doigts inertes. Il portait autour du cou un long cache-nez rouge retenu par une grosse épingle de laiton ; à cette épingle, il attacha solidement l'enveloppe.

Ayant ainsi révélé le mystère de sa mort pour ceux qui pourraient le trouver un jour, un homme quelconque se fût contenté de renoncer à la lutte et de s'éviter tout surcroît de souffrance. Mais Bréault sortait de l'ordinaire. Il se fit une place sur le traî-

neau et s'allongea doucement, non sans avoir pris soin d'attacher autour de ses cuisses deux courroies servant parfois à assurer son chargement. Il passa ensuite son bras gauche dans l'un des anneaux du solide coffre en chêne qui renfermait le courrier. Grâce à ces précautions, il était à peu près certain que, malgré le terrain accidenté sur lequel le tireraient ses chiens, son cadavre raidi par le froid ne risquerait pas de rouler hors du traîneau.

En cette conjecture il ne se trompait pas : lorsque, vingt-quatre heures plus tard, ses molosses, affamés et épuisés, parvinrent au petit poste isolé de la Police montée du Nord-Ouest à Crooked Bow, tirant derrière eux leur muet fardeau, il fallut une hache et une grosse branche d'arbre pour arracher à sa bière improvisée le bloc de glace qu'était devenu le corps de François Bréault. Cependant, avant cette opération, le sergent Fitzgerald, chef du poste, avait pris possession de l'enveloppe épinglée au cache-nez rouge du mort. Le renseignement qu'elle portait était simple, mais très explicite. Peu d'hommes, à la place de Bréault, eussent pu faciliter davantage la tâche de la police.

Sur l'enveloppe, il avait écrit :

Jan Thoreau m'a tiré dessus et laissé pour mort. Ai tout juste la force de tracer ces lignes… rien de plus. François Bréault.

Ce fait était grandiose, héroïque et bien digne de Bréault ! songeait le sergent Fitzgerald tout en aidant à dégager le cadavre raidi par la glace.

La mission de partir à la recherche de Jan Thoreau incomba au caporal Blake, tâche ingrate, certes, car les molosses affamés de Bréault et son corps gelé amenèrent avec eux la pire tempête

de l'hiver. Blake se mit en route sur cette dernière injonction de son chef, qui sonnait encore à son oreille :

— Blake, ne reviens qu'avec ton homme, mort ou vif !

Brève et efficace, cette formule constitue le mot d'ordre de la Police royale montée du Nord-Ouest ; elle implique beaucoup de choses et c'est parce qu'on lui obéit toujours que des volumes ont été écrits sur les exploits passionnants des policiers à la veste rouge. À deux reprises, ces mots avaient été déjà adressés au caporal Blake. La première fois, on l'avait envoyé se perdre six mois durant dans les terres désolées entre la baie d'Hudson et le Grand Esclave… et il en était revenu avec son prisonnier ; la seconde fois, pendant près d'un an, il avait couru le long du cercle arctique… et, cette fois encore, il avait ramené son homme. Tel était Blake : un bouledogue sur la piste d'un fugitif, et — comme la plupart des hommes de cette trempe — un être dénué de cœur et de conscience. Dans les livres bleus du service de la Sûreté, il avait à son crédit les patrouilles les plus ardues et les exploits les plus extraordinaires. Quand il y avait du fil à retordre, on disait : « Mettez Blake sur cette piste-là ! » Sa valeur professionnelle était fermement établie, en haut lieu, au quartier général de la police.

Un seul individu au monde connaissait exactement ce que Blake avait dans la peau — c'était Blake lui-même. Il chassait l'homme et abattait sa proie sans merci — non pour l'amour de la loi, mais pour la raison bien simple qu'en lui sourdaient les instincts du limier, du chien de chasse. Cette comparaison est d'ailleurs injuste pour le chien de chasse, au fond, une bonne bête.

Lorsqu'il se mit en route par ce blizzard de février, Blake avait pour compagnon, il faut le croire, l'esprit implacable de Bréault, venu pour assister à l'accomplissement de sa vengeance. Dès la première nuit qu'il passa pelotonné contre son feu, à l'abri d'un épais boqueteau de pins, Blake eut en effet la sensation d'une présence invisible à son côté. La tempête atteignait son paroxysme. Il en avait vu bien d'autres, mais, cette nuit-là, les lamentations du vent semblaient apporter avec elles quelque chose de surnaturel et de diabolique.

Physiquement Blake se sentait à son aise : le bois de pins le protégeait de l'ouragan et il avait la bonne fortune de se chauffer devant un bon feu, avec abondance de combustible. Mais il ne parvenait point à chasser de sa pensée l'image de Bréault, au moment où il avait aidé à le décoller de son traîneau : il revoyait son masque glacé, ses doigts raidis par le froid, ses lèvres gelées tordues dans un rictus qui était presque un sourire, sardonique et cruel.

Blake, cet homme de fer dénué d'imagination, n'était certes pas superstitieux. Cependant, il ne réussissait pas à oublier le sourire grimaçant de Bréault. Il y avait à cela une raison : à sa dernière visite, Bréault lui avait dit, avec ce même sourire :

— Un jour, peut-être, vous devrez partir à la poursuite de l'homme qui m'aura assassiné ; ce jour-là, François Bréault vous accompagnera !

Il y avait trois mois de cela… Blake s'en souvenait tout en tirant sur sa pipe et en regardant, à demi noyées dans l'ombre, les silhouettes de ses chiens pelotonnés dans la nuit, à l'écart du feu.

Dans la cime des arbres, un soudain coup de vent mugit, telle une voix de monstre. Levé d'un bond, Blake roula sur le foyer le gros tronc d'arbre qu'il avait amené pour la durée de la nuit, et il y ajouta, avec sa longue expérience de forestier, quantité de branchages verts adroitement disposés afin d'empêcher que le feu ne s'éteignît avant le matin. Ensuite, il se glissa sous sa tente de soie réglementaire et s'enfonça dans son sac de couchage.

Il demeura longtemps les yeux grands ouverts, écoutant le crépitement des fagots sur le feu. De temps à autre, il entendait cette voix monstrueuse dont les lamentations et les clameurs emplissaient la forêt. Jamais la tempête n'avait jeté en lui un pareil émoi. À la fin, le mystère s'éclaircit : chaque coup de vent jetait un son lugubre, presque un cri d'angoisse : « Br…rr…rr… é…é… é…au…au…au… »

Blake se sentait tout remué, et pourtant il n'était pas superstitieux, non, certes ! Tout de même, il lui déplaisait d'entendre le vent hurler au-dessus de sa tête le nom d'un homme mort. Enfoui dans son sac de couchage, le caporal Blake éclata de rire. Il se passait de drôles d'événements, songeait-il. Ce Bréault lui jouait une farce sinistre ! Il lui avait fait une promesse et la remplissait à la lettre ! Si ce n'était pas la voix réelle de Bréault qui hurlait là-haut dans le vent, c'en était une excellente imitation. De nouveau, un rire secoua le caporal Blake — un rire aussi désagréable que la toux qui avait jailli du poumon de Bréault perforé par une balle. Au bout d'un moment il s'endormit ; mais même en son sommeil il ne parvenait à chasser de sa pensée l'obsession tenace que la capture de Jan Thoreau s'accompagnait de phénomènes étranges.

Quand parut l'aube grise, rien ne marquait le passage de la tempête, à part une couche de neige fraîchement tombée, et Blake se remit en chasse avant qu'il fît assez jour pour y voir à cent pas devant soi. Tout en se moquant de son émoi stupide de la nuit, il faisait claquer son long fouet en boyau de caribou et, par ses cris, excitait le galop de ses chiens… La voix de Bréault dans le vent ! Bah ! Ce ne pouvait être qu'un moment d'égarement de sa part… Quant à ce Jan Thoreau, son arrestation serait un jeu d'enfant…, rien d'intéressant à rapporter à ses chefs, une affaire banale, un voyage rapide et sans événements… Sans doute convenait-il d'imputer ses frayeurs au plantureux plat de foie de caribou qu'il s'était préparé pour son dîner : il était gourmand de ce mets, et le foie lui avait déjà joué un ou deux de ces tours.

Trouverait-il Jan Thoreau chez lui ? Il se souvenait très bien de ce Jan. Les Indiens l'appelaient Kitouchikoun parce qu'il jouait du violon. Précisément, ce violon dont il ne se séparait jamais, à la chasse ou au repos, lui avait valu l'antipathie de Blake, l'homme de fer, qui l'appelait dédaigneusement le « violoneux »… un gosse, une femmelette ; il n'était pas à sa place dans le Grand Nord, ce mince et long gringalet à cheveux blonds, en dépit de son sang et de son nom français. De plus, cet individu insupportable affectait un air tranquille et froid — un air que Blake qualifiait de « fierté stupide ». Le policier se demandait comment ce violoneux avait eu assez d'estomac pour tuer Bréault ! Sans aucun doute, il l'avait pris en traître…, sans lutte. Pouvait-on attendre autre chose d'un gratteur de crin-crin ? Blake n'éprouvait pas plus de respect pour lui que s'il eût été enjuponné !

Et dire qu'il avait une femme, ce Jan Thoreau ! Le couple habitait à huit bonnes lieues de la piste nord-sud, sur une île, au milieu du lac de l'Ours Noir. Blake n'avait jamais vu la femme : une pas-grand-chose, assurément, pour avoir épousé un violoneux ! Une métisse, ou peut-être, une Indienne ! En tout cas, elle ne lui inspirait aucune sympathie. Sans doute, dans le ménage, c'était elle qui posait les pièges, coupait le bois, etc. ; car à quoi pouvait-il être bon, un homme qui promenait partout un violon sur son dos ?

Le caporal Blake voyageait vite, et dès l'après-midi du second jour atteignit la dense forêt de pins qui enserrait le lac de l'Ours Noir. Là, un incident modifia quelque peu ses plans. Il y rencontra un Indien de sa connaissance — un indigène cree qui, pour deux ou trois bonnes raisons, n'aurait garde de lui mentir. Cet Indien venait justement de la cabane des Thoreau ; il lui apprit que Jan serait absent de chez lui pendant trois jours ; il était parti voir le missionnaire français fixé sur l'un des cours d'eau du bas Wholdais.

Blake adorait les stratagèmes. Pour lui, la chasse à l'homme offrait l'attrait d'une partie d'échecs. Après avoir questionné l'Indien pendant un quart d'heure, il réquisitionna Pastomoo, le Cree, pour le service de Sa Majesté, sous la menace d'une rapide exécution précédée de tortures, s'il se comportait en traître.

Blake lui confia ses chiens et son traîneau, ses provisions et sa tente, et lui ordonna de camper au cœur d'un bouquet de cèdres, à quelques kilomètres en arrière. Il l'informa en outre qu'il reviendrait chercher ses affaires peut-être dans un jour, peut-être dans une semaine. Lorsqu'il eut assisté au départ de Pastamoo, il continua sa route vers la cabane, avec l'espoir que la femme de

Jan Thoreau était une Indienne ou une sotte. Il pratiquait ce jeu depuis trop longtemps pour se laisser prendre à l'histoire que la femme de Jan avait racontée au Cree.

Jan n'était point parti chez le missionnaire français : on ne révélait pas ainsi la piste d'un meurtrier ! La femme savait à quoi s'en tenir. Le caporal Blake s'y entendait à profiter de la fidélité de l'épouse pour filer son homme. Les femmes étaient pâte malléable quand on savait s'y prendre, et elles avaient mis la dernière main à plus d'un des grands succès du caporal Blake.

Arrivé au bord du lac, il joua sa comédie habituelle : il simula la faim, l'épuisement, une jambe foulée. Il restait à peine quatre cents mètres à parcourir sur le lac gelé couvert de neige pour atteindre la mince spirale de fumée qui s'élevait au-dessus des pins de l'île. Cinq fois sur cette distance il tomba, enfin il rampa comme un homme sur le point d'expirer. Il s'imposait une tâche très ardue, mais, lorsqu'il atteignit les arbres, personne ne l'avait vu ! Furieux de l'inutilité de sa ruse, il n'en continua pas moins d'avancer à pas faibles et chancelants, jusqu'à la cabane. Sans éprouver la moindre honte de son artifice pour tromper une femme, il s'abattit lourdement contre la porte, frappa du poing, puis s'affaissa dans la neige, où il demeura immobile, comme si ses dernières forces l'avaient abandonné.

Il entendit un bruit à l'intérieur, des pas rapides…, puis la porte s'ouvrit. Il resta un bon moment sans bouger. Puis, lentement, il leva la tête, les traits crispés pour simuler la souffrance. Et alors… il ouvrit de grand yeux ébahis, son corps se tendit tout d'un coup, et la feinte douleur s'éteignit soudain dans son regard. Bien qu'endurci jusqu'à la moelle des os, il lui fut impossible de retenir un petit cri de surprise.

Ce cri étouffé résonna aux oreilles de la femme de Jan Thoreau comme la supplication d'un mourant. Trop effrayée par l'inattendu de l'accident, elle ne perçut pas, dans cette exclamation, l'effarement d'un être bestial.

Blake écarquillait toujours les yeux. La femme du violoneux ! Pas possible ! Elle serrait dans sa main une brosse et se coiffait au moment où il frappa. Sa chevelure, d'un noir de jais, était merveilleuse, et ses yeux davantage encore troublaient Blake. Ce n'était ni une Indienne ni une métisse, mais une Blanche, et si belle ! Le plus joli visage qu'il eût jamais entrevu en ses rêves se penchait sur lui et le regardait.

Étouffant un second cri, il se ressaisit, son corps s'affaissa et la surprise s'effaça de son regard en même temps qu'il inclinait légèrement sa tête. Ce mouvement fit rouler sa casquette. Aussitôt la femme se précipita à son côté, s'agenouilla dans la neige et demanda :

— Vous êtes blessé, monsieur ?

Les cheveux de la femme tombèrent sur lui, lui enveloppant le cou et les épaules. Leur parfum lui montait aux narines comme celui d'une fleur rare. Un étrange émoi s'empara de lui, qu'il eût en vain essayé d'analyser ou de comprendre. Trop ignorant des vérités fondamentales de la vie, il ne savait pas que les natures grossières et endurcies résistent le moins aux coups du destin.

L'air hébété, il se remit debout, aidé de Marie Thoreau. Ils gravirent la marche du seuil, pénétrèrent dans la chambre et il s'écroula lourdement sur le lit. Une boucle de cheveux de la femme lui frôla le visage ; il ferma les yeux pendant quelques se-

condes. Quand il les rouvrit, Marie — c'était son nom — penchée sur le poêle, attisait le feu…

Ainsi donc, elle était l'épouse de Thoreau ! Dès l'instant où il l'avait vue, il avait oublié le violoneux ; mais il s'en souvenait maintenant en contemplant la femme qui, debout, lui tournait le dos. Elle avait une taille svelte et souple comme un roseau, et ses cheveux lui descendaient jusqu'aux hanches. Il poussa un profond soupir et, inconsciemment, crispa les mains… Elle !… la femme du violoneux ! Le fait lui semblait incroyable… Jan Thoreau, assassin, et cette femme… son épouse !

Bientôt elle lui apporta du thé chaud, qu'il but avec des mines et une hypocrisie bien jouées. Quand il eut fini, se rappelant son rôle et pour répondre à la muette interrogation qu'il lisait dans les yeux apitoyés de la femme, il dit :

— Je me suis foulé le pied, mes chiens se sont sauvés et m'ont abandonné. J'ai eu de la chance d'arriver jusqu'ici. Un peu plus et…

Avec une grimace de douleur, il retomba en arrière sur sa couche en poussant un cri aigu. Il avait cultivé ce cri dans plus d'une cabane, ainsi que les traits convulsés qui l'accompagnaient, afin de rendre plus dramatique l'ambiance qu'il s'efforçait de créer.

— Je vais bien vous gêner…, fit-il en manière d'excuse. Il n'y a rien de cassé, mais ça fait mal, et je ne serai pas en état de marcher… de sitôt. Jan est-il là ?

— Non, monsieur, il est absent.

— Absent ? répéta Blake d'un air désappointé.

Puis, soudain frappé d'une idée lumineuse, il ajouta :

— Il vous aura peut-être parlé de moi ? Je suis Jean Duval.

— Comment ?... M. Duval ?

Les yeux de Marie le contemplaient soudain avec une lueur admirative. Ses lèvres s'entrouvrirent ; elle se pencha vers lui et, joignant ses longs doigts effilés sur sa poitrine, elle s'écria, tremblante d'émotion :

— Quoi ? M. Duval... qui a si bien soigné mon Jan pendant sa maladie ? M. Duval, l'homme qui lui a sauvé la vie !

Blake avait consulté les dossiers, au quartier général de la police, et il connaissait tout le dévouement de Duval, le trappeur des plaines arides, pour Jan.

— Oui, c'est moi Jean Duval, dit-il. Aussi, comme vous voyez, je suis désolé d'apprendre que Jean n'est pas là !

— Oh ! il ne tardera pas à revenir... dans quelques jours... Vous allez rester ici... Vous l'attendrez bien, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oh ! cette jambe !... commença Blake, continuant ses grimaces.

Il s'interrompit quelques secondes et poursuivit :

— Eh bien, oui, je reste ; d'ailleurs, je ne puis guère faire autrement.

L'expression de Marie avait changé à l'énoncé du nom de Duval. Un éclair de joie brillait dans ses yeux tournés vers Blake, une rougeur subite empourprait ses joues et sa gorge palpitait

d'émotion. Par-delà Blake, elle contemplait une vision lointaine, imaginaire : la cabane solitaire de Duval à la lisière du grand plateau nu, les sombres heures de souffrance que Jan avait vécues, et les témoignages de sincère camaraderie de cet homme qui venait de s'affaler, à demi mort, à leur porte.

Que de fois Jan lui avait parlé de ce cruel hiver où Duval lui avait prodigué des soins féminins, maternels, presque au sacrifice de sa propre vie ! Et cet homme..., ce malheureux, était Duval ! Elle se pencha de nouveau sur sa couche, les yeux brillants comme des étoiles dans l'ombre croissante. Elle ne se rendait pas compte qu'à la faveur de l'obscurité les doigts de l'homme, ayant rencontré une longue mèche de cheveux, s'y accrochaient passionnément. Au souvenir de ce Duval que Jan lui avait rendu cher, elle dit :

— Maintes fois j'ai prié le bon Dieu de pouvoir vous exprimer un jour ma gratitude, monsieur !

Il leva la main, effleura un instant la joue douce et chaude de la jeune femme, et lui caressa les cheveux. Marie ne s'en offusqua pas — un recul de sa part n'eût-il pas été une offense ? Jan lui-même eût été de cet avis — car ce Duval était l'homme auquel elle devait tout le bonheur de sa vie... et Jan l'aimait plus qu'un frère.

— Ainsi, c'est vous... Marie ? dit Blake.

— Oui, monsieur, c'est moi Marie, répondit-elle d'une voix joyeuse en s'éloignant du lit.

Avant d'allumer la lampe pendue au plafond, elle natta rapidement ses cheveux. Les yeux mi-clos, Blake suivit tous ses mouvements tandis qu'elle préparait le repas. De temps à autre, lors-

qu'elle se tournait vers lui pour lui parler, il feignait une envie de dormir. Il l'épiait comme un chat, sans que rien sur ses traits trahît cette ruse perverse de vieux félin. Si extérieurement il avait recouvré son impassibilité d'homme de fer, toute sa chair et son cerveau étaient emplis d'un monstrueux désir : séduire cette femme, l'épouse du meurtrier ! Dès l'instant où il avait jeté les yeux sur ce visage féminin, il y avait succombé. À présent, le seul bruit des pas de Marie sur le plancher le plongeait dans un délicieux ravissement…

Dans le creux de sa main, lui — Blake, le chasseur d'homme — tenait le sort de cette femme…, l'épouse du violoneux…, d'un assassin.

Àcette pensée, il étouffa un cri de triomphe qui vint mourir en un soupir sur ses lèvres. Marie, se méprenant sur la signification de ce souffle bruyant, se tourna vivement vers lui

— Vous souffrez, monsieur ? s'exclama-t-elle.

— Un peu, lui répondit-il en souriant… Voulez-vous m'aider à me redresser, Marie ?

Il entrevoyait maintenant un jeu encore plus passionnant que la chasse à l'homme. Marie, sans méfiance, enlaça innocemment de ses bras les épaules du Pharisien et l'aida à se lever. Ils prirent leur souper à une table étroite. S'il avait existé la moindre hésitation dans l'esprit de Blake, elle se fût dissipée au cours de cette demi-heure qu'il passa en face de Marie. Tout d'abord, la beauté étonnante de cette jeune femme avait été pour ses sens une surprise brutale qui l'avait tout bouleversé. Mais, redevenu maître de lui-même, il avait recouvré à présent toute sa ruse de vieux renard. Sans pitié, sans conscience, il faisait appel à toutes les

forces sournoises de sa nature de brute pour vaincre dans cette nouvelle lutte, plus passionnante que les autres : la conquête d'une femme.

En tant que représentant de la loi, il était tenu au respect de la vertu autant qu'à celui de l'ordre ; mais son code moral n'allait pas jusque-là. Pour lui, la loi était la force, le pouvoir… Elle l'avait exalté : il lui devait ce masque de fer qui dissimulait la bestialité de ses traits. Or, en ce moment, la brute dominait les sentiments de ce policier qui lisait dans les yeux de Marie un grand amour… pour un assassin.

Certes, il n'espérait pas aliéner cet amour en sa faveur. Pour y réussir, il eût sacrifié son passé et son avenir. Rejetant cette impossibilité, il mesurait, non ses chances de succès, mais le temps qu'il lui faudrait pour arriver à ses fins. Jusque-là, jamais un homme ne l'avait battu, jamais une femme ne s'était moquée de lui. Aussi n'admettait-il pas la possibilité d'un échec. Mais… comment s'y prendre ? Cette question lui torturait l'esprit tandis que, souriant à la jeune femme assise en face de lui, il lui contait l'histoire des jours sombres de la maladie de Jan à la lisière du grand plateau nu…

Soudain, il trouva : Marie ne soupçonnait pas l'effet qu'elle faisait sur lui, elle se fiait pleinement à ce loyal ami de son mari.

Le cœur battant de joie, Blake retourna à sa couchette en sautillant sur un pied, appuyé sur la gracile épaule de Marie ; il lui narrait comment il avait aidé Jan à entrer dans sa cabane ; le pauvre se traînait comme lui, en ce moment, et s'était finalement écroulé… Ce disant, il s'effondrait lui-même sur le lit, emmenant

la femme dans sa chute. Accidentellement, ses lèvres touchèrent la tête de Marie… Il rit.

Enivré d'une joie nouvelle, il eût parié toute sa vie contre sa chance de gagner la partie. Malgré toute sa confiance en lui, il préférait agir avec prudence. Il dit en se frottant les mains :

— Dieu ! Comme Jan va être étonné de me voir ! Je lui avais bien promis de revenir un jour ! Oui, je le lui avais promis !

Quelle plaisante surprise il réservait à Jan ! Il ne cessait d'en ricaner tandis que Marie vaquait à ses occupations ménagères ; rougissante de plaisir, elle riait tout bas de cette grande affection que Duval témoignait ainsi pour son mari… Non, disait ce bon camarade… non, la perte même de ses chiens et de son bagage ne pouvait gâter son allégresse ! Il se procurerait d'autres chiens et un autre équipement…, mais voilà trois bonnes années qu'il n'avait vu Jan Thoreau ! Quand Marie eut achevé sa tâche, il porta soudain la main à ses yeux.

— Diable s'exclama-t-il, hier soir l'ouragan a dû me brûler les yeux. La lumière m'aveugle, chère madame ; voudriez-vous l'éteindre ou la baisser et venir vous asseoir à mon côté près du feu, afin que je puisse vous voir et vous entendre me raconter les mésaventures survenues à Jan Thoreau pendant ces trois dernières années ?

Marie éteignit la lampe, ouvrit toute grande la porte du cendrier du poêle et, éclairée seulement par la vague lueur du feu, elle s'assit sur un tabouret à côté de la couche de Blake. Sa confiance en lui était celle d'un enfant. Elle avait vingt-deux ans, Blake comptait quinze ans de plus et elle sentait l'immense supériorité de son âge.

Cet homme, vous comprenez, s'était montré plus qu'un frère pour Jan..., il avait risqué sa vie pour lui, l'avait arraché aux griffes de la mort. Marie ne le considérait point comme un jeune homme ; songez donc : il avait trente-sept ans ! Elle lui parlait avec une nuance de respect dans la voix, comme si elle se fût adressée à un frère aîné de Jan.

Lorsque la prudence avertit Blake de ne pas pousser plus loin le récit mensonger des jours d'épidémie à la cabane de Duval, à son tour elle lui conta son histoire et celle de Jan ; elle lui confia naïvement comment ils avaient vécu durant les trois dernières années, ce qu'il leur était advenu d'important, quels projets ils formaient pour l'avenir.

Il saisit la note de joie qui vibrait dans la voix de la jeune femme, et, avec un gros rire, un rire où résonnaient la franchise et la bonté, il allongea la main dans l'obscurité (car le feu était complétement tombé) et caressa les cheveux de Marie. Elle ne protesta pas. N'était-il pas heureux de leur bonheur ? Et Blake n'alla pas trop loin.

Elle poursuivit, sans rien cacher de la vie de Jan, le trahissant inconsciemment. Blake ne doutait pas de sa sincérité. Elle ignorait que Jan avait tué François Bréault et croyait ferme qu'il reviendrait... dans trois jours... Plein de tendresse, il l'avait quittée ce matin-là. Le rouge aux joues, dans l'obscurité propice, elle confia à ce grand frère indulgent la peine qu'il avait eue à la quitter ; longtemps, il l'avait serrée dans ses bras, avant de pouvoir s'arracher à elle !

S'il avait emporté son violon ? Bien sûr : jamais cet instrument ne le quittait ! Après elle, son violon était ce qu'il aimait le mieux

au monde. Oh !... non, elle n'en était pas jalouse, de ce violon ! Blake riait avec elle — et quel bon rire, sain, heureux ! — avec un curieux tremblement dans la voix. De nouveau, il lui passa la main dans les cheveux, et ses doigts s'égarèrent un instant contre sa joue chaude.

Puis, sans avoir l'air de rien, il joua la seconde de ses bonnes cartes :

— On a trouvé hier un homme mort sur la piste, dit-il. Quelqu'un l'avait tué. Une balle lui avait traversé le poumon. C'était le postier, vous savez : François Bréault.

En prononçant ces paroles, Blake laissa retomber sa main sur l'épaule de Marie. Il faisait trop noir dans la cabane pour y voir. Mais il sentit le corps de la jeune femme se raidir soudain, et pendant un moment la respiration parut lui manquer. Dans l'ombre, les lèvres de Blake se plissaient d'un sourire. Il avait frappé juste, et il n'avait pas besoin de lumière pour constater l'effet de son trait :

— François... Bréault ! l'entendit-il enfin articuler en un souffle comme si elle se débattait contre quelque chose qui l'étouffait... François... Bréault... mort..., tué par quelqu'un ?

Il se leva lentement. Ses yeux suivaient dans la pénombre la silhouette de la jeune femme qui s'était levée, elle aussi, et se dirigeait vers le poêle. Il l'entendit craquer une allumette, et lorsque, éclairée de nouveau par la lampe à huile, elle se retourna de son côté, elle était blême et ouvrait de grands yeux hagards. Le pouls battant, il se hissa sur le bord du lit, en proie à la joie féroce d'un inquisiteur. Mais l'instant n'était pas encore venu pour lui de se révéler sous ses vraies couleurs... Non qu'il redoutât le mo-

ment où il allait, de pied ferme, lui apprendre qu'il n'était pas Duval, que sa blessure était simulée et qu'elle avait affaire au caporal Blake de la Police royale… Au contraire, il attendait cette minute avec impatience… mais aussi avec prudence : quand le piège se refermerait, la proie ne trouverait plus d'issue.

— Vous êtes sûr… que c'était François Bréault ? demanda-t-elle enfin.

Il répondit, avec un signe de tête affirmatif :

— Oui, le postier. Vous le connaissiez ?

Elle s'était rapprochée de la table, sur le bord de laquelle sa main se crispa. Elle demeura un instant sans parler, l'œil lointain, par-delà les murs de la cabane, là-bas, bien loin. Lui, comme un furet, l'épiait : quelle chance, le sort le favorisait !

Il vint à elle, traînant péniblement la jambe, magnifique d'hypocrisie et de dissimulation. Il saisit la main de la jeune femme et la retint dans les siennes ; elle était petite et douce, mais étrangement froide, cette main :

— Ma chère enfant, lui dit-il, qu'avez-vous ? Pourquoi cet air attristé ? En quoi la mort de François Bréault peut-elle vous affecter, vous… et Jan ?

C'était la voix d'un ami, d'un frère, une voix douce, sympathique, avec tout juste une ombre d'inquiétude. Pas plus tard que l'hiver dernier, cette voix avait gagné la confiance et ranimé les espoirs d'une autre femme : la femme de Pierrot, là-bas, sur l'Athabasca, et… l'été suivant on avait pendu Pierrot. Blake répéta sa requête. Les lèvres de Marie tremblaient ; ses grands yeux le

regardaient bien en face, semblant fouiller jusqu'au fond de son âme.

Il insista, d'un ton à peine perceptible, encourageant :

— Voyons, ma chère enfant, vous pouvez bien me le confier, à moi. Ne suis-je pas Duval, l'ami de Jan ?...

Il l'attira vers le lit, avec un pénible effort, et la rassit sur son tabouret ; puis, installé à côté d'elle, il retint sa main qu'il caressa affectueusement. Les couleurs revenaient aux joues de Marie, sa lèvre se teintait de nouveau de rose ; et, tout à coup, elle eut un petit rire à la vue du regard plein de sollicitude de Blake. Sa présence commençait à dissiper la terreur qui s'était subitement emparée d'elle :

— Allons, voyons ! dites-le-moi, Marie !

Il vit tressaillir les frêles épaules de la femme :

— Ils se sont battus... ici..., dans cette cabane..., il y a trois jours, avoua-t-elle... Ce doit être... le jour... où on l'a tué.

Blake ne devinait que trop l'affreuse pensée qui venait assaillir la femme du violoneux. Les mâchoires serrées, les épaules raidies, il regarda par-dessus la tête de Marie, comme s'il essayait de voir, lui aussi, au-delà des murs de la cabane. À présent, c'était la main de Marie qui serrait convulsivement la sienne, et dans sa voix, presque pantelante, vibrait une protestation angoissée :

— Non ! Non ! gémit-elle..., ce n'est pas Jan..., ce n'est pas Jan l'assassin !

— Chut ! dit Blake.

Il regardait tout autour de lui, comme pour s'assurer que personne n'avait entendu les mots fatals qu'elle venait de prononcer. Ce stratagème, d'un magnifique effet théâtral, joué presque inconsciemment et d'autant plus efficace, frappa Marie au cœur, comme d'un coup de poignard. Ses doigts serraient plus convulsivement les mains du policier. Il n'eût pas pu lui dire plus nettement : « Alors, c'est Jan qui a tué François Bréault ? »

Mais, au lieu de l'exprimer tout haut, il insista pour la faire parler.

— Il faut tout me dire, Marie ! Comment est-ce arrivé ? Pourquoi se sont-ils battus ? Et pour quelle raison Jan est-il parti si tôt après ce meurtre ? Pour l'amour de Jan, ne me cachez rien !

Il attendit. Il lui semblait percevoir le combat qui se livrait dans la poitrine de Marie. Alors elle se mit à tout lui conter, par bribes ; de temps à autre, sa voix s'élevait à peine au-dessus d'un murmure. C'était un récit de femme, qu'elle contait comme une femme, depuis le commencement. Qui sait si, à un moment donné, cette rivalité entre Jan Thoreau et François Bréault et leur lutte pour la conquérir n'avaient pas fait battre son cœur plus vite et s'empourprer sa joue d'un orgueil féminin assez naturel ? Oui, qui sait ! Bien qu'elle eût aimé l'un et haï l'autre… En ce moment, nul sentiment de fierté ne se trahissait dans sa voix, sauf quand elle parlait de Jan :

— Oui… Jan et moi, nous nous sommes connus enfants…, nous avons grandi ensemble, là-bas, au poste de Wollaston ; j'étais toute petite, alors, et Jan me portait sur ses épaules… Déjà il jouait du violon, et j'adorais l'écouter ! J'ai toujours aimé Jan…,

toujours ! Plus tard, quand j'eus dix-sept ans, apparut François Bréault…

Elle tremblait.

— Oui, Jan m'a touché un mot de cette époque-là, dit Blake, mentant effrontément… Et après, Marie ?

— Je… Je devais devenir l'épouse de Jan, je le sentais, lui aussi ; pourtant, il ne s'était pas prononcé définitivement. Et alors — comprenez-vous, monsieur Duval ? — j'ai commis une faute au début. François Bréault m'aimait. Et moi, j'ai plaisanté avec lui…, oh ! un peu seulement, monsieur…, par simple coquetterie, pour effrayer Jan à la pensée qu'il pourrait me perdre. Je ne savais pas ce que je faisais… Non, non…, je ne comprenais pas.

» Puis Jan et moi nous nous sommes mariés et, un jour où Jan était allé trouver le missionnaire — une semaine avant notre mariage — François Bréault vint me voir ; je lui avouai tout, en lui demandant de me pardonner. En entendant cela, François Bréault s'emporta comme un fou…

Elle haletait. Ses mains se crispaient :

— Si Jan n'était pas arrivé à temps et n'avait entendu mes cris…, soupira-t-elle.

Elle leva sur Blake des yeux apeurés. Il fit signe qu'il avait compris.

— Et la même scène se répéta… voilà trois jours, poursuit-elle.

» Je n'avais pas revu Bréault depuis deux ans…, depuis notre rencontre, là-bas, au poste de Wollaston. Et, comme la fois précédente, il était fou furieux. Peut-être ne venait-il pas tant pour moi

que pour tuer Jan, je ne saurais dire. En tout cas, il demanda à voir Jan… Ah ! c'est ici, dans la cabane, qu'ils se battirent…

— Et Jan l'a… châtié ? s'enquit Blake à voix basse.

Un frisson convulsif secoua de nouveau les épaules de Marie :

— Il s'est passé alors un fait étrange, monsieur. J'allais tirer sur lui…, oui, j'attendais le moment propice pour lui décocher une balle, quand, tout à coup, François Bréault bondit vers la porte en s'écriant : « Jan Thoreau, je suis fou…, fou ! Grand Dieu, qu'ai-je fait là ? »… Oui, il a dit cela, monsieur, mot pour mot. Une seconde après il avait disparu.

— Et ce même jour, un peu plus tard…, Jan a quitté la cabane et il a été longtemps absent, n'est-ce pas ? demanda tout bas Blake. N'est-ce pas, Marie ?

— Oui, il est allé inspecter ses pièges, monsieur.

Pour la première fois depuis le début de ce récit, Blake fit un mouvement. Il eut l'audace de prendre entre ses deux mains ce visage éploré et de le tourner vers lui de façon à bien regarder en face les grands yeux qui le contemplaient. Il tremblait dans toutes les fibres de son corps de la joie malsaine de son hideux triomphe :

— Ma chère enfant, il faut que je vous apprenne la vérité, commença-t-il. Votre mari, Jan, n'est pas allé visiter les pièges, il y a trois jours. Il a suivi François Bréault et l'a tué. Quant à moi, je ne suis pas Jean Duval, mais le caporal Blake, de la Police montée, chargé d'arrêter Jan, pour le faire pendre par le cou en expiation de son crime, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Oui, j'étais venu pour cette raison. Mais j'ai changé d'avis. Je vous ai vue et, pour

vous, je suis prêt à laisser la vie… même à un assassin. Vous comprenez ? Pour vous… vous… vous !

Tout s'arrangeait selon ses plans : stupéfiée par ces paroles, la jeune femme ne faisait aucun mouvement, n'émettait aucun son. Seuls ses grands yeux parlaient pour elle. D'un mouvement soudain, il l'enleva dans ses bras avec une brutalité toute bestiale. Combien de temps la tint-il dans ses bras, broyée contre sa poitrine, avec ses lèvres chaudes sur son visage ? Elle n'eût pu le préciser.

Pour elle, le monde avait sombré dans le noir ; elle avait perdu presque connaissance. Cependant, elle entendait la voix du policier ; ses paroles finirent par l'arracher de sa torpeur. Elle se raidit de toutes ses forces et, avec un cri de bête blessée, s'arracha de son étreinte et se précipita vers la porte de sa chambre. Blake la laissa s'enfermer dans cette pièce obscure ; il lui avait dit ce qu'il avait à dire… et elle avait compris !

Il se leva en haussant les épaules… Très calme, malgré la poussée de sang qui lui brûlait le corps, il alla vers la porte extérieure de la cabane, l'ouvrit et regarda au-dehors, dans la nuit paisible et étoilée.

La tranquillité régnait également dans la chambre de Marie — une telle tranquillité qu'on eût pu s'imaginer y entendre battre un cœur. Marie s'était précipitée dans le coin le plus éloigné de la porte, derrière le lit. Et, là, sa main avait rencontré un objet d'un froid d'acier. Elle éprouva un besoin de crier sous l'effet de la réaction qui l'ébranla toute comme une décharge électrique. Mais sa lèvre demeura muette, et sa main serra l'arme plus fortement.

L'attirant à elle tout doucement, Marie la plaça sur le lit, au niveau de la porte. C'était le fusil dont se servait Jan pour la chasse aux oies sauvages, et il était chargé de petit plomb.

Un déclic métallique se produisit quand elle releva le chien. Blake, qui, à la porte, contemplait les étoiles, ne l'entendit pas.

Marie attendait. Elle ne raisonnait pas sa conduite, à ce moment, elle songeait seulement à tuer le reptile qui se trouvait dans la pièce à côté. Elle tirerait sur lui dès que sa silhouette apparaîtrait dans l'encadrement de la porte ; puis elle partirait à la recherche de Jan et ils fuiraient ensemble. Elle ne voyait pas au-delà. Sa pensée, ses yeux, son être tout entier se concentraient sur l'étroite porte où le serpent allait apparaître… et alors…

Elle entendit se fermer la porte de la cabane et les pas de Blake s'approcher. Elle ne tremblait plus, son index reposait ferme sur la détente. Retenant son souffle, elle attendit. Blake arriva jusqu'à la ligne de tir, puis s'arrêta. Elle apercevait un de ses bras et une partie de son épaule. Mais la cible n'était pas suffisante… Un autre demi-pas…, six pouces…, quatre encore… et elle allait tirer. Son cœur battait comme un petit marteau dans sa poitrine.

Alors, la vie même sembla en suspens dans son corps.

La porte de la cabane venait de s'ouvrir, et quelqu'un était entré. À ce moment, persuadée que c'était Jan qui revenait, elle eût tiré si Blake n'avait dégagé la porte en se retournant ; et Marie, le doigt toujours sur la détente, entendit le cri de stupéfaction du policier :

— Vous ! Sergent Fitzgerald ?

— Oui. Lâchez ce revolver, caporal ! Et Jan Thoreau ? Vous l'avez ?

— Il… est parti !

— En voilà une veine pour nous ! s'exclama le sergent comme s'il s'adressait à un étranger — mais sa voix trahissait un grand soulagement. Dieu sait si j'ai fait vite pour vous rattraper !… Matao, le métis, a été poignardé au cours d'une querelle sitôt après votre départ. Avant de mourir, il a lâché le morceau : c'est lui qui a tué Bréault. Les témoignages sont concluants… Bigre !… en voilà un feu… Ah ! il fait bon ici ! Personne à la maison ?

— Si ! dit Blake lentement… Mme Thoreau… est… là, chez elle !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Honneur_des_grandes_neiges. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.